# Le Théatre Latin

de

# Ravisius Textor

1470—1524

Seconde Partie.

par

J. VODOZ.

**Beilage**

zum

Programm des Gymnasiums und der Industrieschule Winterthur

1899/1900.



WINTERTHUR
IMPRIMERIE GESCHWISTER ZIEGLER
1899.


LIBRARY OF PRINCETON
2.9.00
THEOLOGICAL SEMINARY

## CHAPITRE IV

### Analyses

Cette partie de notre travail contient vingt-quatre analyses sur autant de [illegible] du R[illegible] T[illegible]. Pour les mieux comprendre, nous citons les personnages avec leurs signes selon l'ordre dans lequel ils se présentent, le nombre des vers et l'analyse de [illegible]. Nous avons divisé les dialogues en trois groupes principaux: A. *Moralités*, B. *Sotties*, C. *Farces*, et nous les donnons dans l'ordre dans lequel ils se trouvent dans l'édition de [illegible].

### A. Moralités

#### a) Moralités proprement dites.

1. Terre, Âge, Homme et [illegible].

Seize personnages :

*La Terre, L'Age, L'Homme, Hector, Achille, Alexandre, Samson, Hélène, Luce, Phébé, Lucrèce, Virgile, Aristote, Néron, [illegible].*

838 [illegible]. Le dialogue total : 834 vers.

La Terre débute par une longue complainte, demandant autant de [illegible] qu'elle a jamais eu d'yeux, autant de bouches que [illegible], autant de [illegible] que l'armée de Xerxès avait de [illegible], autant de [illegible] que Cyrus en a [illegible] dans le Gange, autant de [illegible] qu'il y eut de Romains [illegible] sur le champ de la bataille de Cannes, pour pouvoir mieux se plaindre et pleurer. L'Age, attiré par ses cris de douleur, survient et lui en demande la cause. [illegible], lui répond la Terre, [illegible] [illegible] la [illegible] d'or [illegible] [illegible] [illegible] les arbres et les [illegible] par la [illegible] et la [illegible]. Les [illegible], les [illegible], les villes [illegible] la [illegible] [illegible] [illegible] d'eau. [illegible] par le [illegible] les [illegible] des dieux, [illegible] [illegible].

[1] [illegible]

# CHAPITRE IV.

## Analyses.

Cette partie de notre travail renferme vingt-quatre notices sur autant de dialogues de Ravisius Textor. Chaque notice comprendra: le nombre des personnages, avec leurs noms selon l'ordre dans lequel ils se présentent; le nombre des vers et l'analyse de la pièce. Nous avons divisé les dialogues en trois groupes principaux: *A. Moralités; B. Soties; C. Farces*, et nous les donnons dans l'ordre dans lequel ils se trouvent dans l'édition de 1626.[1]

## A. Moralités.

### a) Moralités proprement dites.

#### 1. Terra, Ætas, Homo et alii plerique.

***Quinze personnages:***

*La Terre. L'Age. L'Homme. Hector. Achille. Alexandre. Samson. Hélène. Laïs. Thisbé. Lucrèce. Virgile. Xerxès. Néron. Sardanapale.*

338 hexamètres; 48 distiques; total: *434 vers.*

La Terre débute par une longue complainte, demandant autant de langues qu'Argus avait d'yeux, autant de bouches que la Sibylle, autant de gosiers d'airain que l'armée de Xerxès avait de lances, autant de larmes que Cyrus en a versées dans le Gange, autant de mots qu'il y eut de Romains gisants sans sépulture sur le champ de bataille de Cannes, pour pouvoir mieux se plaindre et pleurer. L'Age, attiré par ces cris de douleur, survient et lui en demande la cause. „C'est", lui répond la Terre, „de voir mes malheureux enfants devenir la proie d'un sort inconnu, et aller au-devant d'une fin certaine; les arbres et les plantes périssent par la pourriture et la décomposition; les murs, les places fortes, les villes vont à leur ruine; le marbre est usé par une faible goutte d'eau; le fer est attaqué par la rouille; les temples des dieux, avec leurs plus beaux

[1] En quelques endroits, nous reproduisons certains passages extraits des *résumés* publiés par Cougny. Voyez p. 35.

ornements, passent: tout passe". L'Age lui explique que telle est la volonté des dieux, toute existence a une limite, toute chose a une fin. Mais la Terre se récrie: „Ce n'est donc pas assez que les choses inanimées périssent! les hommes même meurent! est-ce là la clémence des dieux? Mais qui es-tu, déesse? — Je suis l'Age". — Là-dessus, la Terre assaille l'Age de reproches, et lui demande, puisque c'est lui qui détruit tout, où sont les pyramides d'Egypte, l'île de Pharos,[1] le tombeau de Mausole, le temple de Diane, la roche Tarpéienne, Thèbes aux cent portes, Babylone entourée de ses murs de briques, Ninive la Grande, le théâtre de César, le colosse de Rhodes, et d'autres chefs-d'œuvre, merveilles de l'antiquité. — L'Age lui répond que ses pleurs sont vains, aucune puissance de la terre ne changera ni ne rompra les lois du destin; il lui conseille plutôt de se taire et d'avertir son fils, l'Homme, qui s'avance vers le trépas, de ne pas mettre sa confiance en des choses vaines et terrestres.

La Terre, suivant ce conseil, appelle l'Homme, lui expose le sujet de sa douleur, le met en garde contre l'orgueil, la confiance en soi-même, car les héros, semblables aux dieux, ont, eux aussi, succombé au fer de l'Age. Pour appuyer ses mots, elle fait paraître Hector, qui exhorte l'homme à ne pas se fier à la force physique; il cite ses exploits et se donne comme exemple de l'homme fort que l'Age a fini par user. Achille lui succède, il conte à l'homme sa force, à laquelle la flèche de Paris mit un terme: „Ainsi périssent les forts, c'est ainsi que l'Age dévore tout".[2] Alexandre compare la vie à un souffle, à une bulle d'air, une vapeur, il énumère ses faits d'armes; cependant la mort l'a saisi, sous forme de la maladie: „c'est ainsi que l'Age dévore tout." Samson, plus fort qu'Hercule, n'a pu échapper aux flèches cruelles de la Mort.

La Terre alors, se tournant vers son fils, l'invite à profiter de la leçon donnée par ces héros que leur force n'a pu défendre

[1] Petite île de l'ancienne Egypte, sur laquelle Ptolémée Philadelphe avait fait construire le fameux phare d'Alexandrie.

[2] „Sic fortes pereunt: sic omnia devorat ætas." Ces derniers mots reviennent, comme refrain, à la fin de chacun des discours des personnages de cette pièce.

de la mort; mais, de crainte qu'il ne soit tenté de placer sa confiance en autre chose, en la beauté, en l'excellence de la forme de son corps, elle fait passer devant ses yeux quelques femmes, célèbres par leur beauté, que le temps a fini par dévorer de ses dents avides. Hélène paraît la première, elle dépeint sa beauté, parle des soins que les femmes donnent à leur corps, raconte l'histoire des désastres dont son corps, beau mais périssable, fut la cause première. Elle n'est plus qu'une ombre, son corps est devenu la pâture des vers. — Laïs, la célèbre courtisane de Corinthe, dépeint à son tour la beauté de chacune des parties de son corps que le destin a abandonné aux vers immondes, car nous sommes tous ombre et poussière. — Thisbé, la Babylonienne, qui apaisait la colère de Jupiter, plus blanche que le cygne, est devenue la proie des vers; Lucrèce de même, et son corps, beau jadis, est contenu dans une petite urne. — Pour la seconde fois, la Terre invite son fils à considérer toutes ces choses, et, afin de lui faire bien comprendre que ni le savant, ni le riche, ni le puissant n'est capable de résister à la Mort, à l'Age, elle lui montre encore Virgile, le grand poète, le favori d'Apollon, des Muses, admis aux festins des rois. Xerxès, le tout-puissant, le riche, sort des Champs-Elysées accompagné de Crésus, de Pygmalion, de Priam, de Crassus, de Midas. Néron, le sanguinaire, dont le monde entier connaît la cruauté, s'est donné lui-même la mort. Sardanapale, enfin, le lâche tyran, qui s'était adonné à la jouissance durant toute sa vie, a vu son corps périr, dévoré par l'Age; une urne le contient.

L'Homme, enfin, se met à raisonner: „Si je vis chastement, je n'échapperai pas à la mort; si je pleure, mes larmes ne me serviront à rien; si je ris, en ma vie, cela ne me sera d'aucune utilité; la joie et le plaisir ne sauraient donc nuire. Par conséquent, quoi que devienne mon corps, soit terre, soit cendres, je m'adonne aux chants, à la gaieté, aux jeux".[1] Et la Terre

[1] Fol. 12. Quid faciam? Castus si vixero, non ero salvus
Propterea: vivens si flevero, nihil mihi fletus
Proderit, et vivens si risero, nihil mihi risus
Obfuerit: Nihil ergo nocet jucunda voluptas.
Quare quicquid erit corpus, seu terra cinisve,
Seu vermis, vado ad choreas risusque jocosque.

termine, en disant avec découragement que, bien que l'on instruise l'homme mortel du sort qui l'attend, il l'oublie, et ne songe qu'à suivre la voie qui le mène à la perdition.

Selon Phil. Chasles, ce dialogue fut joué au Collège de Navarre le 6 octobre 1510, et fut très applaudi.

---

2. Tres Mundani, Mors, Natura, etc.

Quatorze personnages:

*Premier mondain. Second mondain. Troisième mondain. La Mort. La Nature. Un messager. Un damné. Vérité. Premier démon. Second démon. Vice. Volupté. Chair. Vertu.*

*486 hexamètres.*

Trois Mondains exposent à qui mieux mieux leur manière d'entendre la vie: „Chantons, vivons gaîment, chassons les soucis; à quoi bon être tristes? la vie est courte, le temps passe rapidement, nous sommes jeunes, demain nous mourrons! A quoi servent les larmes, les plaintes et les soupirs? demain nous pouvons être appelés à mourir. Pourquoi ne nous réjouirions-nous pas?" Et ils le redisent sur tous les tons: „Chantons et dansons; quoi de meilleur que le rire, de plus doux que le chant, l'ambroisie et les amours? Quoi de meilleur que les joyeux propos? A quoi nous servirait-il d'être sobres, chastes, sérieux? Tout nous est permis, nous pouvons tout, nous sommes craints par tous." — Survient la Mort, qui les interrompt: „O hommes aveugles! s'il en est ainsi, faites. Mais les tourments de la géhenne ne vous effraient-ils pas?" — A la demande des trois mondains, irrités de cette interruption, elle se nomme; cependant ils refusent de faire attention à elle: „A quoi bon! à quoi bon pleurer?" Ils refusent également de songer à la vie future, ils n'y croient pas. „Et quand même il y en aurait une! nous sommes rois, nous sommes riches, beaux et jeunes, richement vêtus; nous nous nourrissons bien, nous sommes forts, agiles et gais!" La Mort répond à chacune de ces objections en leur prouvant, par des exemples, qu'aucune de ces qualités n'arrêtera leur destinée. Là-dessus, ils la chassent.

La Mort appelle à son secours la Nature humaine; elle la trouve couchée, se reposant. Elle la réveille et lui demande comment elle peut rester si calme, sommeiller même, tandis que ses enfants s'amusent en insensés, et que la plus grande partie de l'humanité s'achemine à grands pas vers les enfers. La Nature, dont l'aveugle indulgence est, plus que la Mort, cruelle à elle-même et à ses propres enfants, a peine à comprendre les reproches qui lui sont adressés. Pour lui ouvrir les yeux, il faut qu'un Damné, évoqué par la Mort, vienne lui faire la peinture de ses souffrances; il reproche aux dieux leur dureté, leur injustice; il se plaint de la peste, dont il souffre, des coups de fouet dont il est accablé, du feu qui dévore ses membres, puis du froid intense qui soudain le saisit. Obéissant à la Nature, il lui énumère tous ceux qu'il a trouvés aux enfers: rois, grands-prêtres, sénateurs, régents cruels et juges iniques. Il termine en suppliant sa mère, la Nature, d'avertir ses frères, les hommes, afin qu'il ne soient pas victimes des mêmes tourments.

La Nature paraît émue; mais le remède à ses maux, qui le lui indiquera? La Mort. La sombre déesse lui conseille d'envoyer par le monde un voyageur, un messager qui, d'une voix retentissante comme le tonnerre, arrête les peuples égarés, et dont la parole soit une semence de vertus. Le messager *(peregrinus)* obéit et part. Immédiatement après, il reparaît; il a déjà parcouru tout le monde. Il a vu le mal y régner sans partage: en Italie, la luxure et la guerre — la guerre civile! — en Espagne, l'orgueil; en Angleterre.... Ici le voyageur déguise sa pensée; il a l'air d'avoir peur d'en trop dire. „La nation est grosse de mystères; elle cherche à atteindre des hauteurs, des cimes qui me font l'effet de sortir des ténèbres du Tartare".[1]

Le messager a partout rappelé les peuples à leur devoir: „C'est", dit-il, „comme s'il avait labouré le sable des rivages.

[1] Fol. 22 v°.

Gens tacitis prægnans arcanis, ardua tentans
Aedita tartareis mihi creditur esse tenebris.

Dans le *Jeu du Prince des Sots* de Gringore, les trois suppôts du Prince qui sont en scène, parlant des Anglais dont on ignore encore les intentions, disent:

Mais que font Angloys a Callais? —
Le plus sage rien n'y entend.

— Mais le remède!“ crie encore la Nature. La Mort la renvoie à la Justice. Vainement la Nature l'appelle: „Consurge, soror Justitia, exsurgas!“ La Justice dort du sommeil de la mort, on ne parvient plus à la réveiller. Pourtant, aux cris désespérés de la Nature, sa sœur, la Vérité, se traîne toute meurtrie, tout endolorie, hors de la caverne froide, sombre et profonde, où les hommes l'ont reléguée. Se sentant près de mourir, elle demande à sa sœur de lui trouver un confesseur! Chose impossible! personne sur la terre n'aime la Vérité: elle se voit donc contrainte de mourir sans être confessée. — „Adieu donc, Nature! — Adieu, ma sœur! — Je retourne au ciel, et tandis que, mourante, je pars, personne ne me reconnaît...“ [1]

Le Monde se trouve de nouveau livré au mal, au désordre. Deux démons surgissent, pleins de joie en voyant la Nature restée seule, sans aide contre la puissance du mal, ce qui leur laisse le champ libre. Ils s'emparent donc du pouvoir, appellent leurs ministres fidèles Chair, Vice, Volupté, et les envoient jeter leurs filets partout, y retenant captives les âmes des hommes. Pendant leur absence, les deux démons s'occupent à dévorer quelques hommes „sérieux“. — Les zélés serviteurs reviennent. Ils ont fait bonne chasse: ils sont allés partout, ont empoisonné toute la terre.

*Chair:* „Seigneurs, vite! prenez place à ces tables somptueuses.

*Volupté:* Remplissez de viandes votre estomac chancelant.“ [2]

Et chacun de s'empresser autour des démons. Avant de se mettre à table, ils se font force compliments: l'un presse l'autre de commencer, car il en est plus digne. Après le premier service, on leur donne à laver, puis ils se remettent à dévorer leur pâture: [3]

---

[1] Fol. 24. *Veritas.* Ergo, vale Natura. — *Nat.* Vale germana. — *Ver.* Recedo
Adsuperos, nulli moriens confessa, recedo.

[2] Fol. 28. *Caro.* Rectores properi lautis accumbite mensis.
*Voluptas.....* Epulis stomachum replete labantem.

[3] Fol. 28 v°. *Pr. Dæm.* Nunc reliquas afferte dapes. — *Sec. Dæm.* Afferte
Præpinguis monachi, qui religionis honorem [cerebrum
Spreverit. — *Caro.* Afferimus. Rabido consumite morsu.
*Vitium.* Sacrifici elixas doctoris rodite carnes,
Otia qui tenero exercens ignava cubili
Torpuit, et sacri non fudit semina verbi.
*Pr. Dæm.* — O quam dulce epulum, frater. — *Sec. Dæm.* Nil
Doctorum melius. [corpore pigro

*Premier Démon.* „Apportez le reste du festin.

*Second Démon.* Apportez la cervelle de ce gras moine qui a déshonoré la religion.

*Chair.* La voici. Mangez avec rage; déchirez à belles dents.

*Vice.* Rongez les chairs bouillies de ce docteur ès sciences sacrées, qui, plongé dans le duvet d'un lit, engourdi en de paresseux loisirs, n'a pas semé la sainte parole.

*Premier Démon.* Quel morceau délicieux!

*Second Démon.* Rien de plus exquis que le corps d'un docteur engraissé dans la paresse."

Et ainsi de suite. Viennent les côtes des rois qui accablaient leurs peuples d'impôts, les chairs d'un pape qui avait déchiré la laine de son troupeau. Le second Démon n'en peut déjà plus: „J'ai pitié de mon ventre".[1] Mais Volupté leur offre encore des maîtres qui fouettent leurs élèves, un poumon de sénateur, une oreille de consul. Voici une langue d'avocat, un foie de procureur, de grasses cuisses de président...

Au moment où ils songent à quitter la table, et à emporter aux enfers les reliefs de leur festin, survient la Vertu, qui, dévorée par la faim, demande à son tour un peu de nourriture à ces misérables mortels, qui livrent tout, et jusqu'à eux-mêmes, en proie aux monstres du Tartare. Les démons lui font remarquer qu'il n'y a rien sur la terre sur quoi elle puisse poser la main, et la chassent à jeun. En vain la Vertu supplie-t-elle les prêtres, les rois, le noble sénat, les consuls de lui venir en aide. Partout l'homme lui refuse le moindre aliment: elle s'éloigne donc, remplie de tristesse. La Vertu est exilée, la Justice est endormie, la Vérité est morte, l'Ecriture sainte se tait: les démons ont vaincu le monde et se préparent à fêter leur triomphe. La Nature seule proteste contre cette victoire: il faut à tout prix réveiller la Justice, confesser la Vérité, développer les Vertus, rendre la parole à l'Ecriture sainte, ou bien son peuple descendra aux ombres infernales.

---

[1] Fol. 29. Indulgeo ventri
Plus satis.

Ph. Chasles[1] prétend que cette moralité fut jouée le même jour que la précédente. Cela n'est guère probable. Comment aurait-on joué le même jour deux pièces d'une pareille longueur, et surtout du même genre? D'ailleurs Chasles ne produit rien qui prouve son assertion. Nous serions plutôt portés à croire, nous basant sur le passage cité plus haut, ayant rapport aux Anglais, que cette pièce fut écrite et jouée peu de temps après la sotie: *Le jeu du Prince des Sots*, représentée le Mardi gras, 1512.

---

### 3. Dives Gloriosus et Adulatores.

***Six personnages:***

*Premier flatteur. Second flatteur. Un riche orgueilleux. Volupté. Raison. L'Auteur.*

253 hexamètres, 2 distiques: *257 vers.*

Dans un court argument, l'auteur fait allusion à l'histoire de Denys le Jeune, tyran de Syracuse, abandonné dans l'adversité par ceux qui s'étaient dits ses amis. C'est cette histoire qui est à la base du dialogue. Les derniers mots de l'argument sont: „Un ami est éprouvé dans l'adversité, comme l'or dans le creuset.“ [2]

Deux flatteurs veillent leur maître qui dort. Ils ne tarissent pas en éloges sur sa grandeur, sa beauté; son sourire fait rire les pierres; lorsqu'il chante, chaque oiseau, Philomèle même, se tait; il surpasse Orphée; il est un dieu, plus qu'un dieu.[3] Mais il dort, leurs flatteries sont donc vaines; il faudrait pouvoir le réveiller; ils s'approchent de lui.

L'auteur s'avance alors, et, dans un bref discours en prose, il attire l'attention des spectateurs sur la ruse et la perfidie des flatteurs, qui, sachant leurs maîtres présents et éveillés, feignent de les croire endormis ou absents, afin de pouvoir les flatter avec plus d'audace.

---

[1] Art. cité, p. 35.

[2] Fol. 31 v⁰. Sic fiet conclusio: Amicum in adversis, ut aurum in fornace probari.

[3] Fol. 33 v⁰.

*Sec. Adul.:* Si ridet, cogit lapides emittere risum.
*Pr. Adul.:* Dum cantat remorantur aves.
*Sec. Adul.:* Philomela quiescit. . . .

Nos deux flatteurs, en s'approchant, élèvent la voix et se déclarent prêts à donner leur vie avec joie pour leur prince. Ils s'aperçoivent que ce dernier feint de dormir. *Second flatteur:* „Il feint de dormir. — *Premier flatteur:* Je le savais!“ [1] et ils redoublent d'assurances de leur dévouement.

Le riche s'étant réveillé, ils le saluent, l'appelant „Jupiter“, admirant ses cheveux, son corps, s'extasiant devant ses vêtements, allant jusqu'à enlever de la main la boue de ses souliers; il se laisse choyer et adorer, heureux de posséder de tels serviteurs. Dit-il qu'il a soif, le premier flatteur a soif aussi; a-t-il chaud, le second a chaud également; a-t-il froid à un pied, le premier affirme que son pied est gelé; la lumière du soleil l'éblouit, le second flatteur ne peut la supporter. Puis la scène change. *Le riche:* „Je n'ai pas soif. — *Premier flatteur:* Ni moi non plus. — *Le riche:* Je ne sens plus la chaleur. — *Second flatteur*: Je n'ai pas chaud. — *Le riche:* Phébus fait plaisir à mes yeux! — *Second flatteur:* Sa lumière m'est agréable.“ [2]

Ici l'auteur intercale quelques réflexions, ayant encore pour but d'attirer l'attention sur les ruses des flatteurs qu'il vient de ridiculiser. Il cite Clisophe, qui se croyait boiteux parce que Philippe de Macédoine s'était cassé la jambe; Charisophe qui riait, parce que, de loin, il voyait Denys rire avec ses amis.

Pendant ce discours, Volupté est entrée en scène, elle reproche vivement au riche de couler ses jours dans l'oisiveté, et l'invite à profiter de la vie, de ses biens, à aimer, à jouer, à danser. Le riche, en vrai lâche, objecte qu'il craint la mort, les peines de la géhenne. Volupté dissipe ces craintes, lui disant que la clémence du Christ qui a pardonné à Marie, à Paul, au larron même, couvrira les plus grands péchés. Qu'il emploie donc ses richesses, qui, après sa mort, ne pourront lui être utiles, qu'il en jouisse, et bannisse toute crainte. Ses deux

[1] Fol. 35. *Sec. Adul.* Somnum simulat. — *Primus Adul.* Simulare sciebam.

[2] Fol. 36 v⁰. *Div. gl.* Non sitio. — *Prim. Adul.* Nec ego sitio. — *D. gl.* [Nullum ipse calorem
Sentio. — *Sec. Adul.* Non caleo. — *D. gl.* Phoebus delectat ocellos.
— *Sec. Adul.* Lux est grata mihi . . .

serviteurs, les flatteurs, usent également de toute leur force de persuasion pour l'engager à se livrer au vice, à la volupté.

Quelques mots de l'auteur viennent, très à propos, faire ressortir cette conduite intéressée des flatteurs, qui, semblables à des corbeaux avides, attendent leur part du butin. Antisthène les comparait avec raison à des courtisanes, qui souhaitent une foule de bonnes choses à leurs amants, sauf du bon sens et de la pudeur.

Raison, qui, jusqu'alors, s'est tenue à l'écart, s'adresse au riche pour le mettre en garde contre ces faux amis qui, au jour du malheur, lui tourneront certainement le dos. Le riche, se tournant vers ses deux serviteurs, leur pose carrément la question. Inutile de dire que les flatteurs s'empressent de l'assurer à l'envi de leur entier dévouement. Pour lui, ils se laisseraient couper en morceaux; pour lui, ils se jetteraient au feu, à l'eau; pour lui, ils iraient au-devant de la mort la plus cruelle, ils lutteraient avec les lions, les tigres et les loups, boiraient les plus violents poisons, se laisseraient rompre cou, bras, os, jambes.

*Le riche,* triomphant: „Qu'en dis-tu, Raison? Mes serviteurs me promettent des choses remarquables? — *Raison:* Il est facile de promettre des choses admirables. Mais il est difficile de les donner! Ceux qui promettent de grandes choses donnent peu, ou rien!“ [1]

Une courte discussion s'engage entre Raison et les flatteurs; elle se termine à l'avantage de ces derniers. Le riche se laisse convaincre, il met Raison à la porte, et lui donne à entendre que lui seul portera la responsabilité de ses actes. Sans tarder, il invite Volupté à une partie de dés: il perd trois fois de suite, il perd toujours, et, comme dernier enjeu, offre ses vêtements qu'il perd encore. Il reste nu, et Volupté, sourde à ses appels désespérés, ne veut pas même lui prêter cent Philippes (monnaie d'or à l'effigie de Philippe de Macédoine). Il appelle enfin

[1] Fol 41 v⁰. *Div. gl.* Quid dicis Ratio? famuli mihi mira relatu
Promittunt. — *Ratio.* Facile est promittere mira relatu.
Sed dare difficile est . . . . . . . . .
. . . . . Qui promittunt plurima verbis,
Vel nihilum donant, vel saltem paucula præstant.

ses anciens serviteurs, ses amis, mais ils ne veulent plus le connaître, ils lui refusent un morceau d'étoffe, un haillon pour défendre son corps du froid.

*Second flatteur:* „Je ne te connais pas davantage qu'un sauvage habitant du Nil.

*Riche:* C'est ainsi que s'évanouit la fidélité promise.

*Premier flatteur:* Etranger, va-t'en! Tu es un barbare! Peut-être même emportes-tu, comme un larron, ce qui te tombe sous la main!"[1]

Le riche éclate en lamentations, se reproche son manque de bon sens, regrette de ne pas avoir voulu écouter Raison, qui s'approche encore une fois de lui pour répéter la leçon qui ressort de cette moralité: „Il est puni pour ne pas m'avoir écoutée; mais les mortels sont toujours ainsi, ils se laissent tromper par ceux qu'ils croient leurs amis dans la prospérité. C'est donc avec raison que nous terminons par ce passage de Nason le poète:

Prospera si fuerint multos numerabis amicos
  Tempora, si fuerint nubila, solus eris.
Scilicet ut fulvum spectatur in ignibus aurum:
  Tempore sic duro est inspicienda fides".[2]

---

## 4. Sapiens. Juvenis. Senex.

***Trois personnages:***

*Un sage. Un jeune homme. Un vieillard.*

82 distiques: *164 vers.*

Le sage ayant demandé au jeune homme pourquoi son visage reflète tant d'orgueil, celui-ci répond que c'est parce qu'il est immensément riche! Chacun plie le genou devant lui, il est beau de corps et de visage, sa voix est claire et harmonieuse, il est un poète renommé, il est bon orateur, son corps est doué d'une grande force, il descend d'aïeux célèbres, son corps délicat est couvert de bracelets et de chaînes d'or.

---

[1] Fol. 43 v°. *Sec. Adul.* Non mihi notior es, quam barbarus accola Nili.
*Div. gl.* Sic promissa fides periit? — *Prim. Adul.* Peregrine recedas.
Barbarus es, tu furciferi fortasse latronis
More rapis quæcunque potes.

[2] Fol. 44.

Le sage réplique à chacune de ces raisons, et démontre par des exemples, tous tirés de l'antiquité et de la mythologie, qu'aucun de ces privilèges n'a servi à un homme: tous les mortels ont subi leur sort, tous ont disparu; il réitère donc sa question: „Puisque tout est vain et passager, pourquoi es-tu si fier? — *Jeune homme:* Que voudrais-tu donc que je fasse? que je sois triste? — *Sage:* Recherche la vertu. — *Jeune homme:* Je la rechercherai lorsque ma mort sera proche. — *Sage:* N'attends pas! Ne dis pas: 'Quand la mort sera là'! Applique-toi à la justice, habille ceux qui sont nus, nourris ceux qui ont faim, donne aux pauvres, sois humble, vertueux, pieux."[1] A toutes ces exhortations, la réponse du jeune homme est invariablement: „Quand je serai près de mourir!" et il s'éloigne en répétant: „La joie et le jeu sont la part de la jeunesse."

Le sage médite sur l'insouciance des jeunes gens, qui croient que la jeunesse est l'âge de la gaieté, qui promettent de s'attacher à la vertu lorsque viendra la vieillesse, mais qui sont surpris par la mort avant de pouvoir songer à exécuter leur promesse. Il va essayer d'amener un vieillard à la vertu, afin de voir si le vieillard sera plus sensé que le jeune homme.

Il s'adresse donc à un vieillard aveugle, sourd et débile, s'offre à lui indiquer le moyen d'entrer au ciel lorsque la mort l'atteindra, et lui fait les mêmes exhortations qu'au jeune homme.

---

[1] Fol. 52.

*Sapiens.* Dic igitur tumida quid adhuc nunc fronte superbis?
Quid rigido caperas ora supercilio?
*Juvenis.* Vis mihi surgentis fastum contundere vultus,
Elatumque animum vincere? dic quid agam.
*Sapiens.* Virtutum perquire vias. — *Juv.* Metiris arenam:
Virtuti hærebo, dum capularis ero.
*Sapiens.* Nescio si canos sis perventurus ad annos:
Ne referas igitur: Dum capularis ero:
Justitiæ incumbas . . . .
Sis justus . . . .
Tu nudos operi . . . .
Pasce inopes . . . .
Porrige mendicis pastum . . . .
Sis humilis . . . .
Virtutes imitare . . . .
In superos supplex summo famulare conatu,
Divinæque colas religionis opus.

*Le vieillard:* „Ah, que dis-tu? Je n'ai pas de richesses, j'ai à peine de quoi me nourrir et me vêtir.[1] — *Le sage:* Adore Dieu. — *Le vieillard:* Je ne le puis, j'ai de la peine à joindre les mains. — *Le sage:* Entre au temple. — *Le vieillard:* Je ne puis pas me tenir sur mes pieds. — *Le sage:* Secours les malades, console les veuves et les affligés.“ Le vieillard se récrie: comment pourrait-il offrir à autrui le secours qu'il ne peut se donner à lui-même. D'ailleurs il est faible, malade, sa fin est proche, il n'est plus capable de rien: „Oh, si les jeunes savaient rechercher la vertu pendant qu'ils le peuvent, avant que les forces leur manquent!“

Le sage attire l'attention de l'auditoire sur l'avarice des vieillards et termine en disant: „De crainte que ces vers, quelque peu hardis, ne blessent quelques oreilles, je vais mettre fin à ce court poème. Les jeunes gens repoussent la vertu; la vieillesse ne peut l'exercer parce que ses forces sont épuisées: aucun âge n'est donc propre à l'exercice des saintes vertus!“ [2]

---

### 5. Mundus, Liberum arbitrium, etc.

*Vingt-trois personnages:*

*Le Monde. Libre Arbitre. La Mort. Clotho. Lachésis. Atropos. Le pape. L'empereur. Le roi. Le soldat. Le juge. L'avocat. Le docteur. Premier maître. Second maître. L'économe. Le cuisinier. Le poète. L'ivrogne. La jeune fille. L'ermite. Le vivandier. Rhadamante.*

*426 vers* (213 distiques).

[1] Fol. 54. Ah quid ais? nullæ sunt mihi divitiæ.
Vix habeo quo decrepitum nutrivero corpus.
— — — — — — — — — —
. . . . *Sap.* Deo famulare. — *Senex.* Nequirem.
— — — — — — — — — —
Vix possim geminas orans conjungere palmas.
— — — — — — — — — —
*Sap.* Templa subi? — *Sen.* Subeam? pedibus subsistere firmis
Non possum . . .

[2] Fol. 54 v°. Ne lædat patulas versus prolixior aures,
Jam clausus modico carmine finis erit.
Virtutem renuunt juvenes: virtutibus uti
Viribus exhaustis mœsta senecta nequit.
Apta igitur nulla est sacris virtutibus ætas:
Carminis hæc summa est linea: finis adest.

Dans un long monologue, le Monde appelle à son aide „Libre Arbitre“, que Dieu, lorsqu'il créa les cieux et la terre, a donné comme compagnon à l'homme, pour le guider dans le chemin qu'il aura à suivre. Le pauvre Monde est fort embarrassé de choisir entre la voie de la volupté et du plaisir, pleine de tentations de toute sorte, et la voie de la vertu, austère, ardue, effrayante. Par sa nature, il est plutôt enclin aux plaisirs et à l'oisiveté, à vivre dans les délices, dans les filets du mal, mais il en est rassasié et voudrait savoir que faire! — Libre Arbitre lui laisse pleine et entière liberté: „Fais ce qui te plaira, dirige ton navire où tu voudras“.[1] Le Monde objecte que s'il se laisse aller à l'orgueil, à l'avarice, à la volupté, son cœur sera l'esclave du vice: que doit-il faire? — *Libre Arbitre.* „Fais l'un ou l'autre, choisis, car tu le peux. Il vaut toutefois mieux suivre un chemin sûr. Les écrits du vieux Pythagore t'indiquent ce que tu as à faire. Choisis donc!“

Le Monde, alors, bannit larmes, douleurs, soucis; il se revêt d'étoffes gaies, des insignes de la joie, il orne sa maison de safran, de myrte, de roses, et s'adonne au plaisir.

Survient la Mort; elle appelle ses fidèles servantes, les Parques: Clotho, Lachésis et Atropos, et, leur désignant le Monde insouciant, adonné aux plaisirs: „Allez donc, ô mes servantes, déroulez vos légers fuseaux, filez d'une main agile les fils qui vous sont confiés, afin que, lorsqu'ils quitteront votre quenouille vide, sa vie fragile prenne une triste fin“.[2] Les Parques obéissent: elles entonnent un refrain lugubre, s'apitoyant sur le pauvre Monde. „Si le Monde savait ... il songerait à la vie future, non aux passions dont il est l'esclave“.[3] Dans son endurcissement, ce dernier ne se laisse nullement effrayer par les trois sœurs qui essaient, mais en vain, de l'amener à réfléchir sur le sort qui l'attend: il méprise les joies du ciel, ne craint ni Dieu, ni diable. Les Parques le quittent pour aller rendre

[1] Fol. 56. Dirige qua ventus traxerit Navim Aeolius.

[2] Fol. 57 v⁰. Ite igitur famulæ volucresque revolvite fusos,
Ducatisque agili tradita pensa manu:
Ut perfecta colos vacuas cum stamina linquent,
Et fragilis vitæ lubrica finis erit.

[3] Fol. 57 v⁰. Si mundus saperet, vitæ fortasse futuræ
Consuleret . . .

compte de leur mission à la Mort, et lui dire que le Monde éphémère méprise ses coups. La Mort, indignée, s'écrie alors: „Eh bien, je lui montrerai quelle force ma droite possède, et quelles blessures je suis capable d'infliger".[1] Elle se met à l'œuvre et appelle le pape, que sa triple couronne ne sauve pas du glaive de la mort; l'empereur, que ni son épée, ni son diadème ne protègent; elle appelle le roi, que ni fleur de lis, ni aigles, ni croix blanche ou rouge ne sauraient défendre; le soldat, qui, malgré les labeurs qu'il a endurés, est obligé de quitter cuirasse et bouclier. Le juge, avec toute sa gravité et sa robe de pourpre est contraint d'offrir sa gorge au couteau de la Mort; la voix forte et éloquente de l'avocat, la science du docteur ne les sauvent pas du sort commun. Le premier maître fait valoir ses études: „J'ai sué en étudiant! — *Second maître:* J'ai instruit des élèves. — *La Mort:* Il est bon d'avoir étudié à la sueur de son front, mais il faut partir"![2] Le même sort attend l'économe et le cuisinier.

*La Mort:* „Viens, ô poète ambitieux, qui as soif de louanges. — Que me veux-tu! — T'égorger de mon couteau. — Moi! — Toi! — Moi, qu'Apollon a rendu immortel! moi, que Calliope chérit dans son sein! — Ni les Muses, ni Apollon l'augure, ne sauraient t'être utiles; ni même Calliope qui dirige le docte chœur. Offre ton cou à mon couteau: il faut mourir, reçois ta blessure. Péris, ombre caduque, par mes coups"![3]

L'ivrogne demande encore une petite gorgée *(brevissimus haustus)*! — „Eh bien, bois! — Adieu, Bacchus!" Il demande comme une faveur de se retrouver près de doux raisins, „là où

---

[1] Fol. 59 v⁰. Ostendam quantas habeat mea dextera vires,
Et quo percussos vulnere damnificet.

[2] Fol. 62. *Primus Præc.* Sudavi in studiis. — *Sec. Præc.* Discipulos docui.
*Mors.* In studiis sudasse bonum, sed abire necesse est.

[3] Fol. 62 v⁰. *Mors.* Ambitiose veni, laudis sitibunde poeta.
*P.* Quid vis? — *M.* Te cultro nunc jugulare meo.
*P.* Me? — *M.* Te. — *P.* Me æternum peperit cui nomen Apollo?
Quem molli gremio Calliopea fovet?
*M.* Nil tibi profuerint Musæ, nil augur Apollo,
Nil docti princeps Calliopea chori.
Da jugulum cultris, moriendum est, accipe vulnus,
Intereas jaculis umbra caduca meis.

une vigne féconde produit un vin sucré. — Meurs, maintenant. — Accorde-moi au moins encore ce second coup! Adieu, Bacchus; je te salue! Adieu, excellent Bacchus!“ [1]

Sa beauté ne sauve pas la jeune fille; les jeûnes et la sobriété ne sauvent pas l'ermite: „ils sont utiles à l'âme, mais ne sauvent pas le corps.“ Le marchand trompeur suit l'ermite, puis Rhadamante s'avance pour procéder au jugement. Les Parques font alternativement l'office d'accusatrices. Le pape est envoyé à Pluton, pour avoir vendu des indulgences et des objets sacrés; le soldat, pour avoir pillé et dérobé; le juge cupide, pour avoir vendu la justice; l'avocat, pour avoir usé de paroles trompeuses; le docteur, pour son hypocrisie. — Lachésis accuse le premier des maîtres d'école d'avoir fouetté ses élèves jusqu'au sang, de les avoir foulés aux pieds, de leur avoir arraché les cheveux. Rhadamante le condamne à être chargé de chaînes, puis jeté dans un noir abîme pour y être torturé, à son tour, par le feu et les coups. — Atropos amène le second, qui, au contraire, usant de clémence, permettait aux élèves de se livrer au jeu et de vivre dans la joie. Rhadamante l'élève au nombre des demi-dieux. „Qu'il vive d'ambroisie et de nectar.“ Il l'invite poliment à s'asseoir auprès de lui, sur un siège blanc, pour assister à la fin du jugement. — L'économe est puni avec le premier maître pour avoir mêlé de l'eau au vin des enfants. Le cuisinier passe aux enfers pour avoir brûlé ses mets, avoir oublié le sel et les épices; le poète subit le même sort à cause de son ambition et de son orgueil, l'ivrogne le suit, la jeune fille de même, à cause de sa vanité. L'ermite, par contre, ainsi que nous avons pu le prévoir, est envoyé aux Champs-Elysées, séjour des bienheureux, tandis que le marchand de vin, qui mêlait de l'eau au vin qu'il vendait, accompagne l'économe aux

[1] Fol. 63. *Ebrius.* Brevissimus haustus
Sit mihi concessus. — *Mors.* Jam bibe. — *Ebr.* Bacche vale,
Mors: quid mi subita liceat decedere vita,
Atque alio dubiam protinus ire animam?
Hic saltem requiem præstet ubi dulcibus uvis
Et dulci vino floreat almus ager.
*Mors.* Nunc morere. — *Ebr.* Hunc haustum saltem concede [secundum.
Bacche vale, valeas, optime Bacche vale.

ombres du Styx. — La Mort réapparaît, s'informe du résultat du jugement, et apprend que, pour des milliers d'âmes envoyées aux enfers, deux seules sont sauvées: le maître indulgent et l'ermite. *La Mort:* „Qui donc le sait, qu'il songe à son salut!"[1]

---

### 6. Tres Epicuri, Morbus etc.

***Sept personnages:***

*Premier épicurien. Second épicurien. Epicure. Maladie. Un démon. Un ange. Le Monde.*

261 hexamètres; 48 distiques: *357 vers.*

Les deux épicuriens se demandent pourquoi tout ce qui est grand et élevé tombe pour de petites causes: l'Olympe, Babylone, Memphis, le colosse de Rhodes, Ninive, Athènes, Thèbes et Carthage d'un côté, la richesse de l'homme, le feuillage de l'arbre, les sarments de la vigne d'un autre. Epicure, leur maître, l'homme voluptueux, leur répond que c'est parce que tout ce que la nature a créé, même l'homme, est corruptible et périt. Inutile donc de se plaindre, de gémir et de verser des larmes. — Mais, demandent les disciples, „que doit faire l'homme qui s'applique à ne pas pleurer? — Vivre dans la joie, boire, soigner son corps, aimer! Car la volupté est le plus grand des biens; rien n'est plus utile. Chantons!" Et en effet, ils entonnent tous les trois un hymne bachique: „Ecoute, père Bacchus, tes serviteurs t'offrent du vin, et la maison résonne en ton honneur de chants harmonieux[2] . . . Jouons, rions! Qui pleure, se rend la vie amère; celui qui rit, seul vit heureux. Que tous les vents et toutes les tempêtes se déchaînent, nous nous moquons de tout; vivons dans la joie, dans le repos, et chantons." Ils joignent l'action à la parole.

Soudain, au milieu de leur orgie, Maladie, au triste visage, les surprend et les invite à cesser leurs jeux ainsi que leurs libations, et à songer à la fin de leur vie, car si la vie quitte le corps, les âmes ne suivent pas les membres, mais vivent. — Epicure, étonné, la presse de questions: „Elles vivent! mais si

---

[1] Fol. 68. Qui sapit ergo, suæ studeat memor esse salutis.

[2] Fol. 79 v⁰. Audi Bacche pater, famuli tibi vina propinant,
Argutisque tibi cantibus aula sonat.

elles continuent à vivre, que font-elles? — Les unes, celles qui ne se sont pas souillées de crimes, s'élèvent et montent jusqu'aux demeures des étoiles; les autres, auxquelles la vertu était odieuse, sont enfermées dans les ténèbres et subissent des tourments".[1] Mais le philosophe lui donne le conseil de se taire, et, comme il défend avec énergie son opinion que la volupté est le souverain bien, sa redoutable adversaire perd patience et fond sur lui, car elle est envoyée par la Mort. — Il tombe dans une sorte de sommeil, précurseur de la Mort. Il rêve, et prononce des paroles incohérentes: „Les armes retentissent ... Le laboureur attelle ses bœufs à la charrue ... Voilà les Suisses! les murailles sont forcées ... Apportez du vin ... Chargez vos bras du bouclier ... On peut sécher ses pleurs et s'asseoir au joyeux banquet".[2] Et plus loin: „Armée de son fouet redoutable, Bellone accourt, elle frémit ... Voici le taureau qui mugit dans le champ ... Je serai roi."[3]

Ses disciples, effrayés, voudraient, à cette heure suprême, obtenir de lui un acte de foi — de foi chrétienne — un mot de prière: „Epicure, oh! dis, dis: *Pater noster; dis Christ, mon doux Sauveur!"*[4] Mais Epicure est mort sans être revenu de son horrible délire; et un affreux démon, „un diable aux grandes cornes noires",[5] surgit pour emporter son âme. Un ange accourt et la défend. Dans le cours de la dispute, le diable étale la longue liste des méfaits du philosophe, et le céleste avocat s'avoue vaincu.[6] Alors on voit paraître l'âme d'Epicure, on l'entend

---

[1] Fol. 82. *Epic.* Vivunt!
Si vivant, quid agunt? — *Morbus.* Vel sideris atria scandunt,
Aut furvis clausæ tenebris tormenta sequuntur.

[2] Fol. 83 v⁰. Arma sonant, cultor componit aratra juvencis,
Adsunt Helvetii, rumpuntur mœnia, vinum
Porrigite, et manibus clipeos imponite, fas est
Deposito fletu lautis incumbere mensis.

[3] Fol. 83 v⁰. . . . Horrendis veniens armata flagellis
Nunc Bellona fremit, nunc mugit taurus in agro:
Rex ero.

[4] Fol. 84. Dic, Epicure, Pater noster, Dic, Optime Christe.

[5] Fol. 84 v⁰. Cacodæmon nigris cornibus elatus.

[6] Fol. 85 v⁰. Le démon produit un papier contenant cette liste.
Angele, conspicias nostris inscripta papyris
Hæc documenta fidem perhibent.

maudire la mère qui lui a donné le jour, la nourrice qui l'a allaité, la volupté qui l'a perdu. Les disciples épouvantés, veulent, pour gagner leur salut, s'enfuir au désert: „Nous venons de voir l'âme d'Epicure s'en aller aux ombres du Styx; heureux ceux que les malheurs d'autrui rendent prudents.“ Le Monde cherche à les retenir, et leur offre le repos, des plaisirs, des honneurs; il leur donnera la mitre des pontifes ou la couronne des rois; il les fera devenir des théologiens, des sophistes, des docteurs: toutes ces perspectives, même celle de devenir rois, ne réussissent pas à les tenter.

„La royauté!“ répond l'un d'eux, „nous n'en voulons pas; elle est toujours sous les armes, au milieu des chevaux, des traits, des feux; elle tremble toujours pour son diadème. Du jour où François a pris les rênes de l'Etat, et qu'il a possédé ce royaume de lis, si ardemment convoité, aussitôt les Suisses en armes ont soulevé des tempêtes, et le Maure sanguinaire a volé aux combats. Voici le Français forcé de franchir encore les Alpes, et de porter la guerre aux peuples de l'Ausonie. Naguère, les Anglais dirigeaient contre lui d'injustes attaques, et, de l'autre côté, les Espagnols avaient soif de son sang. Les lis tremblent: ils vont encore être battus de l'orage. Ne vois-je pas en même temps les Turcs enragés réunir leurs efforts pour anéantir les saintes lois de notre foi? [1]

---

[1] Fol. 89. . . . . Regum aspernamur honorem. —
Cur? — Quia continuis agitantur semper in armis,
Inter equos, inter clipeos, per tela, per ignes,
Formidantque sui diadema relinquere regni.
Otia tranquillæ nunquam diuturna quietis
Suscipiunt: ubi Gallorum Franciscus habenas
Sumpsit, et optati possedit Lilia regni:
Protinus armorum subitas movere procellas
Helvetii, venitque iterata in prœlia Maurus.
Sic Italas rursum transcendere cogitur Alpes
Gallus, et Ausonias bellis invadere gentes.
Injusto nuper certabant Marte Britanni,
Hispanique alia sitiebant parte cruorem.
Lilia turbantur veteres habitura procellas.
Insanos pariter numquid modo sentio Turcas,
Qui nostræ fidei sacras contundere leges
Nituntur.

Les Turcs, établis depuis 1453 à Constantinople, étaient l'effroi de l'Europe chrétienne.

Loin de nous, donc! .. Viens, Pylade, entrons au désert, nous avons vu l'âme d'Epicure descendre aux flammes du Styx; heureux celui que le sort malheureux d'autrui rend sage! — *Second épicurien:* Oui, heureux l'homme qui, voyant le navire de son camarade périr dans la tempête, dirige ses voiles vers un port sûr".[1]

---

### 7. Pecunia, Piger, Labor, etc.

***Quatre personnages:***

*Richesse. Le paresseux. Travail. Le travailleur.*

*218 vers* (hexamètres).

Richesse se présente au paresseux: „Dans l'antiquité, bien des femmes furent désirées à cause de leur grande beauté; peu d'entre elles furent épousées, à témoin Didon, Médée, Créuse. Moi de même, je suis recherchée par de nombreux prétendants, j'en épouse plusieurs après de longs labeurs, je les nourris, je les entretiens; je fournis aux rois leurs festins, leurs vêtements parés d'or, leurs colliers, leurs éperons d'or; je donne aux chevaliers leurs brillantes armures, je fournis des joyaux aux nymphes blanches comme la neige, et je donne avec largesse aux belles jeunes filles!"[2]

Le paresseux, enchanté, ébloui, lui demande d'emblée de bien vouloir consentir à ce qu'Hymen les unisse; il serait alors né sous une heureuse étoile. La richesse, mais c'est précisément ce qu'il cherche et appelle de tous ses vœux depuis longtemps. — Avant de s'engager, Richesse désire pourtant connaître aussi à qui elle a affaire, et donne au paresseux le sage conseil de modérer sa joie, car il pourrait encore se faire refuser! — Le paresseux, étonné que Richesse ne prenne pas sans hésiter un mari beau comme lui, se présente: „Je suis le paresseux, sommeillant dans les draps et les duvets de Sardanapale, toujours enseveli dans le sommeil et dans le vin . . . Je mange, je bois, je joue, je me baigne et je dors, bannissant les soucis".[3] —

---

[1] Fol. 89 v⁰. Felix qui socii navim periisse procellis
Cum videt, in tutum flectit sua carbasa portum.

[2] Fol. 101 v⁰, 102.

[3] Fol. 102 v⁰, 103.

Inutile de dire que la manière avantageuse dont il se fait connaître lui attire un refus catégorique: Richesse n'aime que ceux qui veillent et qui travaillent, qui savent supporter la faim et la soif, qui ne craignent ni les dangers, ni les tempêtes, qui boivent peu, mangent modérément, savent dormir sans oreiller, ni duvet, ni draps.

Le paresseux lui fait remarquer qu'il n'aime pas souffrir, et ne saurait endurer la soif! que doit-il donc faire pour avoir part aux richesses? — „Recherche le Travail; il te viendra en aide.“ [1]

Voilà donc le paresseux en quête de Travail; il cherche avec soin dans les buissons épineux, dans les antres des bêtes féroces, dans les maisons et dans les haies, lorsque, soudain, un être étrange se présente à ses yeux: „le visage sombre, les cheveux hérissés, les mains calleuses, les bras musculeux, un homme de haute stature . .“ c'est Travail! [2] — „Que dois-je faire pour arriver à épouser Richesse?“ lui demande le paresseux. Travail lui donne le conseil de se faire laboureur, mais le paresseux ne pourrait supporter la chaleur de l'été; il ne veut devenir ni marin, ni soldat, ni porteur de bois, ni marchand ambulant, car il a peur des tempêtes, de la mort, des lourds fardeaux et des voleurs.[3] — „Dans ce cas, lui dit Travail, laisse-moi en paix, et reste pauvre!“ Le paresseux s'éloigne.

Survient le travailleur qui, lui, se déclare prêt à tout endurer, à tout entreprendre, et qui, encouragé par Travail, va, à son tour, demander la main de Richesse après avoir subi toutes sortes d'épreuves. Travail la lui accorde enfin comme épouse: „Elle te nourrira, te protégera, te donnera des vêtements dorés, t'acquerra de grands biens, te gagnera de nombreux

---

[1] Variation sur le thème: „Va, paresseux, vers la fourmi; considère ses voies et deviens sage“. *Proverbes de Salomon,* chap. VI, 6.

[2] Fol. 104. . . . . . . Facie horrens, crinibus hirtus,
Callosis manibus, nervosis viribus, ingens
Corpore homo.

[3] *Proverbes,* chap. XXII, 13. „Le paresseux dit: Il y a un lion dehors! Je serai tué dans les rues!“ — Chap. XXVI, 13. „Le paresseux dit: Il y a un lion sur le chemin! Il y a un lion dans les rues! La porte tourne sur ses gonds et le paresseux sur son lit.“

amis . . .[1] et que la conclusion soit: *La pauvreté est la part des paresseux, l'opulence la part des diligents.*" [2]

### 8. Contemptor Mundi, Mors, Morbus, etc.

**Douze personnages:**

*Théophile. Contempteur-du-monde. La Mort. Maladie. La Fortune. Salut-de-l'âme. Méditation-de-la-mort. Péché. Oubli-de-la-mort. Jeune homme. Homme fait. Vieillard.*

*535 vers* (189 hexamètres, 174 distiques).

Contempteur-du-monde exprime à Théophile son vif regret de ce que le terme de notre vie lui soit inconnu, ainsi que le chemin que prend notre âme, après la mort. — Après les fatigues de la vie, il voudrait que le repos de l'âme, au moins, lui fût assuré dans le ciel; s'il en était ainsi, l'homme, sans doute, songerait aux choses futures, rechercherait davantage le bien. Théophile lui explique que notre état d'ignorance au sujet de toutes ces choses est voulu par les dieux. Tout à coup, s'apercevant qu'ils sont suivis, ils se retournent l'un et l'autre, et voient s'approcher une femme au visage sombre qui se trouve être la Mort, accompagnée de Maladie. Les nouvelles arrivées entrent en conversation avec Théophile et Contempteur-de-la-mort, et, en réponse à leurs questions, leur apprennent que tous sont rendus égaux par la Mort, reine d'égalité; tous aussi sont atteints par Maladie, l'homme fort aussi bien que l'homme beau, le sage et le grave, le riche, le vaillant guerrier, le bon vivant, le voluptueux, les jeunes gens comme les vieillards. Après leur mort, ceux qui ont vécu sagement montent aux cieux, ceux, par contre, qui ont mal vécu, descendent à l'empire des ombres.

[1] *Prov.* chap. XIX, 4. „La richesse procure un grand nombre d'amis."

[2] Fol. 107. Hanc habeas, tutum te nutriet, hæc tibi castra
Extruet, auratas vestes tibi conferet, agros
Conquiret, multos tibi conciliabit amicos.

— — — — — — —

. . . . . . Conclusio fiat:
Pauperies sequitur pigros, opulentia gnavos.

Voyez: *Prov.* XIII, 4. „L'âme du paresseux a des désirs qu'il ne peut satisfaire; mais l'âme des hommes diligents sera rassasiée."

Théophile et Contempteur-du-monde trouvant que l'homme qui vit sagement est prudent, s'adressent à la Fortune, „qui donne tout aux mortels“, et lui demandent de leur accorder d'être guidés en tout par l'amour de la vertu. La déesse croit leur rendre un service en s'offrant à les faire rois, papes, juges, avocats, marchands, soldats; elle est fort étonnée de les entendre tout refuser, à cause des tentations auxquelles ces situations, en apparence si lucratives, ne manqueraient pas de les exposer, il n'y entrevoient d'ailleurs pas la possibilité de faire le bien qu'ils voudraient.

*Fortune:* „Je ne sais ce que vous recherchez; je ne pourrais vous offrir davantage. Voulez-vous des richesses?

*Théophile:* Non, car elles sont éphémères, elles passent et ne durent pas.

*Contempteur-du-Monde:* L'opulence n'est utile qu'à peu d'hommes“.[1]

La Fortune n'ayant plus rien à leur offrir, ils la quittent et dirigent leurs pas vers une déesse au visage resplendissant, *Salut-de-l'âme;* elle évite tout ce qui est péché, car, „la gloire du ciel n'est pas accessible aux âmes souillées“, elle s'entoure d'orties et d'épines pour dompter la chair. Salut-de-l'âme donne aux deux amis le conseil de suivre sa servante, *Méditation-de-la-mort,* qui les empêchera de tomber dans le mal, et leur ouvrira les portes du paradis. — Sans hésiter, les deux compagnons se mettent à la recherche de cette servante, et la trouvent assise sur une tombe, pleurant sur la misère, la faiblesse, la pauvreté du corps humain et la fragilité de la vie.

*Théophile:* „Cette tombe, qui recouvre-t-elle?

*Méditation-de-la-mort*: Ci-gît le corps du pape Jules. Ci-gît, également, ô roi Louis, ta chair. Regarde en quoi le roi se distingue d'un pauvre mendiant; vois quelle différence il existe entre le pape et un humble paysan“. Là-dessus, Théophile et Contempteur-du-monde se joignent à Méditation-de-la-mort

---

[1] Fol. 128 v⁰. *Fortuna.* Nescio quid petitis, majora offerre nequirem.
Vultis opes? — *Theo.* Non: sunt fragiles, fluxæ atque caducæ.
*Contemptor:* Multarum paucis prodest opulentia rerum.

pour pleurer avec elle, et verser des larmes sur la fragilité de l'homme et de sa vie, sur son sort de chagrin et de tristesses. Tandis que la nature a accordé à chacun de ses enfants, plantes et arbres, animaux, grands et petits, les moyens de se défendre pour vivre en sécurité, „seul, l'homme est triste, seul il est né pour verser d'abondantes larmes, seul il est exposé à être tourmenté par les vices et par les soucis, seul il doit mourir et passer en jugement"; la preuve en sont ces deux cadavres, qui, jadis, étaient riches, puissants, qui vivaient dans la joie, et qui, maintenant, servent de pâture aux vers: tel sera un jour notre sort.

Après avoir bien gémi, Contempteur-du-monde propose à son ami de se retirer au désert, afin d'y vivre tous deux en sécurité au sujet de leur âme.

*Méditation-de-la-mort:* „Allez, mais prenez garde aux provocations de la chair et de Vénus: Vénus est fine et rusée".[1]

Ils s'éloignent.

Péché entre en scène, se plaignant que Méditation-de-la-mort ait acquis sur les hommes une puissance telle, que la terre est couverte de Contempteurs-du-monde et de graves Théophiles, tandis que, jadis, c'étaient Vénus, Bacchus et l'Amour qui régnaient dans tous les cœurs. Il va réveiller son serviteur, *Oubli-de-la-mort,* et l'envoie auprès des hommes avec la mission de faire en sorte qu'ils ne songent plus à leur mort. La chair lui viendra en aide, et ensemble ils s'attaqueront d'abord aux jeunes gens. A peine a-t-il achevé de donner ces instructions, qu'un jeune homme s'approche, pleurant, bien qu'il soit riche et vive dans le luxe, sur la brièveté de la vie. Oubli-de-la-mort s'empresse de l'interrompre et de bannir de son esprit les pensées sombres, car „à quoi sert-il de pleurer?" Méditation-de-la-mort, de son côté, ne veut pas laisser cette âme se perdre, et, dans la discussion très animée qui s'engage, les deux puissances usent de toute leur éloquence pour convaincre le jeune homme. Oubli-de-la-mort finit par l'emporter en lui promettant

[1] Fol. 136. Ite, sed a stimulo carnis Venerisque cavete:
Cauta est, atque dolis undique plena Venus.

une vie de plaisirs. Il amène donc l'adolescent, captif, à Péché, qui, derechef, envoie son zélé serviteur à la conquête de l'homme fait, avec la recommandation d'user comme arme de la vaine ambition „qui seule allèche l'âge viril". L'homme fait ne tarde pas à succomber à Oubli-de-la-mort, et à être amené, captif aussi, aux pieds du tout-puissant Péché. Reste le vieillard, qui, après une courte lutte que se livrent encore Méditation-de-la-mort et Oubli-de-la-mort, se laisse séduire par ce dernier et le suit à la perdition.

La conclusion de la pièce est prononcée par l'auteur:

„Afin de ne pas fatiguer vos oreilles par plus de mots, ô hommes très illustres, nous ajoutons cette conclusion au dialogue ci-dessus. Les Contempteurs-du-monde et ceux qui aiment Dieu *(theophilos dei amatores)* sont amenés au salut par la Contemplation de-la-mort, tandis que le Péché entraîne les jeunes gens à leur damnation par la légèreté, les hommes faits par l'ambition, les vieillards par l'avarice.

Ainsi donc se termine la récitation de la première classe.

La première classe a donné cette image de la mort".[1]

Les quelques paroles prononcées par l'auteur sont en prose; l'allusion faite aux acteurs, élèves de la première classe, est sous forme d'un distique: nous l'avons du reste relevée plus haut, ch. II, page 50.

[1] Fol. 143. Nunc ne verbis majoribus aures vestras oneremus, viri percelebres, talem præcedentis dialogi ponimus conclusionem. Contemptores mundi et theophilos dei amatores, mortis meditatione ad salutem animæ proficisci: juvenes vero stultitia, viros ambitione, senes avaritia excæcatos mortis oblivione ad peccatum, a peccato in damnationem trahi.

Sic igitur clausa est primæ sententia classis,
Hoc speculum mortis lectio prima dedit.

9. Mors. Viator.

Deux personnages:

*La Mort. Un passant.*

*71 hexamètres.*

Un pèlerin rencontre la Mort qui l'arrête et lui demande son âme. Il cherche à l'écarter, à gagner du temps en la questionnant sur sa nature et son pouvoir. La Mort lui explique qu'elle est seule, parce qu'elle ne permet à personne de vivre avec elle; elle est aveugle pour ne pas voir ceux qu'elle frappe; elle est armée d'une faux et d'un arc; elle porte une balance, car elle est juste envers toutes les nations. Tous tombent en son pouvoir; le sage Salomon comme le vaillant guerrier Hector, le riche Crésus et l'audacieux Jason, les graves Catons ont succombé; de même aussi l'homme pieux, l'homme robuste, les chastes, les vieillards et les jeunes gens. Elle ne se laisse attendrir ni par la piété, ni par l'argent, ni par les prières; elle est plus forte que les forts, règne sur les eaux comme dans les villes et les forêts, mais . . . l'heure du jeune voyageur a sonné, il succombe à son tour: il cherchait le chemin du ciel, la Mort le lui ouvre!

Vingt-deux ans après la mort de l'auteur, ce petit drame fut traduit en français, en vers de 8 syllabes, par Jean Parradin de Louhans,[1] dans le volume intitulé *Micropædia,* Lyon, Jean de Tournes, 1546, 8°. Cougny cite les vers suivants:

*Le pèlerin.* Pourquoy as-tu ces égaux poix
Et la balance?
*La mort.* Afin qu'égale,
Juste, sans faveur, loyale
Par tous réputée je sois.
*Le pèlerin.* N'espargnes-tu nul quelquefois?
*La mort.* Non certes.
*Le pèlerin.* Pour quelle raison?
*La mort.* En tout lieu et toute saison
De tous veux être égale dicte
Et juste, sans plus redicte.
*Le pèlerin.* Prens-tu les saiges, à sçavoir mon!

[1] Gouget, *Bibl. française,* VII, pp. 14 et suivantes.

*La mort.* Mort est le saige Salomon.
*Le pèlerin.* Prens-tu aussi les gens de guerre?
*La mort.* Hector est mort et mis en terre . . .[1]

### 10. De Filio prodigo.

**Neuf personnages:**

*Un génie. Un vieillard. Un interprète. La Fortune. La Mort. L'héritier. Première courtisane. Seconde courtisane. Troisième courtisane.*

*262 hexamètres. — Prose.*[2]

„*Argument.* Le dialogue suivant offre à nos yeux la double image de l'avarice à éviter, et de la prodigalité. La première est tirée des paroles d'Horace qui écrit que ceux-là sont les plus insensés qui s'adonnent trop au lucre et au gain afin d'assurer l'avenir de leurs enfants; ses mots sont: ‚Celui qui est avare par souci de son héritier, et strict à l'excès, ressemble à l'insensé'. La seconde image est empruntée à l'histoire bien connue de l'enfant prodigue." [3]

Le Génie de la nature s'approche d'un vieillard qui se lamente et pleure; il lui offre de le guérir de ses maux, quels qu'ils soient, car il est un puissant médecin; il l'invite à sécher ses larmes, à redevenir serein, car la tristesse n'est d'aucune

---

[1] Fol. 150. *Viator.* Aequalis pondera libræ
Cur tibi sunt? — *Mors.* Cunctis quia dicor gentibus æqua.
*Viator.* Non parcis cuiquam? — *Mors.* Non parco. — *Viator.* Qua ratione?
*Mors.* Omnibus æqua volo dici. — *Viator.* Perimis sapientes?
*Mors.* Mortuus est Salomon. — *Viator.* Bellorum sternis alumnos?
*Mors.* Mortuus est Hector . . . .

[2] L'interprète parle en prose. La seconde partie de la moralité est entièrement en prose, c'est-à-dire à partir de l'entrée en scène des trois courtisanes.

[3] Fol. 153. Sequens dialogus nostris omnium oculis duplex proponit speculum, vitandæ scilicet avaritiæ et prodigalitatis. Primum tractum est ex verbis Horatii scribentis eos delirare plurimum, qui lucro et quæstui nimis indulgent, ut nepotibus consulant: sunt autem eius verba:
*Parcus ob hæredis curam, nimiumque severus,*
*Assidet insano.*
Secundum tractum est ex historia notissima de puero prodigo.

utilité. Le vieillard avoue que ce qui le rend triste et malade, c'est son extrême pauvreté. — Ici, l'interprète intercale quelques mots, en prose, qui doivent aider les spectateurs à comprendre la leçon: „Que les paroles de Caton sont vraies: les avares mendient toujours, ils ont un tonneau qui ne se remplit jamais; s'ils avaient les trésors des Perses et toutes les perles de la Mer Rouge, ils se diraient encore pauvres.“ [1]

Le Génie, compatissant à la douleur du vieillard, s'informe si ce pauvre malheureux a, par hasard, négligé le culte des dieux, s'il s'est rendu coupable de quelque crime en sa vie; mais non, il n'a cessé d'offrir les sacrifices les plus somptueux, il s'est constamment tenu loin de la voie des criminels, il n'a rien aimé tant que la vertu. En présence d'une pareille innocence, on ne peut s'en prendre qu'à la Fortune, cette déesse injuste, qui opprime les innocents et les appauvrit: qu'elle vienne donc se justifier elle-même, si toutefois elle le peut, de ses actions coupables! — La Fortune, fort étonnée, demande à son accusateur de quoi il a à se plaindre.

*Le vieillard:* „Je suis contraint de tendre la main aux portes, et de me procurer, en mendiant, une humble nourriture.

*L'interprète:* Vois, spectateur, combien le caractère de l'avare est malin et trompeur; quelque riche et opulent qu'il soit, il simule toujours la pauvreté et veut paraître dénué de tout.“ [2]

Cependant, le méchant fait une œuvre qui le trompe, et la Fortune, malgré les protestations de l'avare, le déclare menteur, car il est immensément riche, il possède des trésors considérables, des champs, des vignes, des troupeaux du plus beau bétail, des greniers regorgeant de blé, des vêtements dorés, de beaux tapis et mille maisons; l'avare nie tout avec la plus grande effronterie. La Fortune lui prédit alors que, puisqu'il est

---

[1] Fol. 154. Quam verum est Catonis verbum: Mendicant semper avari, dolium habent inexplebile: qui si Persarum gazas et rubri maris lapillos incluserint, adhuc pauperes se vocant.

[2] Fol. 155 v⁰. Compellor ad ostia dextram
Porrigere, atque humilem supplex mihi quærere victum.
*Interpres.* Vide spectator, quam maligna et præpostera sit avari natura: quantumcunque divites sint et opulentes, semper tamen paupertatem simulant, et inopes videri volunt.

si insatiable et endurci, lorsque la mort le surprendra, son héritier, son propre fils, épuisera en un moment ce que lui, le père, amasse avec tant de peine. Le vieillard endurci compte vivre encore de longues années, fait la sourde oreille et repousse la Fortune ainsi que le bon Génie.

*L'interprète:* „Dieux immortels! que l'aveuglement des mortels est grand! ils sont tous si profondément plongés dans les ténèbres, que, bien que la mort attende à leur porte, ils croient pouvoir vivre encore longtemps et ne songent nullement à leur fin“.[1] A peine a-t-il achevé, qu'en effet, la Mort survient et ordonne à l'avare de quitter épouse, enfants, richesses amoncelées, pour la suivre. C'est en vain qu'il demande un sursis, la Mort est inflexible.

Alors, s'adressant à son fils, le père lui remet toute son immense fortune, acquise par tant de labeurs, et lui demande seulement de se souvenir de lui. L'héritier promet solennellement de vénérer la mémoire de son père, d'offrir pour son âme des sacrifices quotidiens. — Le vieillard meurt: „Je ne crains plus la fin, je ne refuse pas de mourir, mon petit enfant aura soin de mon âme après la mort . . .[2]

*L'héritier:* Mon aïeul est mort! toute chaleur a quitté son corps! Le jour désiré est venu, ce jour si ardemment souhaité est là!“ . .[3] Mais, craignant que la mort de son père ne soit qu'une feinte, afin de mettre à l'épreuve l'amour de son héritier, il trouve qu'il est prudent de verser quelques larmes sur le sépulcre.

*L'interprète:* „Ce sont des larmes de crocodile! 'Sous le masque des pleurs de l'héritier se trouve le rire', disait Publius le mimographe.[4]

---

[1] Fol. 157 v⁰. Dii immortales quanta est mortalium cæcitas! sic omnes caligant et cæcutiunt, ut quamvis mors excubet pro foribus, diu tamen se confidant victuros, neque reminiscantur interitus.

[2] Fol. 158 v⁰. Jamque ego nec finem timeo, mortemve recuso.
Consulet huic animæ post mortem parvulus hæres.

[3] Fol. 159. Mortuus est patruus, calor omnis corpore cessit.
Ecce dies optata venit . . .

[4] Fol. 159. Hæ sunt crocodili lacrimæ. Hæredis fletus sub persona risus est, dicebat Publius mimographus.

Et en effet, après s'être quelque peu lamenté, après être allé, dans sa douleur simulée, jusqu'à désirer la mort pour ne pas survivre à son aïeul, le jeune homme s'aperçoit qu'il est bien mort; „il est donc bon de transformer mes soupirs en rires joyeux!" [1] Pour comble de bonheur, il ouvre les bahuts de son père, y découvre les richesses amassées pendant tant d'années, contemple avec une joie indicible son immense fortune, et, sans plus tarder, se revêt d'habits somptueux, soigne et orne son corps, sa tête, afin de plaire aux jeunes filles, de s'attirer les hommages du peuple: et il en jouit pleinement. — Il ne tarde pas à tomber entre les mains de trois courtisanes qui lui adressent les paroles les plus mielleuses, déclarent l'aimer plus que toute autre chose, et qui réussissent, bien entendu, à se faire donner bracelets, colliers, bourses pleines d'or et vêtements précieux. L'héritier éprouve un plaisir intense à se voir admirer, à s'entendre flatter; il repousse dédaigneusement les exhortations et les avertissements du fidèle interprète, qui ne cesse de lui répéter qu'elles le laisseront déplumé et dénué de tout. — Cela ne manque pas d'arriver: après lui avoir tout enlevé, même ses propres vêtements, la première courtisane s'adresse à ses sœurs: „Mes sœurs, nous lui avons enlevé beaucoup d'or et d'argent; il est nu, vous le voyez, comme en naissant. Mais il est à craindre que, poussé par la pauvreté, il ne veuille nous redemander ce qu'il nous a donné; si, donc, vous voulez m'en croire, hâtons-nous de partir d'ici pour aller ailleurs!" [2] Elles le quittent.

L'héritier se dirige vers ses armoires dans l'intention d'y prendre un vêtement quelconque: il découvre avec effroi que tout son bien lui a été volé! Dans son désespoir, il se décide à retourner auprès de ses amies, qui, sans doute, ont voulu plaisanter; il espère bien qu'elles lui rendront ce qu'elles lui ont enlevé,

[1] Fol. 159. Mortuus est, gelidæque rigent per viscera venæ:
Propterea in risum suspiria vertere fas est.

[2] Fol. 162. Sorores jam multum auri et argenti ab eo extorsimus; nudus est, ut videtis, tanquam ex matre. Periculum est ne adactus paupertate velit reposcere quod dedit; propterea si me auditis, properemus hinc alio.

autrement, il ne lui resterait qu'à se pendre. Mais son attente est cruellement déçue, les trois courtisanes ne veulent plus le reconnaître, elles l'accablent d'insultes et d'injures, et l'envoient se pendre. L'interprète termine en moralisant: „Vois, spectateur, cette fin des prodigues; après avoir, dans leur stupidité, mangé tout leur bien, ils retournent, nus, à la mendicité. Et les courtisanes sont semblables aux fourmis qui abandonnent les greniers vides. Ainsi, les biens mal acquis des parents sont mal employés. Terminons par ces mots du poète: *Conserver ce que l'on a acquis, n'est pas une vertu moindre que savoir acquérir.*" [1]

---

### 11. Pauper et Fortuna.

*Deux personnages:*

*Un pauvre. La Fortune.*

*48 vers,* (24 distiques).

Un pauvre rencontre la Fortune, et lui demande ce que signifient ses attributs: le sceptre, la roue, les ailes, le masque, la boule qui la porte, son sourire, la glu dont elle est couverte. La déesse lui explique que le sceptre est le symbole de sa puissance; la roue, les ailes, la boule sont les symboles de son inconstance, de sa nature éphémère; son masque lui sert à cacher son visage aux hommes: elle est légère, ses dons sont passagers, elle règne dans les combats et sur les eaux. — Le pauvre la prie alors, puisqu'elle est si puissante, de lui accorder les vertus, le ciel, des biens stables, mais, à sa grande surprise, la Fortune déclare qu'elle ne pourrait lui donner ni l'un ni l'autre, car ses dons sont plus légers et plus variables que les vents. — Le pauvre, se tournant vers les spectateurs, termine par ces mots: „Voyez comme la Fortune erre de différents côtés; les biens qu'elle accorde sont plus légers que les légers vents." [2]

Ce dialogue est, pour ainsi dire, le pendant du neuvième: *La Mort, le Passant.*

---

[1] Fol. 163. Vide, spectator, hic prodigorum finis: ubi omnia stulte decoxerunt, nudi redeunt ad mendicitatem. Meretrices vero similes sunt formicis, quæ vacua granaria deserunt. Sic bona majorum male parta male dilabuntur. Concludamus cum poeta:

*Non minor est virtus, quam quærere, parta tueri.*

[2] Fol. 170 v⁰. Cernite quam variis fortuna volatibus erret,
Quæ bona dat levibus sunt leviora Notis.

12. Fortuna et Aulicus.

Deux personnages:

*La Fortune. Courtisan.*

*Prose.*

Le courtisan se plaint de ce que la Fortune, à laquelle il n'a cessé de rendre son culte, ne lui ait jamais accordé une profession dans l'exercice de laquelle il trouve le repos. La Fortune, tout étonnée, ne comprend rien à ces plaintes, puisque, à son avis, la vie d'un courtisan doit être une des plus heureuses. Le courtisan s'efforce de lui faire comprendre sa misère: les courtisans ne dorment jamais en paix; ils vivent dans un luxe apparent, mais sont en réalité si pauvres, si pauvres, et si criblés de dettes, qu'ils doivent jusqu'à leur âme. Le jeu, le luxe, les courses de chevaux, les courtisanes, les valets larrons, les flatteurs, voilà ce qui les ruine. Ils ne sont ni libres de manger, ni libres de dormir quand ils le désirent, étant les esclaves de leur maître. Ils vivent au milieu des intrigues les plus noires et les plus basses; ils sont entourés d'autant d'ennemis que d'amis, qui, pleins de jalousie, „d'une main tiennent la pierre de laquelle ils vont les frapper, de l'autre leur offrent du pain".[1] Et cette jalousie est causée par des riens..., il suffit que leur maître salue l'un et non pas l'autre, sourie plus gracieusement à l'un qu'à l'autre; la faveur même de leur seigneur est incertaine, éphémère; ils n'osent se fier à personne.

Toutes ces raisons, quelque bonnes qu'elles soient, ne réussissent pas à convaincre la Fortune, qui trouve que les courtisans ont pourtant nombre d'autres avantages, tels que celui de voir divers pays, de pouvoir étudier les mœurs et les coutumes des hommes, de parcourir des villes lointaines; mais le courtisan lui réplique: „Est-ce un avantage que d'être trempé par la pluie, que de tomber dans la boue ou d'errer dans les ténèbres, que d'avoir un mauvais cheval, de reposer dans des lits où, peut-être, des cancéreux, des lépreux, des goutteux, des ulcérés, des paralytiques ont couché?"[2]

---

[1] Fol. 183. Altera manu ferunt lapidem, altera panem ostentant.

[2] Fol. 184 v°. Estne illud felicitatis, imbre humectare, cadere in lutum, in tenebris ambulare, equum habere strigosum et macilentum, dormire in cubilibus quibus scabiosi, cancrosi, leprosi, podagrici, ulcerosi, paralytici forte jacuerunt?

En un mot, rien, absolument rien dans leur vie n'est pur . . ., on dirait, au contraire, que, plus on se souille, plus on est loué.

*La Fortune:* „Mais vous pourriez vous réfugier dans les temples?

*Le courtisan:* Ah, nous autres, nous fuyons les temples comme les prisons!

*La Fortune:* Pourtant j'en vois plusieurs y aller fréquemment?

*Le courtisan:* Ils le font pour ne pas paraître impies, ou plutôt pour venir en aide à leur digestion par une promenade, ou bien, lorsqu'ils ont trop mangé, pour bannir le sommeil en entendant discourir . . .[1] Notre noblesse ne nous empêche pas de nous ruiner, et, une fois près de la ruine, nous dépouillons nos sujets, nous leur prenons tout, jusqu'au lit de leurs femmes en couches, et ne leur laissons que de la paille . .

*La Fortune:* Mais les princes ne vous abandonnent pas, ils ne sauraient oublier ceux qu'ils ont aimés?

*Le courtisan:* Ils t'aiment aujourd'hui; demain, si tu leur casses un verre, ils te poursuivront de leur haine; ainsi, ô Fortune, si tu me veux vraiment du bien, arrache-moi à ces misères!

*La Fortune:* Je ne me suis pas engagée à te donner autre chose!"

Le pauvre malheureux, honteux et désespéré de se voir éconduit de la sorte, prend la résolution de s'exposer à tous les dangers, de souffrir n'importe quelle autre misère, plutôt que de persister dans la profession qu'il avait choisie. „Adieu, auditeurs, et attendez un peu, jusqu'à ce que je revienne".[2] —

[1] Fol. 185. *Fortuna.* Verum (ut opinor) liberum est vobis per otium stare in templis, et ab aurora usque ad vesperum cum diis versari. — *Aulicus.* Date mihi pelvim. Hæc verba excitant nauseam in stomacho meo. Aulici refugiunt templa non minus quam carceres. — *Fortuna.* Video tamen permultos eo nonnunquam ire. — *Aulicus.* Hoc ergo faciunt ne impii videantur, et religionis contemptores, aut si qui fortasse illuc iverint, eunt non ut orent, sed ut devoratum plus æquo cibum longa deambulatione digerant, aut perniciosum saturo ventre somnum fabulosis impediant colloquiis.

[2] Fol. 186. Valete auditores, et expectate hic tantisper dum redeam.

Nous sommes portés à croire que cette moralité date des premières années du règne de François I[er]. Louis XII et sa cour n'étaient guère de nature à fournir matière à des satires. Nous savons que cette cour était modeste, et qu'il n'avait point de favoris à enrichir. Son économie devint même proverbiale; on la lui reprochait quelquefois; on alla jusqu'à le représenter sur un théâtre populaire, malade, pâle, entouré de médecins, qui consultaient entre eux sur la nature du mal; ils finissaient par s'accorder à lui faire avaler de l'or potable; le malade se dressait aussitôt, ne se plaignant plus que d'une soif ardente. Instruit de cette scandaleuse bouffonnerie, Louis se contenta de dire: „J'aime bien mieux faire rire les courtisans de mon avarice que faire pleurer mon peuple de mes profusions“. On l'engageait à punir les comédiens insolents: „Non“, dit-il, „à travers leurs sottises, ils peuvent nous dire quelquefois des vérités utiles; laissons-les se divertir, pourvu qu'ils respectent l'honneur des dames!“ [1]

Les derniers mots de l'acteur nous permettent de conclure que la représentation n'était pas terminée: il devait probablement reparaître dans la pièce suivante.

### 13. Amor, Salomon, Interpres etc.

***Six personnages:***

*L'Amour. Salomon. Hercule. David. Ermite. Interprète.*

*232 vers* (226 hexamètres, 3 distiques).

L'Amour ouvre le dialogue par trois distiques dans lesquels il attire l'attention des auditeurs sur sa puissance, et sur sa manière de la manifester: il va en donner quelques preuves. Sa première victime sera Salomon, qui s'avance gravement, donnant d'abondants préceptes que doit suivre celui qui veut arriver au repos du ciel et y vivre heureux. C'est un résumé de ses *Proverbes*, dans lequel il recommande de fuir les vices, le luxe, les paroles effrontées et les flatteries des courtisanes — en un mot, d'éviter les piéges de la volupté. Soudain, l'Amour vient interrompre le cours de ses méditations et le défie. Salomon,

[1] Guizot, *Histoire de France racontée à mes petits-enfants.* Paris, 1873, II, 567. — Voyez aussi les vers du Traverseur cités plus haut, chap. III, p. 60, et Petit de Julleville, *La comédie et les mœurs*, p. 211.

fort de sa sagesse, méprise d'abord un adversaire si faible et chétif en apparence, mais, frappé malgré lui, il succombe, se sent dévoré intérieurement par un feu ardent et finit par avouer: Comme je le vois, aucune sagesse ne résiste à Vénus.[1]

Hercule, la force personnifiée, le suit: „Je suis le fils de Jupiter. Qui donnera un fils semblable à Alcide?“ Et il énumère ses travaux si célèbres, se glorifiant de sa force. L'Amour l'interrompt: „En effet, tu racontes des choses admirables, Atlas n'aurait pu accomplir tes travaux; cependant, si tu veux lutter avec moi, je ne te refuserai pas le combat“.[2] Hercule s'indigne de ce qu'un être si petit et si faible ose lui offrir le combat, mais l'Amour insiste: „Je suis nu, j'en conviens, mon corps est tendre et frêle, cependant j'oserai lutter avec le géant porteur de massue, et peut-être mourras-tu, vaincu par mon dard“.[3] Hercule a beau se rire de ces menaces, Amour le frappe, Hercule succombe à son tour et se déclare vaincu.[4]

David, qui a tué le géant philistin, David le sage, le prophète, le psalmiste qui ne songe qu'au ciel, se laissant guider par la piété, ce grand David se moque de cette „mouche, plus petite qu'un pygmée“, qui vient lui offrir le combat: „Cherche un pygmée pareil à toi, car j'aurais honte de lutter avec toi“.[5] Mais il est frappé, lui aussi, et se sent dévoré par le feu de l'amour „que les eaux des mers ne sauraient éteindre“.[6]

---

[1] Fol. 188. Ut video, Veneri sapientia nulla resistit.

[2] Fol. 188 v⁰. Si tamen invicta mecum certare palaestra
Forte velis, ego nec tecum certare recuso.

[3] Fol. 189. Clavigero tamen audebo certare giganti,
Et fortasse mea victus moriere sagitta.

[4] Allusion à cet épisode de la vie d'Hercule, dans lequel Omphale, reine de Lydie, l'épousa après l'avoir forcé de filer à ses pieds comme une femme.

[5] Fol. 189 v⁰. Tu parvula musca
Pygmæo brevior . . . . . .
— — — — — — —
Quaere parem tibi Pygmæum . . .
— — — — — — —
Nam tecum armatis manibus certare puderet.

[6] Fol. 189 v⁰. Quem Thetis uterque nequiret
Delere oceano.

David succomba lorsqu'il se laissa séduire par la beauté de Bath-Schéba, femme d'Urie, ce qui fut la cause première de sa conduite criminelle à l'égard d'Urie lui-même.

L'ermite, enfin, qui vit loin du monde, au désert, passant sa vie en prières et en jeûnes, croit être à l'abri des embûches de Vénus et se fait fort de résister, par sa grande vertu, aux coups de l'Amour. Mais c'est bien en vain qu'il s'est efforcé, durant tant d'années, de s'endurcir afin de pouvoir résister aux attaques du fils de Vénus; comme les héros qui l'ont précédé, il est dévoré, lui aussi, par un feu intense, et termine en énonçant la morale qui ressort du dialogue:

Omnia vincit amor nulla superabilis arte. —

Le rôle de l'interprète est très restreint; il consiste en deux lignes de prose, divisant le discours de Salomon en deux parties: „Les préceptes de ce grand Salomon sont très saints, si quelqu'un voulait les suivre et les considérer comme des oracles".[1]

## 14. Troia. Salomon. Samson.

*Trois personnages:*

*Troie. Salomon. Samson.*

*313 vers* (237 hexamètres, 38 distiques).

Troie, Salomon et Samson font entendre tour à tour les accusations les plus cruelles contre la femme. Que tous pleurent et se lamentent, vieillards, hommes et jeunes filles, que toute joie cesse! La femme est digne de tous les maux, car qu'est-elle? Elle est sortie de l'hydre de Lerne, elle est pleine de venin, une sirène trompeuse, un scorpion venimeux, une rose cachant un poison, une fleur cachant un ver, une Circé transformant nos corps en pourceaux, un serpent, une vermine, un vautour, un crocodile, une hydre. Elle nous aveugle, nous fait périr, nous enchante, nous attire à elle. Mais elle est instable, d'une humeur changeante; elle est une cause de désordre. Et pourtant, rien ne nous préserve des coups de Vénus: ni la force, ni la puissance, ni la sagesse.

[1] Fol. 187. Sanctissima sunt hujus Salomonis præcepta, siquis eis morem gereret, et tanquam oracula amplecteretur.

Troie pleure sa ruine amenée par l'enlèvement de l'épouse de Ménélas; elle se lamente sur le nombre de héros grecs et troyens qu'elle a vus périr. Maron (Virgile) est dans l'erreur lorsqu'il prétend que la perte de Troie fut causée par un cheval! Enée, traître lui-même, avec Anténor, l'a livrée aux Grecs; mais c'est une femme qui fut la cause première de sa chute. — Salomon s'accuse de s'être livré à des femmes qui le firent adorer les faux dieux. „Qui m'a détourné de la vraie religion? une femme, qui m'avait enlevé l'usage de la raison".[1] — C'est trompé par une femme que Samson a perdu sa force. — Et ils reprennent de plus belle leur monotone conversation: la femme trompe les sens, aime les querelles, elle est perfide, recherche les orgies; elle veut être appelée sage et belle; elle ne peut se taire, elle est menteuse . . commet tous les crimes. Ils ne sont pas encore contents. Suivent trente-cinq questions que les trois acteurs se posent; celui d'entre eux qui donne l'invariable réponse: *femina*, ajoute sa question, à laquelle le troisième répond.

*Troie:* „Qui a fermé les portes du Paradis au genre humain?

*Salomon:* La femme. Qui a fait commettre adultère à David, si versé dans le chant lyrique?

*Samson:* La femme. Mais qui fit combattre Enée contre le vaillant Turnus?

*Troie:* La femme . . etc."[2]

C'est une interminable liste de tous les crimes et méfaits causés par la femme; les exemples sont tirés de la mythologie grecque et romaine, quelques-uns même de la Bible. Enfin Troie s'écrie: „Nous avons assez parlé de la ruse de la femme, il nous reste encore beaucoup, et même des choses bien plus

---

[1] Fol. 195 v⁰. A vera sed quid me religione retraxit?
Femina, quæ menti rationis detrahit usum.

[2] Fol. 197. *Troia.* Quis generi humano Paradisi limina clausit? —
*Salomon.* Femina. Quis lyrici cantus Davida peritum
Fecit adulterium committere? — *Samson.* Femina. Sed quis
Aeneam valido fecit confligere Turno? —
*Troia.* Femina.

terribles à dire".[1] Suit alors l'énumération des adultères les plus connus de l'antiquité, puis celle des suicides de Cléopâtre, d'Erigone, de Mélicerte, celle enfin des crimes de Circé, de Julie, des Bacchantes. Les femmes ont fait tomber les dieux mêmes dans la luxure et la volupté, c'est à cause d'elles qu'ils ont quitté l'Olympe pour se livrer au vice, à témoin les diverses amours de Jupiter qui, sous diverses formes, séduisit tant de filles des hommes. Saturne, Apollon, Bacchus et Neptune firent de même.

Les trois personnages résument tout ce qu'ils viennent de dire. *Troie:* „Si la femme licencieuse a réussi à faire brûler les dieux d'un feu tel qu'ils se transformaient pour se livrer plus librement à la débauche, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que les hommes périssent?

*Salomon:* On dit que Jupiter a vaincu les géants, mais il fut à son tour vaincu par l'amour de la femme".[2]

Samson termine enfin cette édifiante manifestation de haine, en prononçant les paroles de malédiction les plus terribles contre la femme (32 hexamètres): „Que des serpents furieux t'emportent! puisses-tu devenir la proie des lions, être dévorée par l'enfer...; que tout te fuie, mais que le Tartare seul te réclame!... Puisse Phébus te refuser ses rayons, et Diane ne pas te montrer son croissant rubicond! Que les vers te rongent! que la terre te refuse ses raisins, la mer ses eaux, et que la blonde Cérès ne t'accorde pas ses graines!... Que mille maladies t'accablent, que l'abîme t'engloutisse; puisse-t-on te donner du fiel à boire, que l'air même te soit mauvais!... Romps tes flancs par des sanglots, ou meurs de soif! Que la foudre, venant du ciel, te détruise; meurs de faim! Puisse un ours te dévorer, les tigres te déchirer!... Est-ce assez? Non, non: si seulement la terre te refusait toute nourriture; si seulement tu pouvais

---

[1] Fol. 199. Feminea satis fuimus de fraude locuti:
Plurima restant, et adhuc majora supersunt.

[2] Fol. 202. *Troia.* Si lasciva deos in tantum traxerit ignem
Femina, diversis ut se vestire figuris
Sint soliti pro luxuria, quid dixero mirum
Si pereant homines? — *Salomon.* Fertur superare gigantes
Jupiter: ipse tamen muliebri est victus amore.

mourir d'une mort soudaine! Malheur, malheur à toi, femme trompeuse!... Mais, pour conclure en peu de mots: la nature féconde a créé peu d'hommes sur la terre que la femme criminelle n'ait atteints de ses flammes. Bien des serpents, bien des monstres, bien des lions ont vécu, et cependant la femme les a surpassés en débauches immondes!" [1]

---

## 15. Dialogus Avium.

*Vingt oiseaux sont mis en scène.*

*Le paon. L'aigle. Le cygne. Le vautour. Le hibou. La grue. La corneille. La perdrix. Le milan. Le phénix. L'oie. Le faucon. Le coq. Le perroquet. L'hirondelle. Le moineau. Le griffon. Le plongeon. Le pélican. La tourterelle.*

*166 vers* (96 hexamètres, 35 distiques).

Les représentants les plus connus du monde des oiseaux font, l'un après l'autre, ressortir leurs qualités saillantes. (Les dix impairs, 1, 3, 5 etc., parlent en hexamètres, les dix autres en distiques).

Le paon tire vanité de sa beauté, il habite les palais des rois, sa voix est semblable à celle de Satan, il est l'oiseau de

---

[1] Fol. 202. Te colubri rapiant rabidi, sis præda leonum,
Te voret infernus, . . .
Omnia te fugiant, te tartara sola requirant.
. . . Phœbus renuat tibi spargere lumen,
Non tibi demonstret rubicundum Cinthia cornu,
Te comedant vermes, tellus tibi deneget uvas,
Pontus aquas, et flava Ceres non det tibi germen.
Mille tibi veniant morbi: te mergat abyssus,
Fel tibi pro potu detur, tibi sit malus aer.
. . . Singultibus ilia rumpe,
Aut moriare siti, vel missum ex æthere fulmen
Te perimat, moriare fame, . . .
. . . aliquis te devoret ursus,
Te perimant tigres . . .
Estne satis? Non, non: victum tibi terra recuset,
Morte repentina pereas. Væ, væ tibi fallax
Femina . . . .
Sed brevis ut stricta fiat conclusio pausa,
Fertilis in terra paucos natura creavit,
Quos flamma intactos mulier scelerata relinquat.
Vixerunt multi colubres, portenta, leones,
Quos tamen immundo superavit femina luxu.

Junon. — L'aigle, l'oiseau le plus hardi et le plus rapide, que les anciens poètes ont déjà célébré, ne pourrait souffrir de se voir comparé à un autre: il est l'oiseau de Jupiter.

Le cygne, oiseau de Vénus, se distingue par le chant mélodieux qu'il fait entendre à l'approche de la mort; il habite aussi les palais des rois. Qui le blesse ou le tue est pendu. — Le vautour, oiseau de proie, est méprisé par plusieurs, parce qu'il se nourrit de chair morte et putride, mais nul oiseau n'a l'odorat aussi développé que lui.

Le hibou est généralement évité à cause de sa voix triste; il craint la lumière du soleil, ne sort que de nuit, mais il est un présage de malheur. — La grue n'est pas aimée du laboureur, car elle se nourrit de semences, détruit les germes des champs. Elle vole toujours en nombreuse compagnie.

La corneille, elle aussi, est un augure, et doit être révérée comme tel; bien que ses plumes soient noires, Phébus l'a toujours aimée. — La perdrix, oiseau triste entre tous, est cependant ardemment pourchassée par l'homme, qui la recherche à cause de sa chair tendre, de sorte qu'elle est la nourriture des plus grands rois.

Le milan est craint des poules; il leur enlève leurs poussins qu'elles ne revoient plus: qui veut vivre sagement, doit tenir à distance les voleurs avides. — Le phénix vit peu sur terre, il est aussi rare que l'or, il se tient dans les montagnes de l'Arcadie, où il amasse le bois qui doit former le bûcher sur lequel il mettra fin à ses jours par le feu.

L'oie: „Je m'appelle *oie*, je suis bruyante et babillarde; j'ai sauvé Rome des Gaulois; j'habite près des eaux, et produis un duvet qui fournit aux hommes une tendre couche. J'ai un défaut, c'est que l'on dit que j'ai donné au sexe féminin l'exemple de la bavardise“.[1]

---

[1] Fol. 204 v°. Anser ego dicor, strepero sed garrulus ore,
Per quem servata est a Gallo milite Roma.
— — — — — — — —
Semper ego servo fluvios, et nutrio plumam,
Qua possint homines mollem contexere lectum.
Hoc in me scelus est, nimiæ quod garrulitatis
Femineo generi perhibent me exempla dedisse.

Le faucon est fier d'être porté sur la droite de son maître. Il n'est pas comme le milan, qui, en égoïste, ne cherche sa proie que pour soi: non, il travaille pour son maître, et porte des clochettes aux jambes afin de se distinguer d'entre les autres oiseaux.

Le coq, qui indique les heures de la nuit et l'approche du jour, est, comme la poule, souvent la proie du milan, car sa chair est tendre; s'il était un corbeau, le milan ne l'aimerait pas. — Le perroquet, par son brillant plumage, occupe le premier rang dans le monde des oiseaux emplumés. Par sa voix, il se rapproche tant de l'homme, qu'il induit souvent en erreur ceux qui l'entendent. — L'hirondelle babillarde est le précurseur de l'été; elle quitte les pays où l'hiver règne, et recherche les pays chauds.

Le passereau chante souvent d'une voix mélodieuse, il va quérir sa nourriture dans les prés verts. „Toi qui es puissant, garde-toi de mépriser le petit, car parfois ce sont les petits corps qui domptent les grands".[1] — Le griffon, oiseau belliqueux, auquel ni bouclier, ni casque, ni glaive ne résiste, est en lutte constante avec tous.

Le plongeon: „Les riches m'entretiennent parce que j'ai la chair tendre; ainsi, je suis perdu par ma chair tendre".[2]

Le pélican: „Je suis le *pélican,* auquel aucun autre oiseau ne ressemble; je blesse mon corps de mon bec, me donne même la mort pour mes petits, car le sang qui coule de ma poitrine meurtrie nourrit mes enfants. Qui que tu sois, dans la vie, aime ainsi tes enfants, et tu jouiras d'un renom éternel".

La tourterelle, toujours en pleurs, est odieuse au cultivateur, car elle se nourrit de graines; elle est constamment poursuivie par les flèches de l'arc et ne peut résister à ces traits.[3]

---

[1] Fol. 205. Quisquis eris magnus, caveas contemnere parvos,
Sæpe etenim magnos corpora parva domant.

[2] Fol. 205 v⁰. Me summi pascunt proceres, quoniam caro mollis
Est mihi, sic molli carne peremptus ero.

[3] Ce dialogue nous rappelle les *Dictz des Oyseaulx* qui peuvent avoir inspiré Textor. (Recueil de Montaiglon, I, 261). Mais, tandis que chaque quatrain de ces *Dictz,* sec et écourté, se termine par une sentence telle que: „Nul ne se doit glorifier" (paon), ou „chacun doit aymer son prochain"

### b. Moralités politiques.

Les deux moralités suivantes ont été composées par le poète du Collège de Navarre au sujet d'événements politiques qui agitaient beaucoup les esprits.

16. Malus rumor, Concordia etc.

**Sept personnages:**

*Rumeur Sinistre. Concorde. Bien Public. France. Hymen. Angleterre. Un larron.*

*204 hexamètres.*

Rumeur Sinistre se dépite de ce que l'Europe entière soit en paix, de ce que les flambeaux de la guerre soient éteints: „Mais moi, je ne puis croire que la guerre se soit endormie sans que la Haine ait au moins lancé quelque dévorante étincelle . .

---

(cigogne), ou encore „Benoistz sont ceulx qui voyent Dieu" (aigle), Textor paraît s'attacher davantage à faire ressortir les détails qui caractérisent la vie, la nature de l'oiseau lui-même, et omet fréquemment l'application morale. — Les oiseaux qui se retrouvent dans les *Dictz* et le dialogue de Textor sont: le paon, l'aigle, le vautour, le chat-huant, la grue, la perdrix, le phénix, le coq, le pélican, la tourterelle; mais ils sont traités très différemment. Les seuls passages dans lesquels les mêmes idées reviennent, sont les suivants:

| | |
|---|---|
| 1⁰ *La grue.* | Ma compaignie ay moult cher;<br>Doulce luy suis et debonnaire. (P. 262). |
| *Grus.* | Nunquam sola volo: lateri semper comes astat. (Fol. 203 v⁰). |
| 2⁰ *Le phénix.* | Seulle, je vis très longuement,<br>Et puis je meurs . . . (P. 262). |
| *Phœnix.* | Solus ego phœnix annoso tempore vivo,<br>In summis degens montibus Arcadiæ. (Fol. 204). |
| 3⁰ *Le chat-huant.* | Chascun oyseau si me deboute;<br>Pourtant me fault voller de nuict;<br>De mes yeux, de jour, ne voy goutte;<br>Qui peché faict, peché lui nuist. (P. 263). |
| *Bubo.* | Me cunctæ fugiunt volucres, cunctæque repellunt:<br>Unde ego dum reliquæ volitant, abscondita tectis<br>Deliteo, quando tenebrosa nocte quiescunt,<br>Obscurum celeres immitto per aera pennas,<br>Et tanquam fures radiosum negligo lumen. (Fol. 203 v⁰). |
| 4⁰ *Le pélican.* | Je suis d'une telle nature<br>Que je vueil mourir pour les miens. (P. 261). |
| *Pelicanus.* | Sum Pelicanus ego, reliquas qui vinco volucres<br>Alituumque genus: qui rostro vulnero corpus,<br>Et mihi pro pullis lugubrem comparo mortem. (Fol. 205 v⁰). |

Oh! le feu de la fureur brûle encore, je le sens; suscitons l'ardeur guerrière dans le cœur des Français, pressons de l'aiguillon les peuples de l'Angleterre, pour qu'ils secouent le joug de la Paix. France! tu dors, et l'Angleterre ourdit ses perfides trames. Tu dors, Angleterre, et la France traîtresse t'entoure de ses piéges . . . Que fais-tu, stupide Albion? Les Français s'apprêtent à briser ton sceptre souverain . . . France stupide! tu te reposes? et déjà l'Anglais tend ses voiles; il accourt, pour dévaster tes villes, il t'arrache tes lis superbes, il te couvre d'injures, il déchire ton flanc, il a soif de ton sang! Et tu ne songes pas à te venger: venge-toi, insensée . . ."[1]

Au milieu de ces odieuses provocations, survient la Concorde qui chasse Rumeur Sinistre, interpelle Bien Public, et lui demande s'il ne voit donc pas les ruses de la rumeur, qui, d'un côté, parle aux Gaulois de la fausseté de l'Angleterre, de l'autre, dit aux Anglais du mal des Gaulois, afin que les uns et les autres reprennent les armes? Il s'ensuit un long dialogue dans lequel Bien Public et la Concorde énumèrent les ruses et les fausses insinuations de la rumeur, qui saisit si aisément les peuples, trouble les rois. Ils font ressortir les bienfaits de la paix et leur opposent les maux qu'amène la guerre. „Heureux donc les peuples qui jouissent de la paix! malheureux sont ceux que la guerre fatigue!"

---

[1] Fol. 71. . . . . Ego stirpitus omnes
Armorum et belli non credo quiescere motus,
Quin damnosa aliquas dimiserit ira favillas.
Propterea dum restat adhuc scintilla furoris,
Expedit iratis dare belli cornua Gallis,
Et stimulos Anglis, ne pacis fœdera jungant.
Gallia cur dormis? tibi præparat Anglia fraudes.
Anglia cur dormis? fallax tibi Gallia multas
Præparat insidias. Quid agis stulta Anglia? Galli
Sceptra tui penitus satagunt evertere regni.
Gallia stulta jaces? Angli jam carbasa tendunt,
Ut vicina tuæ populentur mœnia gentis.
— — — — — — — —
Gallia qui recubas? Angli tua lilia quærunt,
Te probris lacerant, genuino vulnere rodunt.
Esuriuntque tuæ gentis potare cruorem:
Nec tamen ulcisci curas: ulciscere demens.

*Bien Public.* „Dis-moi donc, ô ma sœur, si l'Angleterre et la France ne seraient pas trois et quatre fois plus heureuses, si une paix durable unissait les deux peuples?“ [1] Désireuses toutes deux d'arriver à ce résultat, les déesses appellent les deux nations.

La France arrive en déplorant les ravages causés par les guerres récentes; elle cherche dès longtemps un moyen de rendre la paix au royaume et au peuple, et exprime sa reconnaissance envers les deux divinités qui s'offrent à l'assister de leurs conseils. Elle ne demanderait certes pas mieux que de se voir unie à l'Angleterre, mais par quel lien?

*Concorde.* „Tu as un petit enfant; le roi des Anglais aussi a une petite fille, il serait bon d'unir le prince français à la petite fille. Ainsi l'amour rapprochera les pères, et, par les nœuds d'un futur mariage, assurera une paix longue et fortunée“.[2] Hymen veut bien être le porteur de cet heureux message: la Gaule, consolée, l'envoie donc demander aux Anglais la main de leur princesse pour son petit François, le dauphin.

Suivi de Concorde et de Bien Public, Hymen se présente devant la riche Albion, valeureuse guerrière, pays des moissons fertiles. Il la salue de la part de la France, mère de toute richesse, si fertile, rempart de la justice, sanctuaire de la vraie religion, et s'acquitte de son message. La prudente Angleterre, ravie, au fond, demande quelques explications. Concorde et Bien Public viennent en aide à Hymen et donnent force raisons pour lesquelles les deux peuples sont prédestinés à s'entendre: leur proximité, la ressemblance des peuples non seulement quant au physique, mais aussi quant au moral. Leurs deux rois sont jeunes, sages et valeureux; les deux nations sont situées à

[1] Fol. 74. Felices igitur populi qui pace fruuntur.
Et miseros itidem populos quos arma fatigant. —
*Bonum Commune.* Dic ergo germana mihi concordia, numquid
Terque quaterque etiam felix foret Anglia felix
Gallia, si gentem pax firma ligaret utramque.

[2] Fol. 74 v°. Crescit tibi parvulus infans,
Anglorum regi est et parva puella, Britannæ
Fas est infantem Gallum sociare puellæ.
Sic coalescet amor patribus, vincloque futuri
Conjugii, crescent diuturnæ fœdera pacis.

l'occident, sont fertiles; les deux peuples aiment la gaieté, sont vaillants. — En faisant allusion à la ressemblance des Anglais et des Français sous le rapport du physique, les trois messagers saisissent l'occasion de décocher aux autres peuples quelques traits satiriques, qui nous révèlent quelque peu les idées du temps et ne manquent pas d'intérêt. Les Italiens ont le corps maigre et fluet, font des gestes excessifs; les Allemands ont le corps long, les épaules larges; les Suisses, nation de buveurs, ont le ventre proéminent; les Espagnols, enfin, ont le visage et les cheveux noirs! Ces plaisanteries ne sont pas caractérisées par trop de bon goût.

L'Angleterre finit par consentir, Hymen retourne avec la réponse tant désirée que le peuple reçoit avec acclamations: „Clamet io populus!“ . . . La paix est assurée, les peuples sont tranquilles et se promettent monts et merveilles, un avenir glorieux.

Cependant, au milieu de ce concert d'allégresse, la voix du larron pillard se fait entendre, qui maudit la paix: „Ah, pillard! que vais-je faire? Les guerres anciennes me nourrissaient, lorsque les armées de la Gaule combattaient les armées britanniques. Les larcins et la rapine donnaient à mes aigles leur pâture, tandis que maintenant que la paix est rétablie, que les guerres anciennes ont cessé, je vais jeûner et souffrir la faim, ayant le ventre vide“. —

Ce dialogue doit avoir été composé vers 1518.[1]

---

### 17. Maximilianus, Furor bellicus et pax.

***Trois personnages:***

*Maximilien. Fureur Guerrière. Paix.*

*191 vers* (155 hexamètres, 18 distiques).

*Argument.* Maximilien, fils de l'empereur Frédéric,[2] poussé par Fureur Guerrière, menace les Français qui lui ont barré

[1] Fol. 77 v⁰. Ah prædo, quid agam? me bella antiqua fovebant,
Gallica dum signis certabant signa Britannis.
Pascebantque meas aquilas furta, atque rapinæ:
Nunc quia pax rediit, quia bella antiqua recedunt
Latranti esuriens patiar jejunia ventre.

[2] Frédéric III, empereur d'Allemagne de 1439—1495. Son fils, Maximilien Ier régna de 1495—1519. Il fut en guerre avec Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier.

le chemin du trône impérial: il repousse la Paix, tente de s'élever sur l'arbre de la Fortune, mais tombe à terre et veut se percer de son épée. Rentré en soi-même, grâce aux conseils et aux exhortations de la Paix, il finit par bannir Fureur Guerrière.

Maximilien s'inquiète des succès du roi de France; la position formidable que Louis XII prend en Italie lui porte ombrage. L'ambition, plus violente que jamais, agite son cœur. Plutôt tout souffrir, même les supplices les plus affreux, que de laisser les Gaulois maîtres de Rome. Au milieu de ce trouble qui l'aveugle, arrive Fureur Guerrière pour l'aiguillonner: „Où sont tes forces? celles de ton peuple, si souvent triomphantes? Ne tarde pas! Appelle tes cohortes au combat! Tu accompliras une action éclatante, ton nom sera porté jusqu'aux astres, tu régneras sur le monde, tu seras l'égal des Marius, des César, des David, des Scipion".[1] Et Maximilien se laisse convaincre: il jure de laver ses affronts dans le sang des peuples. La Fureur applaudit. Mais survient la Paix: „Où te laisses-tu entraîner, insensé? Veux-tu donc briser les liens de la paix?" La Fureur, l'interrompant: „Elle est hors de sens! N'hésite pas, ne crains pas la mort; Scévola, Décius, Achille l'ont méprisée".[2] Maximilien se laisse convaincre, il trouve que son chemin est là où la Fortune le conduit: c'est le chemin à suivre pour arriver à être porté en triomphe au Capitole. — En vain la Paix lui fait-elle remarquer qu'il est pauvre, que les moyens de guerroyer lui manquent, qu'il est âgé, qu'il a besoin de repos, que, d'ailleurs, avant de se lancer dans une entreprise hasardeuse il est bon de balancer exactement ses actions et ses décisions; enfin,

---

[1] Ces quelques mots résument le discours de Fureur Guerrière. Fol. 206 v°. 207.

[2] Fol. 207. *Pax.* Quo raperis demens? . . . .

— — — — — — —

Siccine sancta piæ dissolves vincula pacis?

— — — — — — —

*Furor.* Delirat . . . . . .

— — — — — — —

Tolle moras, vanumque necis depone pavorem.

— — — — — — —

. . . . . Contempsit Scævola mortem,
Contempsit Decius, fortis contempsit Achilles.

le peuple qui a si longtemps souffert par la guerre demande la paix. Maximilien réplique que, s'il succombe dans la lutte, les successeurs ne lui feront pas défaut, ce sera au contraire un honneur pour lui que de tomber en vainqueur, tandis que s'il est défait et meurt, la perte ne sera pas grande pour le peuple. La Paix le supplie, l'adjure encore de rentrer en lui-même, de ne pas entreprendre à la légère une lutte contre un ennemi si puissant que les Français, dont tous connaissent la valeur; mais Maximilien la chasse, et, entraîné par Fureur Guerrière, il va de l'avant.

Pourtant, ces sentiments si violents, qui ont soulevé dans son cœur un tel orage, l'ont harassé, il est las de ces combats, de ces soucis incessants qui lui rendent la vie odieuse. La mort lui apparaît comme son seul refuge, il la cherche, il saisit son épée... En ce moment, la Paix se rapproche, lui conseillant, comme remède à ses maux, de cesser de songer à la guerre; l'empereur finit par reconnaître l'excellence de ce conseil, et, de concert avec la Paix, il maudit Fureur Guerrière, la chasse de devant lui. La scène se termine par un hymne de triomphe de la Paix, en l'honneur de la fleur de lis, et de Louis rentrant victorieux d'Italie, après avoir pris Brescia et Crémone: „France, tu peux jouir de la paix, tant que tu es protégée par un tel monarque. Aucun sanglier furieux ne te nuira, ni le lion, ni l'aigle, ni le cruel Ibère; il dompte le rhinocéros, tue de son glaive le léopard insoumis. De la bouche, des lèvres et du cœur implorez les divinités célestes, afin qu'une telle gloire dure éternellement“.[1] --

La composition de ce dialogue est évidemment de beaucoup antérieure à celle du précédent. Bien que le poète, dans son

[1] Fol. 210. Tuta refrenato potes otia ducere Marte,

— — — — — — — —

Dum dabitur tanto Francum diadema Monarchæ.

— — — — — — — —

Nil aper exerto bacchans tibi dente nocebit,
Nil leo, nil aquilæ, nil et Iberus atrox.
Rhinocerota domat, pardum necat ense rebellem.

— — — — — — — —

Voce, labris, animo cœlestia numina flecte,
Duret ut æternos gloria tanta dies.

argument, nous explique le sujet de ces scènes émouvantes, il n'a pas pris la peine de nous donner une date. Cependant, les allusions de l'auteur à des événements qui venaient de s'accomplir, nous permettent d'estimer que la pièce a été composée vers 1510.

---

### c. Epitaphes.

Suivent deux dialogues, purement moraux, qui peuvent être considérés comme deux épitaphes composées à l'occasion du décès d'amis de Ravisius Textor.

#### 18. Epitaphium Philippi Halenini.

*Deux personnages:*

*Un passant. La Mort.*

*112 vers* (56 distiques).

Epitaphe sur Philippe Halenin, chevalier, tué par un cheval fougueux, le premier jour de ses noces.

La Mort se tient près de la tombe du chevalier. Un passant s'arrête, demande ce qu'est ce tertre, et qui elle est, elle-même, cette femme au triste visage, au front ridé, au sourcil froncé, armée d'un arc, se tenant près d'un tombeau. La Mort répond à toutes ces questions: tous sont égaux devant elle, tous meurent, le riche comme le pauvre, et tous finissent par habiter un pareil tombeau. Elle lui donne alors quelques détails sur la vie d'Halenin, homme distingué entre tous par sa noblesse, sa richesse, ses titres, vaillant dans les combats. Il avait cinq cents fantassins sous ses ordres, et se battit contre les Vénitiens, à Brescia, à Ravenne; cependant sa bravoure ne l'a pas mis à l'abri des traits de la mort. Son père, Louis, homme très opulent et noble, fut gouverneur de la Picardie. Philippe avait deux frères, François, évêque d'Amiens, et Jean. La noblesse de sa famille et de ses aïeux ne lui servit à rien. Le jour de ses noces, après le festin, pendant les jeux, les chants et les concerts, nombre d'hôtes montèrent à cheval devant les dames. Philippe était des leurs. Il donna de l'éperon à son cheval fougueux qui déjà se cabrait: le cheval tomba à la renverse avec son cavalier, qui, restant en selle, se trouva pris sous le corps du cheval, embar-

rassé dans les ornements des rênes. Alors les rires cessèrent, et les pleurs coulèrent de toutes parts; on éteignit les lampes, on enleva les mets et tendit tout de noir. Mais même ce chagrin intense, ces pleurs, ne réussirent pas à attendrir la Mort au cœur dur: elle avait pris sa victime. — Le passant termine en disant: „Heureux qui sait veiller et songer à son trépas; la mort est certaine, mais l'heure de la mort te reste cachée. C'en est assez, viens en aide à Philippe par tes prières, prie pour qu'il repose longtemps en paix. Amen".[1] —

---

Nous n'avons pu réussir à découvrir des indications plus précises sur la personne de ce Philippe Halenin, qui mourut évidemment fort jeune. Le fait qu'il avait assisté à la prise de Brescia et à celle de Ravenne, en 1512, nous permet de conclure que sa mort survint peu après, vers 1513, ce qui serait aussi la date de la composition de cette pièce.

Les idées développées dans ce dialogue se retrouvent dans les moralités analysées plus haut: 1, 5, 8, 9. Nous les retrouverons aussi dans la pièce suivante.

---

### 19. Calliope, Lectio quarta, tres pugiles.

**Cinq personnages:**

*Calliope. Quatrième classe. Premier athlète. Second athlète. Troisième athlète.*

*388 vers* (194 distiques).

Calliope, muse de la poésie épique et de l'éloquence, exprime la joie qu'elle éprouve en voyant combien le culte d'Apollon est tenu en estime au Collège de Navarre. Ces jours lui rappellent les anciens jeux Olympiques; mais, ce qui augmente la valeur de ces fêtes du Collège de Navarre, c'est qu'elle y voit des *jeunes gens,* qui rendent leur culte à Apollon. Chaque

[1] Fol. 70 v⁰. Felicem hunc, igitur, felicem dixero, quisquis
In mortem vigiles protrahit excubias.
— — — — — — — —
Certa est mors, mortis te tamen hora latet.
Hoc satis, hic stanti precibus succurre Philippo,
Ores, ut longa pace quiescat. Amen.

classe y contribue, et cela dans un ordre fixé. Les trois premières ont déjà paru, et ont conquis des palmes nouvelles, mais „où donc est la quatrième? Pourquoi garde-t-elle le silence? Elle seule n'a pas encore lutté! Désespère-t-elle de remporter un prix? Debout, quatrième classe! le jour de ton triomphe est là, la palme de la victoire t'attend. Mais que fais-je? Je parle en vain! la quatrième dort, à moins qu'elle ne soit cette jeune fille qui s'avance enveloppée d'habits de deuil. Avance, qui es-tu? — Je suis la quatrième".[1] Alors Calliope lui demande la cause de ses pleurs et de son chagrin, la raison pour laquelle elle se tient à l'écart, tandis que ses sœurs se sont déjà livrées à leurs jeux, à leurs récits épiques, à leurs chants, et que tout est gai autour d'elle. Elle lui demande pourquoi, surtout, un mois auparavant, lors de la fête du roi Louis qui avait attiré à Navarre tant de monde, elle ne s'est pas jointe aux jeux de ses sœurs. — Cédant enfin aux sollicitations de la Muse, la quatrième avoue qu'elle aurait bien pu, en cette occasion, réciter quelques vers, mais que, son tour étant le dernier, elle n'aurait figuré qu'après le repas, „lorsque les ventres rassasiés ne demandent qu'un lit, et tes plumes, ô Sardanapale".[2] Elle avait cependant une autre raison, une autre cause de chagrin: elle pleurait la perte de son maître, Nicolas, dont elle parle dans les termes les plus élogieux, qui lui fut enlevé avant d'avoir atteint la fin de sa trentième année.

---

[1] Fol. 90 v°. Quarta ubi dormitat? . . . . .

— — — — — — —

Cur ergo silet et clausis taciturna labellis
  Hic remanet, mutum fingit et Harpocratem?
Desperatne sibi sperandæ præmia palmæ?
  Lectio quarta, tuus, surge, triumphus adest.
Surge, tui venit tibi palma beata triumphi.

— — — — — — —

Quid facio? surdis nota est quærimonia ventis,

— — — — — — —

Lectio quarta jacet, nisi forte est illa puella
  Quæ nigra accelerat veste adoperta humeros.

— — — — — — —

Dic quod nomen habes? — *Lectio Quarta.* Sum lectio quarta Navarræ.

[2] Fol. 92. — Voyez plus haut, p. 52.

Calliope s'efforce de consoler la classe désolée, l'encourage à ne pas se laisser aller au chagrin qui ne lui fera aucun bien, mais plutôt à prendre part à la lutte. Cependant, puisqu'en cette occasion, la Saint-Remi, il ne lui est pas permis de se livrer aux jeux accoutumés, satires et plaisanteries, qu'elle les remplace par la funèbre élégie, et par des chants tels qu'en demandent les tombeaux. — La quatrième obéit; elle appelle ses trois athlètes et leur commande de parler comme ses sœurs l'ont fait. „L'assemblée entière le demande, les yeux sont fixés sur vous“.[1]

Trois écoliers, que le poète appelle *athlètes* (pugiles), jouent alors une moralité dont le sujet est l'instabilité des choses humaines. L'un après l'autre, ils prononcent une phrase sentencieuse sur la rapidité avec laquelle tout passe: la fleur des champs, le feuillage des arbres, les rameaux de la vigne périssent d'aujourd'hui à demain. Mais l'homme disparaît encore plus vite. Pourquoi donc s'enorgueillit-il, se courrouce-t-il, sert-il son ventre, pourquoi hait-il? pourquoi, en un mot, s'adonne-t-il aux vices et aux passions? Si les hommes le savaient, y songeaient, ils rechercheraient la vertu. Le passereau qui chante sur l'arbre sera demain, peut-être, la proie du faucon; la caille, dans les blés, sera prise dans un lacet; le poisson, dans l'onde, tombera entre les mains du pêcheur, le lièvre, dans les champs, sous les dents des chiens, les cabris entre les griffes du loup; la génisse sera la proie de la lionne. De même, l'homme orgueilleux, qui se promet une longue vie, sert son ventre, joue, chasse, rit, amasse de l'argent, sera demain, peut-être, atteint par la mort. Car qu'est-il, sinon une ombre, un peu de boue, et son heure fuit. De combien de maux et de maladies n'est-il pas entouré? Les fleurs des champs, les épis de blé, les feuilles des arbres, les vents de la mer, les abeilles de l'Hymette, les herbes des prés, les poissons de la mer, les lièvres de l'Athos, les grenouilles des marais, les raisins de la vigne, les oiseaux de l'air, sont en grand nombre, mais plus nombreux encore sont les maux et les maladies dont l'homme est environné. „Joue, bois, dérobe; dépouille ton peuple, ô roi; laisse-toi corrompre, ô juge;

[1] Fol. 94. Hoc petit arrectis tota caterva oculis.

repose-toi, paresseux; amasse des richesses, avare; acquiers des honneurs, ambitieux; . . . ta fin t'attend, tes années s'envolent.“ Et, s'adressant à leurs condisciples de la docte Navarre: „Vous riez, vous êtes forts, instruits, riches, nobles, beaux, robustes, — même les forts et les robustes meurent. Considérez les mânes et la tombe de votre maître qu'une urne étroite renferme: il était robuste, courageux; il était dans la fleur de ses ans; il avait une piété sincère . . . . Il espérait, il y a peu de jours, assister à ces jeux, y conduire bravement l'équipage de la quatrième. Eh bien, il est mort, et, par sa mort, il nous enseigne que nous somme faibles, et que le jour de notre décès est proche.

*Second athlète:* Maître zélé, adieu, ta quatrième classe t'a rendu ces honneurs funèbres.

*Troisième athlète*: Vois, auditeur, nous mourons, le temps s'enfuit avec rapidité, et les jours passent, sans aucun frein!“ [1]

---

[1] Fol. 100 v°. *Primus.* Ridetis, quid tum? — *Secundus.* Valido estis corpore, [quid tum?
*Tertius.* Docti estis, quid tum? — *Primus.* Numquid habetis opes.
*Secundus.* Vos ne estis claris orti natalibus ergo?
*Tertius.* Estis formoso corpore, quid sequitur?
*Primus.* Estis robustis membris nervisque, quid inde?
*Secundus.* Robusti pereunt. — *Tertius.* Et validi intereunt.
*Primus.* Aspicitis vestri manes tumulumque magistri,
Quem brevis angusto contegit urna loco?
*Secundus.* Fortis erat. — *Tertius.* Nervosus erat. — [*Primus.* Florebat et annis.
*Secundus.* Sincera fuerat vir pietate bonus.
Se bene sperabat præsentibus adfore ludis.
*Tertius.* Et quartæ classis ducere remigium.
— — — — — — — —
*Primus.* Mortuus est. — *Secundus.* Obiit. — *Tertius.* Docuit nos [esse caducos
Morte sua, et nostræ mortis adesse diem.
— — — — — — — —
*Secundus.* Præceptor studiose vale, tua lectio quarta
Has tibi funebres contulit exequias.
*Tertius.* Auditor videas, morimur, cito labitur ætas,
Et freno pereunt non remorante dies.

## B. Soties.

### 1. Ecclesia, duo episcopi, tres hypocritæ etc.

*Onze personnages.*

*L'Eglise. Premier évêque. Deuxième évêque. Premier hypocrite. Deuxième hypocrite. Troisième hypocrite. Un sot. Une courtisane. Bacchus. Un riche. Une troupe de musiciens.*

*110 vers* (28 hexamètres, 41 distiques), *prose.*[1]

L'Eglise, se sentant affaiblie, atteinte par la maladie, s'adresse aux évêques pour recevoir d'eux quelque remède. Ceux-ci la questionnent sur la cause et la nature de son mal, et apprennent avec douleur et étonnement que leurs brebis périssent par troupeaux; les curés et les vicaires ne font rien pour le salut de l'Eglise.

*Second évêque:* „Ne prêchent-ils pas de temps en temps au peuple la voie du salut?

*L'Eglise:* Eh, par Jupiter! que prêcheraient-ils? Ce sont presque tous des ignorants qui en sont encore à l'alphabet, et des idiots dont un grand nombre ne sait pas même lire;"[2] ils vivent dans la débauche, laissent croître leur chevelure, oignent leurs barbes d'onguents et de parfums, à la manière des Lombards. D'autres sont vêtus de soie, et se donnent des airs de coquetterie qui les font paraître plus élégants que des danseuses. Quant aux soins à donner au troupeau et aux âmes, ils ne s'en occupent pas plus que des grenouilles des marais. Pourvu qu'ils tondent leurs brebis, les rasent jusqu'à la peau, les écorchent même, voilà leur affaire. D'autres, enfin, sont adonnés à la boisson, vendent et achètent pour un gain sordide, comme des marchands arabes, et ont des enfants et des petits-enfants! Quand ils s'approchent de l'autel, ils ressemblent à des porcs

---

[1] La majeure partie de cette sotie est en prose; les deux évêques, le sot, l'Eglise parlent toujours en prose, les hypocrites de même, sauf dans leur conversation avec la courtisane et Bacchus. Le riche récite des hexamètres.

[2] Fol. 108. Predicantne interdum audiente populo viam salutis?
*Ecclesia.* Et quid per Jovem prædicarent? elementarii et idiotæ sunt prope omnes . . . . plerique syllabas articulatim nequeunt compingere.

qui vont à l'étable,[1] ils braient comme des ânes, beuglent, hurlent.

Les deux évêques, honteux, promettent de veiller à ce que de bons bergers soient placés à la tête des troupeaux, ainsi que l'Eglise le leur demande, afin de remédier à ce triste état de choses, mais ils doutent fort qu'on les trouve, ces pasteurs modèles.

Alors „voici venir des philosophes, enveloppés de longs manteaux: leur maintien grave et sévère respire une sainteté merveilleuse.“[2] Ce sont nos trois hypocrites,

Affublant leur renardie
Du manteau de papelardie.

Ils arrivent en marmottant d'humbles litanies et force passages de l'Ecriture. Les bons évêques en sont dupes; mais le fou répond à leurs psalmodies par ce verset de l'Evangile: „Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous sous le vêtement des brebis, cachant des loups dévorants.“[3]

Dans leur douleur de voir les âmes se perdre en masse, sans que personne ne songe à leur salut excepté eux, les hypocrites se mettent à prêcher au peuple la pénitence. Ils entonnent une complainte en prose rimée, (10 quatrains en lignes de 8 syllabes), traitant de la passion de Jésus-Christ, et se terminant par un tableau effrayant du jugement dernier et des supplices qui attendent, en enfer, les pécheurs endurcis.[4]

---

[1] Fol. 109. Quum ad *aram* properant, videntur esse porci ad *haram*. Jeu de mots intraduisible.

[2] Fol. 110. *Ecclesia.* Advertite, quæso, adsunt nescio qui palliati philosophi, qui miram vultu sanctitatem promittunt.

[3] Fol. 110 v⁰. Attendite a falsis prophetis, qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces.

[4] Fol. 110 v⁰. Voici les deux premiers versets:

*Primus H.* Fratres mei carissimi.
Audite verbum salutis.
Audite dilectissimi,
Verbum plenum sanctitatis.

---

*Secundus H.* Christus nostra redemptio
Pro nobis nasci voluit.
*Tertius H.* Ante Christi passionem
Omnes animæ peribant.

---

Seul, le sot, tout sot qu'il est, reconnaît les hypocrites, et intercale, à diverses reprises, quelques mots tels que: „Ils cherchent une proie! — Ils ont un gain en vue! — Si seulement votre langue était d'accord avec votre cœur, et vos actions avec vos paroles, frères à capuchon *(cucullati)*!"

Les évêques s'y laissent cependant si bien prendre, qu'ils se décident à confier la charge du troupeau à ces trois hypocrites.

Dans une longue discussion, le sot s'efforce de réfuter l'une après l'autre les raisons par lesquelles les évêques se sont laissé convaincre: les paroles saintes et humbles des hypocrites, leur mépris des richesses, leurs vêtements simples, leurs cheveux tondus, leur charité, leur gravité, leur mépris des honneurs, leur zèle à se trouver dans les temples et les cloîtres, leur maigreur. Il démontre clairement que ces trois prétendus saints ne sont, au fond, que des hypocrites qui ne parlent et n'agissent que par intérêt; il ne répond jamais sans décocher quelques traits des plus satiriques au clergé corrompu. Ainsi, à la déclaration du premier évêque: „Ils sont sobres", il réplique en des termes qui nous font songer à Rabelais peignant ses *Gastrolâtres* (Pantagruel, l. IV, ch. LVIII): „Pas tous; car vous en trouvez beaucoup d'obèses, au ventre omnipotent, à la face incrustée de rubis et de saphirs, au nez orné de bourgeons, aux yeux rouges, à l'estomac proéminent."[1]

---

Et les deux derniers versets:

*Secundus H.* Hîc æterna miseria,
Luctus et stridor dentium:
Hîc tristis quærimonia
Damnatorum gementium.

---

*Tertius H.* Quid dices, homo mortalis,
Quum tot patebunt tormenta?
Quum lucebit flamma talis,
Tot emittentur lamenta.

Cela rappelle le *Dies iræ*.

[1] Fol. 115. Non omnes; nam multos reperias obeso et omnipotenti ventre, carbunculata et sapphirata facie, gemmato naso, rubentibus oculis, et stomacho protenso.

Enfin la confiance des évêques finit par être ébranlée par les remarques sensées du laïque, ils se décident à mettre leurs saints à l'épreuve: ils envoient auprès d'eux des musiciens et des chanteurs, dont les accents voluptueux pourront ébranler leur vertu. Mais les musiciens sont repoussés, et s'en vont, chargés de malédictions.

Une courtisane leur succède. Elle ne parvient pas non plus à émouvoir ces cœurs farouches, bien qu'elle use de ses paroles les plus doucereuses, et s'entende admirablement à faire valoir tous ses appas. Nos dignes ancêtres de monsieur Tartufe la repoussent avec de sévères paroles, ce qui leur vaut de sa part une attestation de vertu.

Les évêques appellent Bacchus, l'envoient auprès des hypocrites: „Va donc, et si cela peut se faire par un moyen quelconque, détourne-les de la tempérance et de la sobriété.“ [1] Bacchus leur offre sa coupe, chante les bienfaits du vin, la courtisane fait un dernier effort pour les engager à la suivre: ils restent inébranlables.

Une dernière épreuve les attend. Plutus, le riche *(Dives)*, s'efforce de les corrompre en leur dépeignant la fortune dans toute sa beauté et sa puissance; elle élève aux honneurs, elle règne partout, elle rend illustre, immortel: „Voulez-vous des richesses? Je suis riche en biens, en or; je possède tout ce que la Sardes royale des Lydiens, ce que l'auguste Rhodes, à pluie d'or, ont possédé“.[2] — Ils refusent tous trois avec fermeté.

Les deux évêques, satisfaits et tranquillisés, convaincus plus que jamais de la sainteté des trois dévots, les appellent pour conférer au premier la cure de Saint-Pierre, au diocèse de Reims, celle de Saint-Theudebert de Sens, avec un canonicat à Meaux; au second, les charges de Saint-Nicolas en Lorraine, de Saint-Adolphe en Auvergne, de Saint-Gengoux en Bourgogne; au troisième, quatre cures et deux canonicats. Il ne manque plus que les noms propres! Le poète, sans doute, n'ose aller si loin, mais on pouvait s'en passer.

[1] Fol. 117 v⁰. Vade, ergo, et si ratione ulla fieri potest, diverte a temperantia et sobrietate.

[2] Fol. 119 v⁰. Vultis opes? ego divitiis opulentus et auro,
Possideo quidquid Lydorum regia Sardis,
Auriferoque Rhodes possedit nobilis imbre.

Pour plus de sûreté, les évêques font promettre aux nouveaux curés qu'ils ne s'éloigneront jamais de leurs troupeaux, et... qu'ils ne les dépouilleront pas de tout[1]; les trois dévots promettent avec empressement, mais, à peine ont-ils perdu de vue les évêques, que la conversation suivante s'engage entre eux.

*Premier hypocrite:* „Voyez, frères, voyez combien il est utile de feindre la sainteté.

*Second hypocrite:* Nous n'aurions jamais obtenu cela des évêques si nous n'avions feint de mépriser les voluptés.

*Troisième hypocrite:* Allons, maintenant, vivons dans la joie avec les autres hypocrites; nos vicaires prendront assez bon soin de nos troupeaux"[2]; — et ils partent en effet.

L'Eglise, en pleurs, reparaît, vient répéter sa plainte aux évêques. Ils ont beau lui déclarer qu'ils viennent de lui envoyer des hommes saints, qui vont paître son troupeau, elle leur répond qu'elle n'a vu personne, et le „sot" (le laïque) montre en effet les hypocrites, occupés non à accomplir leur promesse, mais à festoyer et à se livrer à tous les excès qui leur avaient inspiré tant d'horreur. — Les deux évêques reconnaissent alors, mais trop tard, leur aveuglement, leur folie, et la pièce se termine par ces mots du premier évêque: „Terminons donc avec l'évangéliste Matthieu, spectateurs: 'Prenez garde aux faux prophètes qui viennent à vous comme les brebis, mais qui, au dedans, sont des loups ravissants'."[3] —

---

[1] Fol. 121. Ces recommandations nous rappellent l'épigramme de R. Textor, *Ad episcopum,* fol. 228.

Pastor oves serva: servando sis velut Argus:
  Ne lupus inferni te voret, atque gregem.
Tu tondere gregis lanas, non radere debes.
  Custodi teneras ut vigil Argus oves.
Nil mirum si nulla salus sit ovilibus ægris:
  Custodes etenim cernimus esse lupos.

[2] Fol. 121 v⁰. *Pr. Hyp.* Videte fratres, videte quam prodest mentiri sanctitatem. *Sec. Hyp.* Hoc nunquam extorsissemus ab episcopis, nisi simulassemus aspernari voluptates.
*Tert. Hyp.* Eamus nunc, et genialiter vivamus cum cæteris hypocritis, vicarii nostri satis studiose curabunt gregem.

[3] Fol. 122 v⁰. Concludamus ergo cum Evangelista Matthæo, spectatores, „Attendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces".

La composition du dialogue remonte sans doute aux dernières années du règne de Louis XII (1512—1515), car la représentation de scènes pareilles à celles que nous venons d'analyser n'était guère possible que sous ce roi.

---

2. Moria, duo mendaces etc.

Neuf personnages:

*Moria (la Folie). Premier menteur. Second menteur. Premier trompeur. Second trompeur. Marchand de vin. Pâtissier. Premier sot. Deuxième sot.*

*211 vers* (75 dist. au début, puis prose, et 61 hexamètres à la fin).

La Folie s'adresse aux censeurs: „Censeurs sévères, quittez maintenant votre sérieux et votre sévérité, car une farce va commencer. Si vous ne pouvez supporter notre jeu comique, éloignez-vous, comme jadis le vieux Caton le faisait. Tragédie, satire, chants lyriques, — vous les trouverez ailleurs; mais la majorité des humains me suit toujours: elle est soumise à mes lois, et l'a toujours été. Debout, donc, serviteurs de la folie!“ [1]

Deux menteurs se présentent et reçoivent l'ordre de lutter de mensonge; la déesse promet, comme récompense, un royaume au plus fort des deux. Les deux champions se mettent à l'œuvre, et, l'un après l'autre, ils débitent une quantité des choses les plus invraisemblables; leurs derniers mensonges sont:

*Sec. menteur:* „J'ai vu des rochers nageant au milieu de la mer.

*Prem. menteur:* J'ai vu bien davantage, j'ai vu une montagne sans vallée.

*Sec. menteur:* J'ai vu une vallée sans montagnes.

*Prem. menteur:* Moi, j'ai vu des avocats muets.

*Sec. menteur:* Et moi, des voleurs justes.

*Prem. menteur:* Moi, enfin, j'ai vu la gloire sans jalousie.“ [2]

[1] Résumé du long discours de la Folie, fol. 170 v⁰, 171.

[2] Fol. 173 v⁰. *Sec. Mend.* In medio vidi saxa natare freto.
*Prim. Mend.* Majus adhuc vidi, vidi montem sine valle.
*Sec. Mend.* Visa mihi vallis sic sine monte fuit.
*Prim. Mend.* Vidi causidicos mutos. — *Sec.* Justos ego fures.
*Primus.* Et livore carens gloria visa mihi est.

Ici, la Folie interrompt cette lutte remarquable, les proclame vainqueurs tous deux, et les remplace par deux trompeurs ou voleurs *(deceptores)*, qui vont chercher à se surpasser en inventant des ruses et dressant des piéges. Ils sont si sûrs de leur affaire, qu'ils commencent par s'accabler réciproquement d'injures: l'un se moque de la bêtise de l'autre et se fait fort de le surpasser en filouterie. — Après ce prélude, fort spirituel d'ailleurs, le premier filou demande au second de lui donner une preuve de son habileté en éconduisant un marchand de vin. Son émule se met donc à l'œuvre: il appelle un marchand de vin, se dit à la veille de son départ et lui demande une chopine de son meilleur vin. Le marchand s'empresse de placer devant son client du vin nouveau, du meilleur, et il en reçoit le prix. Il est sur le point de s'éloigner, lorsque le filou, ayant goûté le vin, pousse les hauts cris et accuse l'aubergiste de l'avoir trompé en lui donnant du vinaigre acide, et en lui extorquant un prix exorbitant: il va le faire arrêter comme trompeur. Le pauvre homme, tremblant et confus, s'excuse, demande qu'on ait pitié de lui, il va chercher de l'autre vin, du meilleur encore, ne fera rien payer, rendra même l'argent déjà reçu, ce qu'il fait sans attendre davantage.

Le vin est gagné, reste à se procurer quelque nourriture. C'est le tour du premier compère, qui, piqué au jeu, se charge d'en procurer plus vite que son camarade n'a réussi à obtenir du vin. Il appelle un pâtissier.

„Pâtissier! — Ho, ho! — Comment ho, ho! le peuple m'appelle: seigneur! — Seigneur! —

*Prem. filou:* As-tu quelque pâté délicat?

*Le pâtissier:* J'en ai quatre, cinq, six, si tu veux? Ils sont meilleurs que la cervelle de Jupiter.

*Prem. filou:* Eh bien, dépêche-toi d'aller nous chercher quelque chose d'excellent!

*Le pâtissier:* Je reviens à l'instant. Vous en verrez cinq .. Il revient en effet: Voilà ce que tu désires.

*Prem. filou:* Celui-ci me paraît un peu froid.

*Le pâtissier:* Si tu en veux un plus chaud, j'irai le chercher.

*Prem. filou*: Dépêche-toi!“ [1]

Le pâtissier s'éloigne sans méfiance. Pendant son absence, le rusé compère enlève délicatement toute la viande que le pâté qu'ils ont gardé renferme, puis rend, à son retour, la croûte vide au marchand, et lui achète pour un prix dérisoire le pâté chaud qu'il apporte. — La Folie décide que tous les deux ont remporté le prix de la filouterie, et appelle deux *sots,* qu'elle somme d'entreprendre une lutte de sottise.

Sans se faire longtemps prier, impatients d'obtenir la palme de la sottise, les deux sots se mettent à raconter au public les plus grandes sottises qu'ils croient avoir commises; les dernières sont celles-ci:

*Prem. sot:* „J'ai essayé de traire des boucs à deux cornes.

*Second sot:* J'ai voulu essayer de compter combien il y a de brins d'herbe dans les prés, combien de gouttes dans l'océan.

*Premier sot:* J'ai offert du vin à boire aux grenouilles.

*Second sot:* J'ai dormi sur ma table.

*Premier sot:* Moi, j'ai mangé dans mon lit.

*Second sot:* Ecoute, je me suis souvent mouché avec des orties“. [2]

Là-dessus, la Folie trouve qu'ils ont assez débité de bêtises, elle se trouve même embarrassée, et déclare qu'il lui est im-

---

[1] Fol. 177. Pastifer! — Ho, ho. — Quid ho? rustici me dominum vocant. — Domine!
*Prim. dec.* Estne tibi farcimen aliquod delicatum? — *Pastifer.* Quatuor, quinque, sex. si voles, sunt mihi Jovis cerebro dulciora. — *Prim. dec.* Istinc igitur quoddam optimum quæsiturus propera. — *Pastifer.* Actutum rediero, quinque videbitis. — Adest quod petis. — *Prim. dec.* Frigidiusculum mihi videtur istud. — *Pastifer.* Alterum si voles aliquanto calidius ibo quæsiturus. — *Prim. dec.* Propera . . . .

[2] Fol. 178 v⁰, 179. *Primus stultus.* Hircos mulgere bicornes
Tentavi. — *Secundus.* Volui interdum numerare quot essent
In pratis herbæ, vasto quot in æquore guttæ.
— — — — — — — —
*Primus.* . . . Ego vinum ranis appono bibendum.
*Secundus.* Dormivi in mensa. — *Primus.* In lecto plerumque
— — — — — — — — [comedi.
*Secundus.* . . . Audi, mucosas sæpe ego nares
Emunxi urtica.

possible de rendre un jugement, car „chacun d'eux lui paraît être sot!“ [1] Se tournant alors vers les spectateurs, la déesse leur adresse quelques paroles de la part de l'auteur, qui s'excuse de la légèreté du récit, et des vers médiocres. —

A l'exception de quelques-unes des sottises débitées par les sots, ces pièces sont absolument pures, et libres de tout ce qui aurait pu blesser l'oreille des auditeurs.

---

## C. Farces.

### 1. — Comœdia. Juvenis, Pater, Uxor.

***Trois personnages:***

*Jeune homme. Son père. Son épouse.*

*Prose.*

Un père voudrait faire rentrer son fils, devenu jeune homme, dans un collège, afin qu'il s'y voue à l'étude des lettres. Le jeune homme refuse carrément; il obéira à son père en toutes choses, sauf en celle-là, car il ne veut décidément plus s'exposer aux mauvais traitements que les maîtres infligent à leurs élèves, il en a eu sa part. Ils les battent de verges, les écorchent; il vient même d'assister à l'enterrement d'un de ses camarades, mort des suites de ces mauvais traitements!

C'est en vain que le père s'efforce de faire entendre raison à son fils, il est obligé de céder, et lui propose la carrière militaire. C'était un mauvais choix, car là encore on court le risque de recevoir des horions, ce qui ne ferait nullement l'affaire du fils. A bout d'arguments, le père croit encore l'impressionner en lui citant le passage: „Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas non plus manger“.[2]

L'enfant obstiné se déclare alors prêt à avouer à son père ce dont il a le plus envie, à la condition que son parent promette qu'il le lui accordera. — Le bon père, enchanté de voir son fils se décider pour une vocation, promet avec empressement; mais sa stupéfaction est grande, lorsqu'il apprend que

---

[1] Fol. 180. . . . Adeo mihi stultus uterque videtur.

[2] Fol. 46. Qui non laborat, non manducet.

le rusé garçon veut se marier! Il use de nouveau de toute sa force de persuasion pour détourner son enfant de ce mauvais pas, celui-ci fait la sourde oreille. — Navré, appréhendant les plus amers déboires pour son fils, le père s'éloigne.

A peine a-t-il disparu, que le jeune homme appelle *Camille,* sa fiancée, pour lui annoncer que leurs vœux les plus chers vont être exaucés; ils échangent leurs bagues et se rendent chez un prêtre qui doit les unir. . . . L'épouse prend congé des spectateurs: „Allons. — Adieu, spectateurs, jusqu'à ce que nous revenions du temple". [1]

Après leur départ, le père rentre en scène pour pleurer sur la légèreté et l'étourderie de son fils, qui s'est lancé dans le mariage sans en connaître les désagréments, sans se douter de la peine inouïe que l'on a à nourrir sa famille. Voici l'édifiant tableau qu'il fait d'un intérieur de famille tel qu'il le voit: „Là, l'épouse aboie; d'un côté, les enfants crient dans leurs berceaux; d'un autre, les aînés demandent à manger comme de véritables corbeaux; d'un autre encore, le marché, la foire appelle le mari à son métier. Mon étourdi de fils fera l'expérience de la vérité de ce qu'écrivait Hyponacte *(sic!),* qui déclarait que, seuls, deux jours d'une épouse sont les plus doux à l'époux: celui des noces, et celui de sa mort. Il verra bien que les réjouissances du jour des noces ne sont que le commencement de grands maux. — Mais je le vois revenir avec son épouse: je vais donc me cacher un peu ici, afin de voir comment ils vivront ensemble".[2]

Les jeunes époux, au comble de la joie, ne savent comment exprimer leur bonheur; ils ne peuvent assez répéter combien le mariage est une belle chose, ils citent à qui mieux mieux

[1] Fol. 47 v⁰. Adeamus. Valete spectatores tantisper dum e templo redierimus.

[2] Fol. 47 v⁰. Hinc uxor oblatrat, hinc incunabulis vagiunt filii, hinc aliquanto provectiores corvorum more cibum appetunt, hinc nundinæ maritum ad quæstum vocant. Fatuellus meus filius experietur quod scripsit Hyponactes, duos tantum dies uxoris esse dulcissimos, nuptiarum videlicet et mortis. Experietur inquam verum, diem videlicet nuptiarum multorum malorum initium. . . . Sed adesse video meum uxorium fatuellum cum sponsa. Ego igitur hîc tantisper quiescam donec videro quo more una vixerint. — Ces idées reviennent dans les lettres de Textor: Epist. 47, p. 63; 70, p. 106.

les exemples d'Aristote, de Pythagore, de Socrate, qui ne trouvaient pas que le mariage fût un obstacle à la philosophie.

„Mais, si nous nous réjouissons aujourd'hui, dit tout à coup la femme, de quoi vivrons-nous demain?“ [1] Elle invite son mari à se mettre à l'œuvre, se déclarant prête à le seconder.

Lui, l'indolent, demande à se reposer encore quelque peu: sa femme insiste, il lui réplique qu'elle l'ennuie, et voilà la première querelle domestique qui éclate, au sortir de l'église, pour ainsi dire! Inutile de dire que la noble épouse a le dessus, et la voilà qui se met à faire travailler son paresseux de mari. Elle commence par lui faire porter du bois à vendre; et notre homme, secouant sa paresse, est bel et bien obligé de circuler dans les rues, portant une charge de bois sur les épaules. Il éclate en lamentations: „Qu'ils sont donc malheureux, ceux qui se marient, et auxquels l'épouse commande. Que dois-je faire? Si je rentre à la maison sans argent, cette petite femme du diable me battra! Eh, toi qui t'approches! délivre-moi de ce bois!“ [2] Il réussit à vendre son bois, prend son courage à deux mains, et rentre avec ses sous. Par malheur, sa femme ne trouve pas la somme suffisante et l'accable d'injures; il veut se regimber, mais il reconnaît bientôt qu'il n'est pas de force à résister. — Elle l'envoie chercher de l'eau: il obéit; elle l'envoie laver du linge, de la toile, au bord de la rivière: „J'obéis, ô mon épouse. — Dépêche-toi, te dis-je! — O, triste condition des maris! Que faire? où irai-je? . . . Je reviens, mon épouse, je rapporte ta toile propre. — Coquin! pourquoi n'as-tu pas lavé cette petite tache? Maintenant reste à la maison jusqu'à ce que je revienne, et gare à toi, si tu bouges!“ [3] Elle le

[1] Fol. 48 v°. Sed heus, marite, hoc nuptiarum die laute et genialiter vivimus, quid vero die crastino comedemus?

[2] Fol. 49. O quam miseri sunt qui uxoribus suis nubunt, miseri inquam, quibus uxores imperant . . . Quid agam? Si domum nummis vacuus rediero, satanica illa muliercula diriter me jugulabit. Heus tu, qui propinquus hîc astas, hoc me exoneres ligno.

[3] Fol. 50. *Uxor.* Telam hanc ad rivum lavatum propera. — *Juvenis.* Næ, uxor pareo. — *Uxor.* Properes inquam. — *Juvenis.* O infortunatam maritorum conditionem . . . Quid faciam? quo me vertam? . . . Redeo, uxor, mundam refero. — *Uxor.* Sceleste, quid labeculam hanc non abluisti? vapula. Tu me tantisperdum rure rediero, domi remane, ac ibidem opperire, et cave si pedem commutaveris.

quitte. Le père, alors, sort de sa cachette; son fils, tout contrit, lui avoue qu'il avait raison, il se repent de ne pas avoir suivi les sages conseils de l'expérience, il lui fait part de ses chagrins. Le père, au lieu de l'encourager et de le consoler, lui déclare que ce qu'il a souffert n'est rien encore, qu'il en verra bien davantage!

---

## 2. Thersites, Vulcanus, mater Thersitis etc.

**Quatre personnages:**

*Thersite. Vulcain. La mère de Thersite. Un soldat.*

*255 hexamètres.*

Thersite, plein d'ardeur guerrière, commande à Vulcain toutes les pièces d'une armure qui résiste à tous les projectiles et à tous les coups — bref, une armure qui le rende invincible: casque, cuirasse, jambarts, épée et javelots. Vulcain l'arme donc de pied en cap, et Thersite, enflé d'orgueil, défie le monde entier, hommes, bêtes sauvages, monstres de toute sorte. Mais sa mère, craignant pour lui, le supplie de ne pas s'exposer à la mort: s'il persiste, elle se jettera à la mer, s'ôtera la vie! Ses prières sont vaines, l'orgueilleux déclare que les dieux eux-mêmes ne l'arrêteraient pas dans ses desseins belliqueux, et que, quand Mars l'appellera à combattre, il enverra au Tartare plus d'âmes que les chênes de la Chaonie n'ont de glands en hiver, et qu'Eleusis n'a d'épis de blé. Mais „personne n'ose se présenter pour le combattre“.[1] Sa mère, au désespoir, a recours, en dernier lieu, à des prières aux dieux, afin qu'ils préservent son fils dans cet accès de furie.

Soudain, un escargot se présente à lui. Thersite somme cette bête féroce de rentrer ses cornes; il se garde bien de l'attaquer, il se borne à menacer, puis: „Il les a cachées, ma colère étant éteinte, mon accès de furie est passé; il me faut donc chercher un ennemi dans d'autres parages“.[2]

---

[1] Fol. 146 v⁰. Nemo se audet concedere pugnæ.

[2] Fol. 147 v⁰. Condidit. Extincta rabies jam præterit ira.
Quærere jam fas est aliis regionibus hostem.

Un soldat avait observé cette rencontre qui l'avait fort diverti, à en juger par quelques remarques telles que: „Je crois que si une fourmi était là, il ne l'attaquerait pas!"[1] Décidé à s'amuser de Thersite, il lui barre le chemin: „C'est moi qui vais mettre tes forces à l'épreuve!"[2] Il le provoque. — Alors le fameux héros, si courageux tout à l'heure, sent ses forces faiblir, le courage lui manque: „Mère, mère, protège-moi de ton grand manteau! reçois-moi dans ton sein!

*La mère:* Qu'as-tu, mon fils bien-aimé?

*Thersite:* Plus de mille cavaliers armés me poursuivent!"[3]

Elle le cache; le soldat arrive: „Vieille femme, as-tu vu un homme armé d'un casque et d'une cuirasse, qui menace tous les dieux et le ciel?

*La mère:* Je ne l'ai pas vu, seigneur, il s'en est allé d'un autre côté.

*Soldat:* Il a bien fait." (Il a agi sagement).[4]

Le soldat s'éloigne, Thersite sort de sa cachette, et, en incorrigible fanfaron, s'écrie: „Tu as bien fait (de t'éloigner), qui que tu sois, car j'aurais percé ton corps de cette lance et tu aurais perdu la vie . . .";[5] il continue sur ce ton de bravade, jusqu'à ce que le soldat, impatienté, se retourne et, par quelques paroles, mette Thersite en fuite pour de bon.

*Conclusion:* „Spectateur, ce dialogue prouve la vérité de ce qu'enseigne l'adage: 'Chien qui aboie ne mord pas.'"[6] —

---

[1] Fol. 147 v⁰. Credo, si formica adesset, non aggrederetur.

[2] Fol. 147 v⁰. . . . Ego Marte probabo
Quid tam magnifico possint in corpore vires.

[3] Fol. 148. *Thersites.* . . . Mater larga me contege palla,
Accipe me gremio. — *Mater.* Quid habes carissime fili?
*Thersites.* Armati plus mille equites mea terga sequuntur.

[4] Fol. 148. *Miles.* Tu pedibus vicina meis cariosa virago,
Vidistine hominem galea et thorace recinctum,
Qui superos omnes et cœlum territat armis?
*Mater.* Non vidi, princeps, alia regione recessit.
*Miles.* Consulte . . .

[5] Fol. 148 v⁰. Tu prudenter agis, quicunque es; namque ego corpus
Hoc tibi fodissem jaculo, vitamque dedisses.

[6] Fol. 148 v⁰. Spectator, ostendit hic dialogus verum esse quod docet adagium illud: Canes qui multum latrant, raro mordent.

Chose curieuse, nous retrouvons dans la littérature anglaise une farce *(Enterlude)* dont la ressemblance avec le dialogue ci-dessus est si frappante, que nous devons supposer que l'auteur anglais connaissait la pièce de Ravisius Textor. Ou bien, les deux auteurs auraient-ils puisé à la même source? — La première supposition nous paraît être la plus vraisemblable. Comme nous n'avons malheureusement pu nous procurer une édition de l'*Enterlude* anglais, nous sommes obligés de nous en tenir au court résumé que donne Morley, *English Writers,* VIII, 85.[1] L'auteur est inconnu; il est probable que la pièce fut écrite vers 1537, car l'épilogue renferme une prière pour le prince Edouard (fils d'Henri VIII) et sa mère. Cette farce fut imprimée, sans date, par John Tysdale, All Hallows Churchyard, Londres: *A new Enterlude called Thersytes. This Enterlude folowynge dothe declare howthat the greatest boesters are not the greatest doers.*[2]

Thersite rentre du siège de Troie; il demande à Vulcain de lui faire une armure. Vulcain le nargue bien un peu, mais s'exécute. Une fois équipé, Thersite se déclare prêt à lutter contre les héros de la Table-Ronde: Arthur, Gawain, Kay the Crabbed, Lancelot du Lac et contre Robin Hood. Il attaque (faute de mieux) un escargot et lui fait rentrer ses cornes, mais s'enfuit auprès de sa mère à la vue d'un pauvre soldat qui revient de Calais. Ce soldat n'est autre que Télémaque, porteur d'une lettre de son père, Ulysse, à la mère de Thersite, lui demandant comment il pourrait guérir son fils des vers. Malheureusement, le pauvre soldat entre, Thersite s'enfuit, abandonnant massue et épée.

Si, comme il est probable, Ravisius Textor composa le dialogue que nous venons d'analyser à l'adresse des Francs-Archers, il daterait des dernières années du poète (vers 1521).

---

[1] London, 1892.

[2] „Cet intermède démontre que les plus grands fanfarons ne sont pas ceux qui accomplissent le plus".

3. Mistyllus, duo thrasones, Taratalla.

**Quatre personnages:**

*Premier thrason. Mistylle. Taratalla. Second thrason.*

*84 vers* (42 distiques).

Comme la sotie *Le Gaudisseur et le Sot,* notre dialogue est composé dans la forme antithétique: c'est-à-dire que les valets, après avoir répondu aux questions de leurs maîtres dans le sens que ceux-ci désirent, s'empressent d'ajouter un démenti formel à ce qu'ils viennent de dire, en affirmant le contraire.[1]

Les deux thrasons, officiers fanfarons, sont une création de Ménandre; nous les retrouvons dans l'*Eunuque* de Térence, et le *miles gloriosus* de Plaute en est un type. Ce sont deux officiers, revenant de guerres lointaines (pour Textor c'étaient les guerres d'Italie), se vantant de leurs prouesses innombrables, des batailles gagnées, du nombre d'ennemis qu'ils ont tués, des cœurs qu'ils ont conquis, de leurs trésors immenses; étant eux-mêmes d'origine surnaturelle, ils méprisent et regardent avec dédain tout ce qui est au-dessous de *roi.* Et, au fond, ce sont de grands lâches, des esprits stupides et superstitieux.

Nos deux thrasons, voyant le peuple rassemblé, saisissent l'occasion d'étaler à ses yeux leurs richesses, leur force, leur gloire, leur noblesse. Ils ordonnent à leurs valets de répondre aux questions qu'ils vont leur poser.

*Premier thrason:* „Combien ai-je de serviteurs?

*Mistylle*: Combien, ô prince! ils sont presque innombrables — se tournant vers le peuple, de manière à ne pas être entendu par son maître — mais il en a à peine un!

[1] Nous pouvons donc rapprocher cette pièce de ces sermons à deux personnages, qui sont, selon Picot *(Le monologue dramatique dans l'ancien théâtre français,* IIe partie, Rom. XVI, 1887, p. 438), une innovation de la part des joueurs de farces de Lyon. Tandis que l'acteur principal récite son rôle, un acteur secondaire, un sot, lui coupe la parole, et les facéties de ce second personnage sont pour les spectateurs un nouvel élément de gaieté. Tels sont, jetés dans le même moule, le *Sermon joyeux de bien boire* (Lyon, vers 1540), la *Farce joyeuse, très bonne, à deux personnages, du Gaudisseur qui se vante de ses faictz et ung sot qui luy respond au contraire,* la *Farce nouvelle, tresbonne et fort recreative pour rire, des Cris de Paris,* la farce joyeuse *Un gentilhomme et son page.* — Voyez aussi Des Granges, op. cit., p. 71 et suivantes.

*Second thrason:* Ho, Taratalla, ici! combien de dépouilles ai-je?

*Taratalla:* Combien? Elles sont innombrables — c'est faux.

*Second thrason:* Combien de royaumes?

*Taratalla:* Dix — il n'a rien!

Le *second thrason* croit avoir entendu: Hein?

*Taratalla:* Tu es plus riche que Crésus et que Darius; — mais il est bien plus pauvre qu'un mendiant nu. . . . . .[1]

*Second thrason:* Dis, Taratalla, mon père qu'était-il?

*Taratalla:* Empereur, roi, duc, chevalier — mais un pauvre agriculteur.

*Second thrason:* Et ma mère?

*Taratalla:* Une reine . . ., ou une mendiante."[2]

Et ainsi de suite, jusqu'à ce que les fanfarons, bafoués par leurs valets, se retirent en faisant plus que jamais étalage de leur chimérique grandeur:

*Second thrason:* „Qui pourrait nier les forces redoutables de mon corps?

*Premier thrason:* Qui pourrait nier que je sois l'égal de Jupiter?

*Second thrason:* Thrason, retirons-nous, l'heure courte est écoulée. La foule entière est satisfaite de nos plaisanteries."[3] —

---

[1] Fol. 163 v°. *Primus thraso.* . . . Quot mihi sunt famuli?
*Mistyllus.* Quot princeps? ferme innumeri, sed vix habet unum.
— — — — — — — — — —
*Sec. thraso.* Ho, Taratalla, veni, quot sunt mihi prædia? — *Tar.* [Quot sunt?
Innumera, hoc falsum est. — *Sec. thraso.* Quot mihi regna? — [*Tar.* Decem.
Nil habet. — *Sec. thraso.* Hem. — *Tar.* Tu ditior es Crœso atque
Sed nudo potius paupere pauperior. [Dario.

[2] Fol. 164 v°. *Sec. thr.* Dic, Taratalla, pater mihi quis fuit. — *Tar.* Induperator,
Rex, dux, atque comes; sed miser agricola.
*Sec. thr.* Mater? — *Tar.* Regina, aut mendica . . .

[3] Fol. 168. *Sec. thr.* Quis neget in valido magnas mihi corpore vires?
*Primus thraso.* Quis neget æthereo me similem esse Jovi.
*Sec. thraso.* Thraso, recedamus, quoniam brevis hora recedit:
Contenta est nostris tota caterva locis.

Plaute et Térence ont pu servir de modèles à Textor; quant aux noms des valets, ils sont empruntés à l'épigramme connue de Martial, liv. I, 51:

Si tibi Mistyllos cocus, Aemiliane, vocatur,
Dicatur quare non Taratalla mihi?

procédant du vers répété par Homère toutes les fois qu'il décrit la cuisine de ses héros:

*Μίστυλλόν τ' ἄρα τ' ἄλλα καὶ ἀμφ' ὀβελοῖσιν ἔπειραν.*

# CHAPITRE V.

## Ravisius Textor, auteur dramatique.

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'ensemble de l'œuvre dramatique de Textor, examinons, autant qu'il est possible, les sources auxquelles son imagination a puisé, et tâchons de dégager de cette étude les traits caractéristiques de l'individualité poétique de notre auteur.

L'influence sous laquelle il est toujours resté est double: c'est, en première ligne, celle de la littérature latine qui se manifeste surtout dans la forme, dans la langue; puis celle du milieu dans lequel Textor vivait, du moyen âge et de la scolastique, influence qui se manifeste dans ses idées et sa philosophie.

Ravisius Textor était encore trop épris des idées et des traditions classiques pour ne plus avoir recours à elles. Avec Plaute et Térence, ce sont Horace, Virgile et Ovide, Lucain et Juvénal qui paraissent avoir eu le plus grand charme pour lui; c'est à eux qu'il emprunte des tournures, des images caractéristiques, ils sont ses maîtres dans l'art de la versification. Nous avons déjà vu combien grande est son admiration pour la langue latine et ceux qui la remettent en honneur;[1] il recommande aussi chaudement l'étude de Cicéron, d'autant plus que ce dernier appelait Térence son ami.[2] Ne savoir s'exprimer qu'en langue vulgaire, *barbare loqui,* est pour lui une preuve d'ignorance.[3] Par son style donc, Textor est le digne élève des poètes qui l'inspiraient. Aisance et limpidité en sont les traits caractéristiques indiscutables, de même qu'un sentiment assez développé du langage qui convient à chacun de ses personnages. Il choisit

[1] Voyez p. 27. Le grec n'était sûrement pas son côté fort. Le lisait-il seulement? Nous avons relevé les sentiments peu sympathiques dont il est animé envers Budé (p. 27), et attirons en outre l'attention sur la manière dont Textor estropie le nom du poète grec Hipponax. (Un nominatif *Hyponactes* ne se trouve nulle part).

[2] Cf. Epist. 63, p. 98. Parlant d'écrivains: „Commodius multo feceris, si posthabitis illis ex quorum paleis paulum colligitur fructus unum tibi deligas Ciceronem, quem semper velut archetypum feras, cuiusque succum imbibas et doctrinam. Nam et Cicero ipse Terentium (quem familiarem suum vocat) semper habebat præ manibus."

[3] Cf. Epist. 50, p. 75. „Quasi vero ex industria barbare loquantur, quos Latine loqui vetat imperitia."

avec soin le rythme: ainsi, dans le premier dialogue, il fait parler la Terre, l'Age, et tous les hommes en hexamètres, tandis que les femmes, Laïs, Hélène, Thisbé et Lucrèce se servent de distiques légers.[1] Citons encore quelques lignes qui montreront avec quelle facilité Textor maniait le vers latin. Le premier dialogue commence par ce cri de la Terre:

Quis mihi tot linguas quot creditur Argus ocellis
Perdius et pernox Phariam servasse juvencam,
Præbuerit? quis tot mihi conferet ora, quot annos
Garrula fatiloquis adscribit fama Sibyllis? (Fol. 3).

L'Age invite la Terre à avertir l'homme:

. . . Moneas hominem, qui currit ad umbras,
Qui ruit ad mortis jaculum, ne spem sibi vanis
Collocet in rebus, ne forte superbiat ulla
Doctrina, aut opibus, membrorum aut viribus ullis:
Et dicas, dites, doctos, fortesque, ruinam
Jam passos. (Fol. 6 v°).

Et le chant d'Hélène:

O cæcos homines, quos formæ culta venustas
  Erigit, et cultus corporis eximius,
Nunc video, video nimium meminisse necesse est,
  Membra hominum fœdis vermibus esse epulas.
— — — — — — — —
Ecce ego pulchra fui, tandem sum facta cadaver;
  Nostra caro fœdis vermibus esca data est.
Si nescis, Helena est larva hæc umbratilis, olim
  In Menelaæo rapta puella thoro.
Me juvenem rapuit Theseus, raptamque reliquit . . . (Fol. 9).

Voici une description de la vieillesse qui ne manque pas de réalisme:

  Ah quantis plena est tarda senecta malis!
Ah quantos generat morbos miseranda senectus,
  Quanta decrepitos anxietate gravat?
Caligant oculi, cervix adjuncta cerebro
  Palpitat, et tremulis lingua cadit labiis:
Curvanturque humeri: venter labat: intima languent
  Viscera: et exhaustis viribus ossa cadunt:
Deficiunt sensus: et languida crura putrescunt:
  Sic humana caro vertitur in cineres.
Sic morimur: sic vita hominis peritura recedit:
  Sic viles umbris solvimus in ferias. (Fol. 54 v°).

---

[1] Cela se voit aussi dans les épigrammes. Epigr. 6, *Carmen bellici conflictus narrativum* est en lourds hexamètres; Epigr. 7, *Carmen de Pace* en légers distiques. Voyez aussi: Epigr. 55, fol. 233 v°; Epigr. 37, fol. 225 v°, *Carmen invectivum in ferulas,* et Epigr. 38, fol. 227, en hexamètres.

Comme exemple de la vivacité du dialogue, nous pourrions reproduire la lutte que se livrent un ange et un démon dans *Tres Epicuri, Morbus etc.* . .

*Dæmon.* Quisquis es, indutus niveo qui pergis amictu,
Siste gradum reprimasque pedem, ne accedere pergas
Ne propius forsan pigeat venisse. — *Ang.* Recedas
Belua tartareis veniens emissa cavernis.
— At tu cœlesti properes qui mitteris aula.
— Quid petis hic? — Epicuri animam. — Violenta recedas
Belua, vel justum quod inest utrinque geratur.
Ostendas sceleris quidnam commiserit. — At tu
Ostendas dignum quid laude peregerit olim.
— Multotiens inopem nummis nutrivit egentem.
— Sacrilegis manibus decies delubra deorum
Diripuit. — Decies mendicis contulit aurum.
— Undecies voluit patrem jugulare veneno.
— — — — — — — —
Multoties vacuo tenuit jejunia ventre.
— Ebrius undecies propriam stuprare sororem
Non timuit. — Falsum est, sævissima belua. — Verum est,
Angele, conspicias nostris inscripta papyris
Hæc documenta. Fidem perhibent . . . . (Fol. 84 v⁰ et seq.)

Arrêtons-nous; le lecteur a pu juger par d'autres morceaux, dans le chapitre précédent, que le style de Textor ne manquait pas de ce *nervus et animus* qu'il recommande à d'autres. Ses lettres abondent en passages qui nous montrent qu'il attachait la plus grande importance à la pureté du style, dont il parle avec autorité et en fin connaisseur.[1] S'il a relativement peu produit, c'est qu'il ne faisait rien à la hâte, il travaillait ses vers, et n'était sans doute arrivé que peu à peu à cette perfection de forme qui n'est pas son moindre attrait.[2] Les œuvres

[1] Cf. Epist. 125, pag. 139. Si me audis, cave ne quid facias Horatiano monstro simile, neve unum et alterum assuens pannum ad intempestivas digressiones prodigaliter evageris. Lectores enim risum tenere nequeunt, quum quis ab ipso principio verbis sesquipedalibus ampullatur, demum remisso, et languente paulatim stylo serpit humi. Stude brevitati quanta maxima poteris diligentia, modo tamen propterea non fias obscurus. Cave ab ampullosis illis et confragosis dictionibus, sed eatenus, ut propterea nervi et animi non deficiant. — Epist. 131, pag. 143. Versus tui, quotquot scribis, prodeunt invita Minerva, et Musis collachrymantibus. — Epist. 92, pag. 118; 143, pag. 149.

[2] Cf. Epist. 143, pag. 149. Quo quæque res est acceleratior, eo minus perfecta: contra vero, quo lentius incrementum suscipit, eo quoque tardius desinit.

de jeunesse, où perce le novice, sont rares. Tel serait, par exemple, le *Dialogus Avium* (fol. 202 v⁰), qui prend une place à part dans le recueil, n'étant, à proprement parler, ni moralité, ni farce, ni sotie. Le jeune maître l'aurait-il écrit dans le but d'offrir à ses élèves une occasion de répéter leur mythologie et leur histoire naturelle, tout en s'exerçant dans la déclamation de vers latins? En tout cas, les vers sont quelque peu lourds, et semblent l'œuvre d'un écolier.[1]

Si Textor est, pour le langage et le style, sous l'influence des auteurs latins, ses idées sont absolument celles de son temps. Il peut, nous l'admettons, s'être inspiré directement de la muse classique quand il introduit dans ses écrits ces nombreuses dissertations spéciales sur l'amour, l'amitié, la jeunesse et la vieillesse, les maux de la guerre et les bienfaits de la paix, dissertations relevées parfois d'allusions aux mœurs et aux abus de l'époque, ou quand il a recours à ces épisodes souvent répétés de l'histoire sacrée et profane, dont il se sert comme d'exemples à l'appui des raisons morales. Ainsi, Troie, Salomon, Samson, témoignent de la perfidie des femmes; Hector, Achille, Alexandre, Samson, Xerxès, Virgile, Néron, Hélène et Sardanapale, les uns en racontant l'histoire de leur fin lamentable, les autres en narrant leur malheurs, témoignent contre les caprices de la fortune et le triste sort de l'homme; Pénélope et Lucrèce seront citées sinon comme les seuls, du moins comme de rares exemples de fidélité conjugale. Mais tout cela se retrouve aussi dans le *Roman de la Rose* qui était encore en pleine vogue, et dont l'influence sur Textor est incontestable. C'était l'érudition de Jean de Meung qui avait fait la fortune de son livre, et c'est dans le Roman de la Rose que les savants, les philosophes, les théologiens même, trouvèrent matière à discussions pendant plusieurs siècles.

[1] Les moralités 16 et 17, pp. 106, 109, pourraient aussi être attribuées à des élèves de Textor. — Citons aussi, comme œuvre de jeunesse, le *Discours de Charles VIII à ses soldats.* Epigr. 61, fol. 235. *(Caroli Francorum regis huiusce nominis Octavi, Oratio, in bello Fornoueiensi ad milites habita).* Ce poème, inspiré par l'enthousiasme général qui suivit la victoire des Français, doit avoir été écrit l'année même, en 1495. Textor avait alors 25 ans (?). Les hexamètres, qui ne sont pas très purs, se lisent parfois avec peine.

Ravisius Textor est donc loin d'avoir déjà rompu avec le moyen âge; c'est un érudit qui se trouve encore fortement sous l'influence de la philosophie scolastique. Il partage aussi cette foi mystique du théologien du moyen âge, qui paraît tout résumer dans le redoutable mystère de l'inégalité infinie du Créateur et de la créature. Rares sont dans ses œuvres les paroles destinées à soutenir l'homme contre le désespoir, l'homme qui est comme le champ où se livre la bataille entre Dieu et le diable. Et cela est aisé à expliquer, car, d'un côté, même les plus chrétiens étaient frappés de stupeur en voyant le flux et le reflux incessant de violences et de désordres qui désolaient le monde. La loi morale que le Christ était venu enseigner par sa parole et par son exemple, loi que l'Eglise prétendait propager tous les jours, était impunément violée à chaque instant, précisément par ceux qui auraient dû prêcher d'exemple. La vertu, foulée aux pieds, paraissait être sur le point de disparaître, tandis que ce que le christianisme réprouvait comme un vice, n'avait souvent, pour provoquer le succès, qu'à grandir jusqu'au crime. D'autre part, le XV^e^ siècle, sur son déclin, semble avoir ressenti plus que tout autre les inquiétudes qui travaillent les époques de transition. Il abandonnait sa foi ancienne, sa hiérarchie féodale et religieuse pour entrer dans une ère d'essais laborieux, de révolutions profondes. Il y eut dans le monde comme un moment d'effroi, un repos solennel, une halte de lassitude et de désespoir. Sur le point d'abandonner ses croyances, ses pénates antiques, ces cloîtres où elle avait jusqu'alors cru trouver abri et consolation, ces chapelles où elle avait prié, la société tomba dans une profonde et ineffable tristesse.[1] Cette désespérance, qui devait forcément pénétrer dans les âmes de tous ceux qu'un examen honnête avait convaincus de leur faiblesse, et de leur impuissance à atteindre *par eux-mêmes* le but idéal vers lequel l'Eglise, alors maîtresse indiscutée des consciences et des corps, dirigeait tous les efforts de ses enfants — cette désespérance se manifeste dans plus d'un dialogue de Textor. Prenons celui qui est intitulé *Tres Mundani, Mors, Natura, etc.* (fol. 12 v°). La

[1] Charpentier, J. P. *Tableau historique de la littérature française aux XV^e^ et XVI^e^ siècles.* Paris, 1835.

Vertu est exilée de la Terre, la Justice est endormie, la Vérité va mourir, l'Ecriture sainte se tait: les démons ont vaincu le monde et se préparent à fêter leur triomphe.[1] La Nature seule proteste contre cette victoire: il faut à tout prix réveiller la Justice, confesser la Vérité, rendre la parole à l'Ecriture sainte, ou bien l'humanité descendra aux demeures des ombres.[2] Cougny apprécie cette moralité en ces termes: „Ce drame repose sur une grande idée: répudiant par indolence ses forces vivifiantes, la justice, la vérité, la vertu, l'humanité passe, s'évanouit. C'est un fruit trop mûr où se pourrit même la semence qui le devrait régénérer. La Nature, cette mère féconde, abdiquera-t-elle devant cette sénilité honteuse? Laissera-t-elle mourir sans ressource, et de cette lâche mort, l'homme, son chef-d'œuvre? Voilà la question dramatique, comme on dit. L'auteur s'est contenté de la poser dans une suite de pathétiques tableaux. Point de dénoûment. Quel pouvait-il être? Le triomphe universel du mal, la ruine des ruines. Le poète le laisse seulement entrevoir. Le proclamer eût été décourageant: il a mieux aimé finir par cet appel de la Nature, qui laisse du moins l'espérance."

Textor fait preuve de beaucoup d'originalité dans le traitement de certaines scènes (celles du damné, des démons). L'expression la plus pathétique de ce désespoir universel est bien renfermée dans les paroles du damné que la Mort évoque:

Siccine natus eram, tenuesque emissus in auras,
Ut tantam rabiem paterer? clementia divum

---

[1] Une lutte analogue entre le démon et les anges se livre pour l'âme d'Epicure dans le dialogue: *Tres Epicuri, Morbus etc.* . . (Fol. 77 v⁰). — Elle se retrouve dans la moralité de l'*Homme Pécheur,* et d'autres encore. Cette idée de donner une forme à la lutte entre les bons et les malins esprits date de Prudence, auteur de la *Psychomachie* ou *Combat de l'âme* (348—405). Voyez Creizenach, op. cit. pp. 463, 470 et suivantes.

[2] Fol. 31. *Natura:* Cras nisi mens melior modicum mihi forte juvamen
Attulerit, de me celebrem rex ille triumphum
Accipiet, qui tartareo dominatur averno.
Conandum est igitur, remis velisque jacentem
Justitiam æthereas iterum revocare sub auras,
Pascere virtutes, Inconfessamque fateri,
Amissamque iterum tibi pagina sacra loquelam
Reddere, vel nigras populus descendet ad umbras.

Talis erat, talisne deus quem secula cuncta
Esse pium referunt? ô qua pietate gementes
Inspicit! . . . . . .
— — — — — — —
O injuste deus, quid feci? quidve catenis
Tam rigidis dignum vita remanente peregi? . . . (Fol. 20).[1]

Plusieurs de ces scènes se retrouvent pourtant, en germe, dans bien des mystères et des moralités, et nous rencontrons à chaque pas ces lieux communs de la poésie du moyen âge, si répandus, qu'il est toujours difficile de dire où il y a eu emprunt. Ainsi, la moralité *Terra, Aetas, Homo et alii plerique* (fol. 3), non moins lugubre que celle que nous venons de discuter, nous rappelle en plus d'un passage l'*Homme Pécheur,* joué à Tours en 1494.[2] Et Villon (1431—1484), n'aurait-il pas aussi inspiré Textor en maint endroit? En voyant Hector, Achille, Alexandre, Samson, Hélène, Lucrèce, tant de grandeur,

[1] Cette moralité rappelle vivement les *Blasphémateurs,* que Massebieau cite comme une des sources probables auxquelles Textor aurait puisé. Mais, d'après Gosselin, cette moralité n'aurait été jouée que vers 1530 (Petit de Julleville, *Rép.* 42); il est donc peu probable que Textor en ait eu connaissance. Ne serait-il pas plutôt possible que la pièce de Textor ait inspiré l'auteur des *Blasphémateurs?* Le héros principal, un don Juan athée, libertin et fanfaron, fait fi de tout le monde et même de Dieu. A la fin d'une orgie à laquelle il s'est livré avec de joyeux compagnons, l'Eglise paraît pour inviter ces pécheurs à la repentance, mais elle est accueillie par des huées et chassée ignominieusement. La mort survient, et livre la joyeuse bande à Lucifer. Comme dans notre pièce, le roi des enfers envoie sur la terre ses démons, à la recherche de nouvelles victimes, et leur recommande de ramasser les impies, les ivrognes, les tavernières sans conscience, les avocats qui prennent des deux mains, tous les autres pécheurs, menteurs, blasphémateurs et fripons. C'est une satire assez vive de la société contemporaine.

[2] Les derniers vers, dans lesquels l'Adolescent s'adresse à la Terre:

Puisque de vivre n'ay espace,
Au moins souffrez que me soulace
Pour mener bon temps fort et ferme,

pourraient être rapprochés de ceux de Textor, (fol. 12):

*Homo:* Quid faciam? . . . . .
— — — — — — —
Quare quicquid erit corpus, seu terra cinisve,
Seu vermis, vado ad choreas risusque jocosque.

Les „vers", la „poussière", sont des expressions qui reviennent à chaque instant dans les moralités de Textor; on les plaçait d'ailleurs volontiers dans le bouche des acteurs. Dans le *Mystère de la Passion de Jésus-Christ* par Jean Michel, (vers 1490), les mots suivants se trouvent dans le rôle de Thabita mourante, (Thabita est la fille de Jaïre; Jésus la ressuscite):

d'éclat, de gloire, de génie, de vertu passer comme les *neiges d'antan,* le mélancolique refrain de Villon est sur toutes les lèvres. Ses ballades sur *les Dames et les Seigneurs du temps jadis* étaient bien connues de notre auteur.[1]

Le dialogue *Mundus, Liberum arbitrium, etc.* . . . . est évidemment inspiré, en partie du moins, par les chansons macabres qui, dès le commencement du XIV^e^ siècle, se trouvent dans toutes les bouches. Des pièces macabres paraissent même avoir été jouées en public.[2] La personnification du Libre Arbitre aussi se retrouve dans d'autres moralités. Dans l'*Homme Pécheur,* nous trouvons *Franc Arbitre, habillié en Rogier Bon Temps;* tout son rôle consiste à dire à l'homme:

Fais tout ce que tu voudras:
Si tu tombes ou tu chois
Je n'y veux regarder . . .
Je suis Roger Bontems
Qui de tous suis content,
Ce qui t'est bon me plaît.[3]

Ce n'est pas là non plus la seule pièce dans laquelle cette idée de l'égalité de tous devant la suprême loi se trouve développée, car, si l'un des thèmes favoris des prédicateurs de l'époque était: „Mors omnia æquat“,[4] le théâtre rivalisait avec le sermon, et reproduisait, en le développant de mille manières, l'implacable memento du cloître: „Il faut mourir“. Du reste, la plupart des poètes du temps parlent de la mort, même dans leurs écrits les moins sérieux.

Que deviendras-tu, povre corps,
Sinon terre et viande à vers.
Quand l'âme sera mise hors,
Plus ne diras ne chants ne vers.
Pauvre fille tu te vas vers
Les lieux obscurs et ténébreux!

[1] Fr. Villon, *Oeuvres complètes,* Paris, Moland. Voyez pp. 47 et 46 *(Le grand testament de François Villon),* XL, XLI.

[2] Massebieau, op. cit., pp. 41, 51. — Creizenach, op. cit., pp. 461, 462.

[3] Cf. Fol. 56. *Lib. Arb:* Laxum tibi præbeo frænum,
Et quacumque voles tu potes ire via.

[4] En 1495, un livre de Jean de Castel, intitulé *Miroir des Pécheurs et Pécheresses,* composé en 1468, avait été imprimé à Paris. Ce miroir, c'est la mort. L'auteur veut que tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions s'y contemplent souvent, afin de ne pas pécher, d'avoir une idée juste de soi-même, du monde et de tout ce qui passe avec lui.

Nous ne pouvons donc pas être trop surpris du caractère profondément lugubre, funèbre, des moralités de Textor : l'image de la mort est constamment ramenée devant nos yeux, cette image qui semble avoir plâné sur le moyen âge, et à laquelle l'esprit des hommes ne pouvait se dérober.

Le christianisme avait évoqué ce fantôme comme une menace et un appel à la pénitence adressé à une société enivrée des joies de la terre. La crainte de la mort règne partout, dans les palais des grands comme dans les chaumières des pauvres. Villon lui-même, folâtre et insouciant, lui dédie son chef-d'œuvre, sa mélancolique ballade des *neiges d'antan*. Au sortir du cabaret, il s'arrête pensif devant les charniers des Innocents, puis, plus loin, découvrant une tombe fraîchement remuée, celle de sa maîtresse, il s'y agenouille un instant, et crie à la mort impitoyable :

Mort, j'appelle de ta rigueur,
Qui m'as ma maîtresse ravie,
Et n'es pas encore assouvie,
Si tu ne me tiens en langueur.
Depuis n'ai force, ne vigueur ;
Mais que te nuy soit-elle en vie ?
Mort !

Comme le dit Lenient,[1] ce mot qui se dresse comme un spectre à la fin de la strophe, exprime bien l'espèce de fascination qu'exerçait cette sombre pensée de la mort sur l'esprit des contemporains. C'est là que la société d'alors, comme Villon, va chercher ses émotions,[2] à preuve l'immense vogue de la danse macabre, dont, au XVIe siècle encore, les funèbres scènes tracées

[1] Op. cit., p. 418.

[2] Ces sentiments sont également rendus dans les quelques vers bien connus de Villon, qui racontent comment, lorsque la mère du poète aperçut dans la chapelle d'un monastère des vitraux peints représentant d'un côté le paradis, de l'autre les enfers où les damnés sont entraînés, la pauvre vieille terrifiée pria la Vierge de la préserver des flammes éternelles :

Au moustier voy dont suis parroissienne,
Paradis painct, où sont harpes et luz,
Et ung enfer où damnez sont boulluz :
L'ung me fait paour, l'autre joye et liesse . . .

*Ballade que Villon feit à la requeste de sa mère pour prier nostre Dame.* Oeuvres, p. 80.

par Holbein se retrouvent partout.[1] Il était évidemment dans l'intérêt de l'Eglise de laisser prévaloir ces sentiments de crainte, de frapper l'imagination du peuple en lui parlant sans cesse des peines terribles qui attendent l'homme inique après sa mort; les serviteurs de l'Eglise arrivaient d'autant plus facilement à leur but que leurs paroles étaient lugubrement soulignées par les fléaux sans nombre qui ravageaient l'Europe: fléau de la guerre, fléau de la peste, de la famine et des maladies contagieuses. Il n'y a rien d'étonnant, non plus, à ce que ce besoin de préparation à la mort par une vie vertueuse fût surtout développé dans les collèges où se recrutait la majorité des prêtres.

Voici les dialogues dans lesquels Textor suit le courant des esprits en introduisant la Mort sur la scène de son Collège de Navarre. D'abord les dialogues *Tres Mundani, Mors, Natura, etc.* (fol. 12 v⁰); *Mundus, Liberum Arbitrium, etc.* (fol. 54 v⁰);[2] viennent ensuite *Tres Epicuri, Morbus, etc.* (fol. 77 v⁰) et *Contemptor Mundi, Mors, Morbus, etc.* (fol. 122 v⁰); dans ce dernier, le poète fait allusion à la mort de Louis XII et du pape Jules II, deux antagonistes qu'un même sort a fini par unir. Dans la moralité *Mors, Viator* (fol. 149), la mort ouvre le chemin du ciel à un jeune pèlerin qui le cherchait; ces deux personnages se retrouvent dans l'*Epitaphium Philippi Halenini* (fol. 68), dont la morale, prononcée par le passant *(Viator)*, est celle-ci: „Heureux qui sait veiller et songer au trépas; la mort est cer-

[1] La première *Danse des Morts* dont il soit fait mention en France est celle du cimetière des Innocents, commencée dans le courant de 1424. — En 1485, un libraire de Paris, Guyot Marchand, publia un petit in-folio ayant pour titre: *La danse Macabre.* La seconde édition parut en 1486, et Marchand publia jusqu'en 1499 plusieurs autres éditions de cette *Danse* qu'il rajeunit par des titres nouveaux et de nouvelles combinaisons. Ces *Danses* eurent un si prodigieux succès que de toutes parts on les reproduisait. Il y eut à Paris des éditeurs qui firent graver de petites *Danses des Morts* aux marges des livres d'heures. Les villes de province imitèrent cet exemple. On couvrit les murs et les vitraux des églises de danses macabres, on en sculpta sur des reliquaires, des manches de couteaux et d'autres ustensiles de ménage. La *Danse* qui rappelle le plus fidèlement l'édition Marchand a été réimprimée jusqu'au milieu du siècle dernier. Les personnages en sont toujours les mêmes.

[2] Il est à remarquer que ni l'empereur ni le roi ne paraissent dans la scène du jugement. Serait-ce là un des passages retranchés par les éditeurs?

taine, et son heure est cachée.“[1] Nous devons aussi citer le dialogue *Calliope, Lectio Quarta, Tres pugiles* (fol. 89 v⁰), qui n'est pour ainsi dire qu'une oraison funèbre du maître de la quatrième classe; la leçon qui doit en découler pour tous se trouve renfermée dans ces paroles des trois athlètes: „Il est mort, et, par sa mort, il nous enseigne que nous sommes faibles, et que le jour de notre décès est proche.... Vois, auditeur, nous mourons, le temps s'enfuit avec rapidité, et les jours passent sans aucun frein“.[2] Nous avons relevé plus haut, pages 50 et suivantes, l'importance de cette pièce à cause des indications qu'elle fournit sur les représentations scolaires. Nous nous bornerons ici à attirer l'attention sur le caractère éminemment poétique de la moralité. — Le maître que la quatrième classe pleure était fort apprécié de tous, de ses collègues en particulier. C'est avec une véritable émotion que Ravisius Textor a composé cette pièce; nous sentons sa douleur, les accents qui l'expriment viennent du cœur, et, par conséquent, vont au cœur. Nous avons là un des dialogues dans lesquels le talent du poète se montre dans sa plus grande pureté. L'élégance de la diction, la perfection des vers nous font placer la composition de la pièce à une époque avancée de la vie de l'auteur.

Enfin, dans la moralité *De filio prodigo* (fol. 153), la Mort survient et ordonne à l'avare de quitter épouse, enfants et richesses, pour la suivre. C'est en vain que l'avare demande un sursis, la mort est inflexible. — Textor était probablement inspiré par la moralité de l'*Enfant Prodigue,* qui fut jouée à Laval en 1504. Les deux pièces se basent sur le même passage de l'évangile selon saint Luc.[3] Mais, tandis que la moralité qui fut jouée à Laval en 1504 se passe en grande partie dans un mauvais lieu, où trois courtisanes et deux débauchés, leurs amis,

[1] *Viator:* Qui transis igitur fati memor esto supremi,
Certa est mors, mortis te tamen hora latet. (Fol. 70 v⁰).

[2] Passage cité, p. 116.

[3] Chap. XV, 11—13. Un homme avait deux fils; le plus jeune dit à son père: Mon père, donne-moi la part de bien qui doit me revenir; et le père leur partagea son bien. Peu de jours après, le plus jeune fils ayant tout ramassé, partit pour un pays éloigné, où il dissipa son bien, en vivant dans la débauche.

font fête à l'enfant prodigue, et lui gaspillent son argent en jeux et en ripailles, la nôtre, bien plus originale, se passe d'un bout à l'autre dans la maison même de l'héritier. D'un autre côté, toutes deux renferment une particularité curieuse. Dans l'une, l'acteur (l'auteur), dans l'autre l'interprète, prennent la parole pour moraliser. Dans la première, l'acteur récite en strophes de cinq vers la parabole de l'enfant prodigue, en la prenant à ses débuts. Après chaque strophe, il s'interrompt, et l'on joue une scène plus ou moins longue, qui est le développement de la strophe qu'il a lue. Dans notre pièce, l'interprète tire, pour le spectateur, la leçon contenue dans le fragment qui vient d'être joué.[1]

Textor savait s'y prendre de bien des manières pour impressionner ses auditeurs. Quand ce n'est pas la Mort elle-même qui paraît, la pensée de la Mort, le souvenir de la Mort est placé devant nos yeux de la manière la plus énergique, sous les couleurs les plus vives. Tantôt ce sont la Terre et l'Age qui gémissent et pleurent parce que tout ce qui vit, tout ce qui existe ne fait que passer et mourir *(Terra, Aetas, Homo, etc.)*; tantôt un homme d'esprit léger, après avoir joui du moment présent, est saisi par une crainte terrible de la Mort, du jugement dernier *(Dives gloriosus et adulatores, etc.)*. Ou bien un ange, en lutte avec un démon, lui dispute l'âme d'un mourant *(Tres Epicuri, Morbus etc.)*, ou même les enfers s'entr'ouvrent pour nous laisser voir les damnés grinçant des dents; dans une scène qu'on dirait inspirée des plus étranges tableaux du Dante, les démons dévorent devant les spectateurs terrifiés les chairs des damnés, sanglante proie que leur servent ces trois serviteurs zélés: *Chair, Vice* et *Volupté*.[2] Cela peut nous paraître grotesque — le moyen âge prenait la chose au sérieux. „Il serait difficile

[1] Fol. 157 v⁰. *Interpres:* Dii immortales, quanta est mortalium cæcitas! sic omnes caligant et cæcutiunt, ut quamvis mors excubet pro foribus, diu tamen se confidant victuros, neque reminiscantur interitus.

[2] C'est là une image fréquente dans les mystères et dans les moralités; elle revient, non seulement dans *l'Homme Pécheur*, 1494, mais aussi dans la *Complainte de l'âme damnée*. — Dans les mystères de saint André, de saint Didier, on montrait les démons accourant avec des brouettes pour emporter les âmes.

de nier l'effet que devaient produire sur de jeunes esprits ces imposantes leçons, qui empruntaient aux circonstances tant de gravité.“ [1] Ce sujet de la fragilité de la vie revient même dans les *Epistolæ*.[2]

Après ces moralités lugubres, nous en trouvons d'autres, moins funèbres, qui sont simplement basées sur certains passages de l'Ecriture sainte. Telle est la pièce *Sapiens, Juvenis, Senex* (fol. 50 v⁰), qui peut servir d'illustration aux paroles de l'Ecclésiaste, chap. XII, 1—4[3]; telle est aussi celle qui est intitulée *Pecunia, Piger, Labor, etc.*.. (fol. 101 v⁰), inspirée au docte régent de Navarre par les proverbes que nous avons cités plus haut.[4] — La première partie du dialogue *Amor, Salomon, Interpres, etc.* (fol. 186 v⁰), est la paraphrase de ces passages qui se rapportent à Salomon: I Rois X, 23; I Rois XI, 1, 3; la pièce entière n'est du reste, comme toutes les autres, qu'une leçon de morale à l'intention des élèves, car rien n'est plus évident que le désir de l'auteur d'user de toute son influence, pour mettre les jeunes gens en garde contre les abus et les ridicules dont son siècle abondait.

Et ils étaient nombreux, les sujets qui lui fournissaient, ainsi qu'à tant d'autres, matière à sarcasme et à raillerie: les femmes, les courtisans, les prêtres, les bourgeois, les marchands malhonnêtes, les avocats à la langue trompeuse, les soldats fanfarons, les maîtres cruels et les moines sensuels, tous ont reçu au moins un des traits enflammés de la satire du spirituel pédagogue; et c'est toujours dans le cercle d'idées dans lequel il

---

[1] Cougny, op. cit.

[2] Cf. Epist. 54, p. 86. „Quocirca te monebo, ut posthabito omni diutino studio, exitum vitæ perpendas. Nam aperte constat, nihil hac vita esse fragilius: prudenter igitur feceris si tuæ saluti invigiles“.

[3] „Jeune homme, réjouis-toi dans ta jeunesse, livre ton cœur à la joie pendant les jours de ta jeunesse, marche dans les voies de ton cœur et selon les regards de tes yeux; mais sache que pour tout cela Dieu t'appellera en jugement. Bannis de ton cœur le chagrin, et éloigne le mal de ton corps; car la jeunesse et l'aurore sont vanité. Mais souviens-toi de ton créateur pendant les jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais arrivent, et que les années s'approchent où tu diras: Je n'y prends point de plaisir . . . Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste, tout est vanité“.

[4] Voyez pages 85 et 86.

avait été élevé et avait grandi, dans cette littérature qui sortait des couvents et qui pullulait alors, que nous devons chercher les sources de son inspiration.

C'est d'abord la femme qui paraît avoir été l'ennemie commune de ces austères habitants des collèges du moyen âge. On la rencontre à plusieurs reprises dans les comédies des écoliers, et jamais la moindre louange ne lui est accordée, elle est un objet de moquerie et de légitime fureur. Qu'elle soit jeune fille, épouse ou mère, les pédagogues la poursuivent avec acharnement. Tel était le fruit de l'enseignement des théologiens: il était dans l'intérêt des prêtres d'abaisser la femme, qui était pour eux un danger perpétuel. Nous sommes à même d'en juger d'après ces quelques lignes extraites d'un *Manuale Scholarium,* très répandu dans les écoles d'Allemagne vers 1480, où les femmes sont déclarées être des animaux venimeux qui empoisonnent comme le serpent: „Eousque etiam interdum quis ex eorum aspectu debilitatur ac plene inficitur ut ex omnium vita discedit . . . . Quæ pestis plus nociva est quam mulier? Nunquam tanta verbis explicari potest malitia, quin major habet in eis imperium.“ [1]

Mais de la réclusion forcée, de l'éloignement du monde dans lequel les élèves vivaient, il devait nécessairement résulter une certaine *rusticité* qui se manifeste dans les mœurs des écoles. De sorte que, si d'un côté les pédagogues craignaient les femmes et les accablaient de railleries et d'insultes, les femmes, à leur tour, avaient plus d'une raison de haïr l'arrogance et la pédanterie des pédagogues. L'abîme n'en était que plus profond. — Citons encore ces quelques vers des *Rebelles* de Georges Macropède, qui nous donneront une idée de l'état

---

[1] Cf. *Manuale scholarium qui studentium universitates aggredi ac postea in eis proficere instituunt,* publié par Zarncke, dans *Die deutschen Universitäten im Mittelalter,* Leipzig, 1857. XV, XIX, pp. 36, 37, 41. — Dans ce même recueil se trouve un discours tenu à Heidelberg, vers 1500, par Jacob Hartlieb. Il est intitulé: *De fide meretricum,* et renferme le passage suivant sur l'amour (p. 80): „Amor mulierum Deum offendit, angelos contristat, dæmones lætificat, hominem excæcat, rationem enervat, visum obnubilat, memoriam debilitat, fantasiam lacerat, marsupium evacuat, infamat, vilem, abjectum, et inconstantem facit, anxium et sollicitum omni tempore reddit, podagram cyragram arteticam vertiginem generat“ . . , et ainsi de suite pendant des pages.

des esprits aussi tard que 1540. Le titre sous lequel les *Rebelles* ont paru est fort édifiant: *Comicarum fabularum Georgii Macropedii duæ, Rebelles videlicet et Aluta: pueris tum ad eruditionem, tum ad pios mores non parum profuturæ. Coloniæ 1540.* Dans le chœur de ses *Rebelles*, l'auteur fait donc chanter à ses élèves:

Ignis, mare, fera belua
Tria mala sunt, at pejor his
Mulier: sed et nocentior
(Si conferas) cacodæmone.

Au commencement de cette même comédie, dans laquelle quelques élèves sont sauvés par leur maître du supplice auquel l'indulgence de leurs mères les avait conduits, nous lisons:

Dæmonium sua mater filio est.

Singulière façon d'enseigner aux jeunes gens le respect dû à leurs parents! [1]

A la louange de Ravisius Textor, nous pouvons constater qu'il est relativement très modéré dans ses invectives; il n'en attaque pas moins avec grande véhémence les courtisanes, dans les dialogues *De puero prodigo* (fol. 153), *Ecclesia, duo Episcopi;* [2] l'amour et les femmes en général dans *Amor, Salomon, etc.* (fol. 186 v⁰), *Troia, Salomon, Samson* (fol. 191); l'épouse, dans sa farce: *Juvenis, Pater, Uxor* (fol. 44). Mais il épargne la mère, il n'en fait aucune mention dans ses *Dialogi;* [3] il la nomme, par contre, à quelques rares reprises, dans ses *Epistolæ*. Il en parle avec respect, presque avec tendresse, dans sa première lettre, adressée à un jeune homme qu'il exhorte à travailler avec zèle, afin de ne pas chagriner sa mère, *pauperrima illa muliercula.* [4] Quoi

---

[1] Massebieau, op. cit., 61.

[2] Cf. fol. 116—118, (Meretrix). — Voyez notre note, page 147. Le *Manuale* contient aussi un discours de Paul Olearius, dirigé contre les prêtres, *De fide concubinarum* (pp. 67 et seq.).

[3] Nous ne rencontrons que la mère de Thersite.

[4] Cf. Epist. 1, p. 5; 4, p. 8; 108, p. 128. — Voyez aussi: Epigr. 51, fol. 232, *A deux jeunes gens:* „Matri sunt comites religio et pietas". Epigr. 52, fol. 232 v⁰, *Ad Franciscum Cliviensem:*

Sic te clara patris virtus, sic candida matris
Religio ad mores et benefacta vocent.

Il fait plus souvent mention du père, et cela dans des termes toujours respectueux. (Epist. 13, 14, 16, 17, 20, 27, 37, 38, 44, 49, 70, 91, 118, 137). Il dédie même une épigramme *Ad patrem* (fol. 224).

qu'il en soit, dans les quelques dialogues cités plus haut, Textor fait tous ses efforts pour inspirer aux jeunes gens une sainte horreur de tout ce qui est féminin. — Ces efforts auront-ils été couronnés de succès? — Le dialogue *Troia, Salomon, Samson* (fol. 191), par exemple, se termine, nous l'avons vu, par une tirade de trente-deux hexamètres: Samson prononce les paroles de malédiction les plus terribles que notre auteur ait écrites contre la femme. Ce dialogue ressemble d'une manière si frappante à une des églogues latines de Baptista Mantuanus[1] (les mots et les idées du Mantouan s'y retrouvent), que nous serions tentés de croire que notre auteur avait le texte du poète italien sous les yeux lorsqu'il composa sa pièce.[2] Qu'il nous soit permis de placer quelques passages devant le lecteur.

La quatrième églogue du Mantouan, en hexamètres, porte le titre: *Ecloga quarta quæ dicitur de natura mulierum. Collocutores Alphus et Jannus;* nous y lisons un long discours du berger Alphus à son jeune collègue Jannus, dans lequel Alphus s'efforce de convaincre son jeune ami du danger qu'est, pour l'homme, la femme en général. Il dit entre autres:

Fœmineum servile genus, crudele, superbum,
Lege, modo, ratione caret, confinia recti

[1] Battista Spagnuoli, poète latin, surnommé le Mantouan, naquit à Mantoue vers 1436, mourut en 1516. Ses œuvres comptent entre autres dix églogues en latin, ouvrage de sa jeunesse. Elle furent probablement publiées séparément vers 1498; l'édition que nous avons sous les yeux renferme une lettre dédicatoire adressée à un jeune homme nommé *Paris,* les derniers mots en sont: „Accipe ergo, Pari suavissime, libellum et autorem et ambobus tanquam rebus tuis tuo deinceps utaris arbitrio. Vale. Calendis septembribus. Anno MCCCC. XCVIII". — Erasme écrivit dans une de ses lettres qu'un jour le Mantouan aurait une réputation égale à celle de Virgile.

[2] Le Mantouan est du reste le seul auteur de son temps que Textor cite. (Epist. 42, pag. 50, où il est question de l'usage du vin, nous trouvons les mots suivants: „Quod si horum testimonia, quod profani fortasse authores tibi videantur, susque deque tuleris, Christianæ religionis cultorem Baptistam Mantuanum tibi adjiciam, qui Faustum pastorem ita loquentem inducit . . ." suivent huit vers du Mantouan. — Voyez aussi Epist. 43, pag. 51). Il devait donc le connaître à fond, et le tenir en grande estime. Il le faisait lire à ses élèves. — Sur le cas que l'on faisait de ces églogues, voyez Knod, *Aus der Bibliothek des Beatus Rhenanus,* 1186. *Ein Beitrag zur Geschichte des Humanismus,* Schlettstadt, 1889, pp. 10 et 11, notes. Wimpfehling préfère cette lecture à celle de Virgile, „propter latinitatis copiam, propter stili planam dulcedinem, propter utiliora argumenta, propter pudicitiam et honestatem".

Negligit, extremis gaudet . . .
Temperiem nunquam, nunquam mediocria curat.
Vel te ardenter amat, vel te capitaliter odit.
Si gravis est, mœret torvo nimis hernica vultu.
Si studeat comis fieri gravitate remissa
Fit levis, erumpit blando lascivia risu.
Et lepor in molli radiat meretriceus ore
Flet, ridet, sapit, insanit, formidat et audet,
Vult, non vult, secumque sibi contraria pugnat
Mobilis inconstans, vaga, garrula, vana, bilinguis,
Imperiosa, minax indignabunda, cruenta.
Improba, avara, rapax, querula, invida, credula, mendax,
Impatiens, onerosa, bibax, temeraria, mordax,
Ambitiosa, levis, maga, lena, superstitiosa,
Desidiosa, vorax, ganeæ studiosa, palatum
Docta, fallax, petulans, et dedita molliciei,
Dedita blanditiis curandæ dedita formæ,
Iræ odiique tenax, in idonea tempora differt
Ulciscendi animos, infida, ingrata, maligna,
Impetuosa, audax, fera, litigiosa, rebellis
Exprobrat, excusat tragica sua crimina voce,
Murmurat, accendit rixas, nil fœdera pendit,
Ridet amicitias, curat sua commoda tantum,
Ludit, adulatur, defert, sale mordet amaro,
Seminat in vulgus nugas, auditaque lingua
Auget et ex humili tumulo producit olympum,
Dissimulat, simulat doctissimas fingere causas
Ordirique dolos, fraudique accomodat ora,
Ora omnes facili casus imitantia motu.
Vincere tantæ artes, solertia tanta nocendi
Et quanquam videas oculis præsentibus, audet
Excusare nephas, potis est illudere sensus
Sedulitate animi, nihil est quod credere possis.
Et nihil est quod non si vult te credere cogat.

— — — — —

— — — — —

. . . Hic fragilis quod habet fastidia sexus
Immundum natura animal, sed quæritur arte
Mundicies, id luce opus est, ea somnia nocte
Deglabrat, lavat et pingit, striat, ungit et ornat
. . . labra movere (discit)
Discit et inspecto vultum componere vito
Discit blandiri, discit ridere, jocari. —
Hi juvenum scopuli, syrtes, scyllæ atque charybdes,
Hæ immundæ phinei volucres, quæ ventre soluto
Proluvie fœda thalamos cœnacula mensas
Compita, templa, vias, agros, mare, flumina, montes,
Incestare solent, hæc sunt phorcynides ore
Monstrifico, extremis libyæ quæ in finibus olim
Aspectu mutare homines in saxa solebant.

N'y a-t-il pas une certaine ressemblance, même dans le choix des mots, avec ces vers de Ravisius Textor:

Fœmina blanditur. — Laqueos parat. — Arma ministrat. —
Decipit. — Excœcat corpora. — Membra necat. —
Debilitat vires. — Hominem attrahit. — Ossa perurit. —
Flet. — Ridet. — Simulat. — Dat. — Petit. — Odit. — Amat. —
— — — — —
Fert violas. — Gaudet speculis. — Solet esse jocosa. —
Gaudet odore. — Petit basia. — Corpus amat. —
Disponit crines. — Faciem lavat. — Otia quærit. —
Ludere vult. — Sumptu gaudet. — Amat choreas. —
Vult bene vestiri. — Bene pecti. — Et pexa videri. —
It tacite. — Atque mali est prodiga. — Parca boni. —
Pigrescit. — Querula est. — Solet illaqueare maritum. —
Contemnit mores. — Est vaga. — Mobilis est. —
— — — — —
Gaudet adulteriis. — Stupris. — Incestibus. — Astu
Gaudet. — Amat rixas. — Est perfida. — Fallit amantem . . .
. . . Fraudibus exultat. — Quærit convivia. — Bacchi
Orgia concelebrat. — Populo vult grata videri. —
Vult dici sapiens. — Quærit formosa vocari. —
Gaudet honore. — Jocos adamat. — Vana omnia quærit. —
Est fallax. — Est vafra. — Nequit compescere linguam. —
Est mendax et hypocrisim amat. — Scelus omne ministrat.

Les personnages de Ravisius sont Troie, Salomon et Samson: ils se retrouvent dans l'églogue du Mantouan qui les cite comme étant ceux „qui cuncta subegerunt, sunt a muliere subacti“. Tous deux se servent aussi des exemples d'Enée, d'Orphée et d'Eurydice, de Persée, de Pluton et de Proserpine; ils font mention des fils d'Alcide, de Thésée, de la Méduse. Textor est cependant plus riche en exemples que le Mantouan. Il lui est supérieur sous tous les rapports: son dialogue est animé, et l'élégance de la langue et de la versification ne saurait être comparée au ton sentencieux et monotone du poète italien. Nos deux auteurs connaissaient le Roman de la Rose, et avaient lu avec satisfaction cette partie dans laquelle Jehan de Meung médit de la femme avec une verve qu'il n'a retrouvée nulle part. Ils connaissaient aussi bien d'autres textes semblables, latins et vulgaires; ils étaient versés dans la littérature anti-féminile du moyen âge.[1] Mais le sujet n'était pas assez vaste, même pour qu'un auteur original pût éviter les redites; il est donc hasardeux de parler d'emprunts directs.

[1] Cf. *Zeitschrift für romanische Philologie*, IX, 287 et seq.

La satire du mariage ne manque pas non plus: la farce *Juvenis, Pater, Uxor* lui est entièrement consacrée. Elle peut être rapprochée de *la Farce du Cuvier,* dans laquelle une femme émancipée a fait jurer à son époux, le poing sous le nez, qu'il fera les trois quarts au moins de la besogne du ménage.[1] Les idées exprimées dans la farce de Textor sont développées, en partie dans les mêmes termes, dans les *Epistolæ,* surtout dans l'épître 47 (p. 62); Textor y adresse d'amers reproches à un jeune homme qui a fait la bêtise de se marier: „Non est dissimulandum“, dit-il, „quin sit aliqua in conjugio voluptas: sed si prospicienter observaveris quam sit brevis, quot eam dolores, quanta sequatur pœnitentia, nuptias vitabis cane peius et angui .... Consule Hypponactem, qui duos dixit uxoris dies dulcissimos, nuptiarum videlicet et mortis.“[2] C'est que le moyen âge ne voit guère les femmes d'un autre œil que le vieux Caton; c'est toujours pour lui l'animal indomptable, trompeur, malfaisant, incapable de raison, dont on ne vient à bout, relativement, que par la contrainte et les coups. „Intarissables bavardes,[3] aigres, avides de divertissement, inconstantes, dépensières, elles réservent à leurs maris querelles, fausseté, jalousie, ruine, et les malheureux ne tirent de leur sort que cette réflexion mélancolique, éternellement justifiée: „Mauldit soit l'heure que jamais mariez je fus!“ Foncièrement rusées et perfides, tout, chez elles, paroles aimables, bons procédés, caresses, n'est que piège et doit mettre en défiance“.[4]

---

[1] Il serait également intéressant de la comparer avec: *Les maux du mariage,* sermon joyeux, *auquel est contenu tous les maulx que l'homme a en mariage,* et avec le *Sermon pour une noce,* par Roger de Collerye. — Petit de Julleville, pp. 277, 279 de son *Répertoire.*

[2] Cf. Epist. 70, p. 106 et Epist. 115, p. 132, dans laquelle le conseil de ne pas se marier est réitéré. — La lettre 90, p. 117, met les jeunes gens en garde contre la courtisane („perdita mulier, quæ facultates tuas omnes instar hirudinis exigit, et te ipsum radit usque ad cutem“). Textor revient sur ce sujet dans son Epigr. *De contemnenda voluptate,* fol. 219.

[3] Cf. Epigr. 34, fol. 225. *Ad amicum.* Protestations d'amitiés de la part de Textor; nous lisons entre autres: „Notre amitié ne cessera que quand tu auras fait taire la langue d'une femme“. („Muliebrem comprime linguam ... Quando feceris hoc, cessabit nostræ zelus amicitiæ“).

[4] Larroumet, *La comédie en France au moyen âge. Rev. des Deux-Mondes,* 15. Déc. 1891; p. 821. — Cf. *Comœdia Textoris: Juvenis, Pater, Uxor;* fol. 47, 48.

La jeune fille, *puella,* ne trouve pas grâce non plus aux yeux de l'austère Textor. Emportée par la Mort, malgré tous ses charmes, et appelée à comparaître devant le juge des enfers, elle est accusée par Clotho en ces termes (fol. 67 v⁰):

Distinxit croceam pectine cæsariem:
Turgida pertenui velavit et ubera lino,
Fucavit faciem, lavit et arte genas:
Ureret ut tali puerorum corda veneno.

Elle est condamnée aux ténèbres du Tartare. Nous ne nous arrêterons plus au personnage de la courtisane, *Meretrix,* que Textor introduit à plusieurs reprises, pour la flétrir dans les termes les plus sévères et souvent les plus violents; son rôle est rendu aussi abject que possible, afin qu'elle inspire une sainte horreur aux jeunes gens.[1]

Comme le dit G. Paris,[2] ce mouvement antiféminile, d'origine surtout cléricale, remonte haut dans le moyen âge, et se continue jusqu'à la Renaissance. La satire de la femme aurait même son origine la plus reculée dans l'invasion des contes boudhiques,[3] la morale boudhique apprenant surtout à ne pas se fier à la femme, cause habituelle de toutes les chutes et de toutes les fautes.[4]

Au nombre de ces sujets permanents auxquels le moyen âge revenait toujours, et qui forment la grande source à laquelle

---

[1] Cf. fol. 10 (Laïs); fol. 29.
*Voluptas:* Mammas deglubite lenæ. —
Ignaros juvenes tacita quæ fraude fefellit. —
Fol. 99 v⁰. — Elle joue un rôle important dans *Ecclesia, Duo Episcopi, etc. . . . ,* fol. 107 et suivants; dans le dialogue de *l'Enfant prodigue,* fol. 153 et suivants. Le courtisan s'en plaint à la Fortune, fol. 181.

[2] *La poésie au moyen âge,* 2^me^ sér., p. 256.

[3] G. Paris, op. cit., pp. 82, 104.

[4] Rappelons qu'au nombre des prédécesseurs de Textor se trouvaient Jean de Meung *(Roman de la Rose)* et Matheolus, *(Liber infortunii* imprimé vers 1492 et réimprimé plusieurs fois), tous deux adversaires implacables des filles d'Eve, qui ont paraphrasé avec fougue et une grande puissance d'invective les idées de saint Paul et des pères de l'Eglise sur la *Diaboli janua,* que Tertullien, entre autres, a si vigoureusement apostrophée. Citons aussi les ballades d'Eustache Deschamps. son *Miroir de Mariage,* les *Quinze joies de Mariage* du conteur Antoine de la Sale, et même Martin le Franc, car G. Paris (Rom. XVI, art. sur *Martin le Franc*) admet que la partie de son *Champion des dames* où les femmes sont attaquées, est plus amusante et écrite d'une plus vive allure que celle où elles sont défendues.

Textor a puisé, se trouve aussi la satire des divers états et conditions de la société. Nommons d'abord les courtisans.

Une antipathie non déguisée a toujours régné entre courtisans et pédagogues: c'est un fait connu, les armes et la toge ne se sont jamais comprises. — Harcelés par les scolastiques, les courtisans usèrent de menaces, et firent si bien que, sous le règne de François I^er^, il fut défendu aux auteurs dramatiques de mentionner quiconque faisait partie de l'entourage immédiat du roi. Erasme prend les courtisans à partie dans son *Eloge de la Folie*, et Textor se moque d'eux fréquemment, s'appliquant surtout à faire ressortir toute la bassesse de leur conduite. Une de ses meilleures moralités est sans contredit celle de la *Fortune et du Courtisan* (fol. 180), une vengeance de maître d'école. Tous les vices, toute la honte et toute la tristesse de la vie des courtisans y sont dévoilés avec une habileté, une maîtrise qui est celle d'un homme auquel la logique a appris à tout discerner, à juger les moindres détails d'une chose et à découvrir le fil qui les relie. Quelques traits s'égarent même sur la personne du roi.[1] En lisant ces quelques pages, nous pensons involontairement à Molière, qui, dans son *Bourgeois Gentilhomme*, décoche aussi quelques traits à ces poupées sans conscience et „endettées"[2] qui s'appellent des courtisans. Textor ne peut assez recommander aux jeunes gens d'éviter les courtisans, les flatteurs, „in aula qui Arabice olent, et in cute sunt purpurati, intus ulceribus et lepra scatent.[3] Melior est enim libera paupertas, quam vel opulentissima servitus".[4] — La moralité *Dives gloriosus et adulatores* (fol. 31 v^0^) est également émouvante. L'Auteur *(Autor)* prend lui-même la parole, à trois reprises,

---

[1] Cf. fol. 186, *Aulicus:* „Principes frequentius per vim extorquent. Hodie te ament: cras vitrum ruperis, odio persequentur". — Epist. 143, p. 150: „Principes sunt admodum liberales et prodigi verborum, suisque famulis montes et maria promittunt, ac verborum inducunt crudelitatem. At ubi diu satis eorum opera usi sunt: verba emittunt pro forma".

[2] Cf. fol. 181 v^0^.

[3] Epist. 36, p. 34. — Voyez aussi: Epist. 86, p. 115; 109, p. 128; 111, p. 130; 120, p. 136; 143, p. 150.

[4] Epist. 120, p. 136.

pour bien faire ressortir la leçon qu'il désire donner à ses auditeurs.[1]

Quant à la satire du clergé, elle est partout dans le théâtre comique du moyen âge; elle n'a pas attendu la réforme pour éclater. Pendant le XV[e] siècle surtout, un certain „malaise" quant aux choses religieuses s'était fait ressentir;[2] le joug de l'Eglise, qui rendait toute individualité impossible, en imposant à tous les problèmes de la vie une solution à priori, commençait à peser, et était loin d'être supporté par tous les esprits avec l'obéissance aveugle des temps passés. Ainsi se formait peu à peu un terrain favorable au mouvement religieux qui venait d'Allemagne, et, chose singulière, l'Eglise supportait depuis longtemps toutes les attaques avec indulgence; pourvu qu'on ne touchât pas aux dogmes, elle abandonnait les personnes. Aussi n'attaquait-on pas seulement les mœurs des ecclésiastiques, on les accusait d'ignorance et de paresse, on se plaignait hautement de ce que les meilleurs bénéfices étaient donnés aux plus indignes. Pour un chrétien sincère comme Textor, le clergé, c'est-à-dire les hommes avec leurs travers et leurs passions, sont seuls en cause: l'Eglise reste en dehors, inviolable dans ses dogmes et respectée comme une vieille mère dont on plaint la misère et l'abandon. C'est pour elle qu'il se lamente; c'est en son nom qu'il gourmande les moines, les évêques et le pape lui-même,[3] serviteurs avides, négligents ou corrompus. Il va plus loin, il

---

[1] Fol. 34 v⁰; 37; 39.

[2] Morf, *Die französische Literatur zur Zeit Franz'* I, Herrigs Archiv; Bd. 94, 1895, p. 208.

[3] Cf. Fol. 20 v⁰. Le *Damné* trouve aux enfers „tot quoque pontifices summos quibus omnia Romæ sacra fuere prius venalia". — Le *Pèlerin,* fol. 21 v⁰, trouve que „pontifices profugam Petri discurrere navim permittunt". — Fol. 60: Le pape est enlevé par la Mort, malgré sa tiare, et il est accusé par Clotho:

Venales venias et sacra proposuit.

Fol. 29, *Vice* offre aux *Démons,* ses maîtres, la chair d'un pape „qui de grege lanam roserit et nulla servavit ovilia cura". — Enfin, fol. 16, les *Mondains* peuvent pécher impunément, car,

Si mea sacrificus carpat peccata, silebit,
Præbendam obtulero pinguem dum forte latranti,
Præbendam, hoc uti cogit penuria verbo.

L'idée développée au fol. 20 se répète au fol. 128, où *Théophile et Contempteur du monde* refusent de devenir papes.

signale avec énergie une des plaies de l'Eglise, la pluralité des emplois confiés à un même titulaire, ce qui l'obligeait de recourir à ces „suppléants, chapelains, vicaires", dont parle Gringore,

. . . . . gens tributaires,
Qui à ferme ont imposts et malletoste.[1]

Textor sentait, comme tant d'autres, le besoin de revenir à une église plus simple et plus détachée des vanités de ce monde, à un clergé moins riche et moins ambitieux; comme Gerson, il déplorait tous ces scandales, le schisme, la simonie, le gaspillage des bénéfices. Il avait lu, sans doute, le terrible pamphlet sur la *Corruption de l'Eglise,* dans lequel Nicolas de Clémanges, élevé comme lui au Collège de Navarre et élève de Gerson, se plaignait de ce que l'Eglise, où l'on trouvait plus de larrons que de pasteurs („plures latrones quam pastores"), était rongée par un triple mal: la mollesse, l'orgueil et la cupidité. Depuis le pontife jusqu'aux simples abbés, tous sont coupables. Les évêques, rivalisant de dépenses et de dissipation avec les hauts barons, passent leur vie à la chasse, entrent à peine deux ou trois fois l'an dans leur église, et ne songent qu'à s'engraisser du lait et de la laine de leurs brebis. Les abbés, les gros bénéficiers font de même. Aussi qu'arrive-t-il? Tout le fardeau de l'Eglise retombe sur de pauvres prêtres sans instruction, sans autorité, véritables manœuvres enlevés au métier et à la charrue, qui savent tout juste un peu plus de latin que d'arabe („paulo plus latinæ linguæ quam arabicæ sciunt"). Les hommes de science, les bons écoliers meurent de faim et ne peuvent obtenir le moindre bénéfice.[2]

---

[1] Cf. *Ecclesia, duo Episcopi, etc.* . . . fol. 107 v°. — Voyez aussi *La Farce nouvelle de la Bouteille,* dans laquelle un „Badin" mêle à cent choses folles quelques traits de bon sens malicieux contre les gros bénéficiers qui touchent les revenus de la cure et ne paraissent jamais à l'Eglise. (Petit de Julleville, *Rép.* 116).

[2] Nicolas de Clémanges était, mieux que personne, au courant de l'état des choses. Il fut secrétaire du pape Benoît XIII, et, quand ce dernier se réfugia en Espagne, il revint à Paris où il mourut en 1432. (Lenient, *La satire en France au moyen âge,* Paris, 1859, p. 261 et suiv.). — Le tableau que Textor fait de l'église dans son dialogue *Ecclesia etc.* . . . (fol. 107 v°), ressemble d'une manière frappante, même dans le choix des expressions, à celui qu'en fait de Clémanges dans le pamphlet latin que nous venons de résumer. Nous renvoyons à l'analyse de la pièce, p. 117.

Textor connaissait aussi Rutebeuf, qui prenait le clergé rudement à partie, soit dans les *Plaies du monde,*[1] soit dans la *Complainte de sainte Eglise,* en disant:[2]

Sainte Eglise se plaint; ce n'est mie mervelle:
Cascuns de guerroier contre li s'aparelle.
Si fil sont endormi; n'est nul qui por li velle;
Elle est en grant péril se Diex ne la conselle.
Puisque justice cloce, et drois pent et encline,
Et vérités cancelle, et loiautés décline,
Et carités refroide, et fois faut et défine,
Jou dit qu'il n'a au monde fondement ne racine.

Et plus loin:

De Rome vient li max qui les vertus asome.
Rome, qui déust estre de notre loi la fonde,
Symonie, avarice, et tos max i abonde.
— — — — — — —
Quel gent a Diex laissié por garder sa maison?
Sa vigne est désiertée, n'i labore mais hom;
Li fil Ely le tienent à tort et sans raison,
Et si c'est symonie plantée de saison.

Dans la peinture de ses hypocrites (fol. 110 et suivants), Ravisius Textor pouvait aussi avoir eu en vue le portrait de *Papelardie,* ainsi tracé par Gringore *(Les Abus du monde):*

Papelardie, soubz saincte fiction,
Ronge et mengue crucifix; par ainsi
On croit qu'elle ait quasi le cueur transi
Pour servir Dieu en grant dévotion,
Et toutesfois c'est son intention
Qu'on luy apporte croce, crois ou chapeau;
Pour, ce cas faict, par réformation,
En praticquant ceste déception,
De crocheter bénéfice nouveau. —

Et ce n'est pas le seul passage dans lequel Gringore attaque les prélats; le *Jeu du Prince des Sots* contient les vers suivants, que nous pouvons aussi mettre en rapport avec la sotie de Textor:

---

[1] Rutebeuf, op. cit., I. 227.

Fors escoliers, autre clergié
Sont tuit d'avarisce vergié.
Plus est bons clers qui plus est riche,
Et qui plus a s'est li plus chiches.

[2] Ibid. I, 232. — Textor connaissait le personnage de *l'Ambitieux* dans le *Nouveau-Monde,* la satire universitaire contre l'abolition de la Pragmatique, que Picot attribue à Andrieu de la Vigne. Elle fut jouée le 11 juin 1508. L'Ambitieux veut deux charges, et le *Grant bénéfice,* dont les élections étaient réglées par la Pragmatique.

Tant de prélats irréguliers!
Mais tant de moines apostats!
L'Eglise a de mauvais piliers!
Il y a un grand tas d'asniers
Qui ont bénéfices à tas.

Textor termine sa véhémente satire du clergé en ces termes: „Concludamus ergo cum evangelista Matthæo, spectatores. Attendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi voraces“.[1]

Il est à remarquer que nous ne rencontrons dans nos pièces que de rares traces d'hostilité contre les moines. Un passage isolé que nous pouvons citer est renfermé dans le dialogue: *Tres Mundani, Mors, Natura, etc.* . . . (fol. 12 v⁰), où, pendant le repas que font les démons, l'un d'eux, s'adressant à leurs serviteurs *Chair, Vice, Volupté,* s'écrie (fol. 28 v⁰):

. . . . . Afferte cerebrum
Præpinguis monachi, qui religionis honorem
Spreverit. — *Caro:* Afferimus, rabido consumite morsu.

Ajoutons ce trait dirigé contre les prêtres:

*Vitium:* Sacrifici elixas doctoris rodite carnes,
Otia qui tenero exercens ignava cubili
Torpuit, et sacri non fudit semina verbi.
*Prim. Dæm.:* O quam dulce epulum, frater.

Plus loin, encore (fol. 29 v⁰):

*Voluptas:* Hæc est abbatis pigri caro. — *Prim. Dæm.:* Trade, voluptas.
— — — — — — — — — —
Præsulis hic pes est, quem nil nisi turba latrantum
Oblectare canum, nil præter pigra solebat
Otia.

Les traits satiriques dirigés contre les moines et les ermites sont un des signes distinctifs des farces dues aux écoliers; mais Textor, au contraire, fait trouver le salut de leur âme à ceux-là seuls qui quittent le monde.[2]

---

[1] Nous retrouvons quelques traits de cette ironie, de cette verve, dans les épigrammes. Citons Epigr. 15, fol. 220 v⁰: *Ad quendam formosum appetentem sacerdotium.* Textor lui conseille de ne pas prendre la robe, il affligerait les jeunes filles. — Epigr. 41, fol. 228 v⁰. *Ad episcopum.*

— — — — —

Nil mirum si nulla salus sit ovilibus ægris:
Custodes etenim cernimus esse lupos.

[2] Cf. *Tres Epicuri, Morbus, etc.* (Fol. 87 v⁰). Rendus prudents par la triste fin de leur maître, les trois épicuriens se retirent, fuient le monde:

Pour finir de passer en revue ces sujets favoris du moyen âge, disons que notre auteur fait aussi quelques allusions à ces soldats qui, revenant ivres de gloire des guerres d'Italie, se couvraient de ridicule par leurs fanfaronnades, menaçaient le ciel et la terre, et se réfugiaient en courant dans le sein de leur mère dès qu'apparaissait l'ombre d'un ennemi; il leur consacre même deux dialogues: *Thersites, Vulcanus, Mater Thersitis* (fol. 143 v⁰), et *Mistyllus, duo thrasones, Taratalla* (fol. 163). A une époque où le rôle souverain de l'épée avait dû multiplier les faux braves, le peuple aimait à décharger sur les capitaines de théâtre une partie des colères et des rancunes que l'insolence et les rapines des gens de guerre avaient accumulées dans le cœur du paysan. Ainsi, les deux courtes pièces de R. Textor peuvent être mises en rapport direct avec le monologue bien connu du *Franc-Archer de Bagnolet* (vers 1470), dont le but était de ridiculiser l'institution impopulaire des francs-archers. [1] — Voici encore un passage dans lequel notre auteur prend les soldats à partie. Dans *Mundus, Lib. Arb., etc.* . . . le soldat est appelé par la Mort; il comparaît devant Rhadamante et est accusé (fol. 65):

> Agricolas rosit violenti principis instar,
> Gallinas rapuit, par feritate lupis.

---

„Vastam scrutamur eremum" . . . etc. — Dans *Mundus, Liberum arbitrium, etc.*, l'ermite est sauvé, la Mort lui dit: „Prodest sobria vita animæ" (fol. 64). — Cependant, dans la moralité *Amor, Salomon, etc.*, l'ermite même succombe aux coups de l'Amour (fol. 190 v⁰).

[1] Les Francs-Archers avaient été créés en 1448 par Charles VII, mais devinrent rapidement impopulaires, car la charge de les entretenir pesait directement sur les bourgs; leur lâcheté fut proverbiale, leur indiscipline fort gênante. Louis XI les supprima en 1480, François Ier les rétablit en 1521, mais, comme leurs prédécesseurs du XVe siècle, ils étaient lâches et vantards. — Les *Perruques ou le Gendarme cassé* date de la même époque que le *Franc-Archer de Bagnolet* (1470); plusieurs pièces furent inspirées par ces deux premières. Picot cite: *La Farce nouvelle à quatre personnages: l'Aventureux et Guermouset, Guillot et Renot* (vers 1521); *La Farce nouvelle de Colin, fils de Thénot le maire, qui vient de Naples et qui amène un Turc prisonnier.* Nommons encore: *Le Franc Archier Pernet*, joué à Lille, vers 1526; *Le Pionnier de Sœurdres*, joué à Angers, au carnaval de 1524, et *Le Franc Archier de Cherré* que Des Granges date aussi de 1524. — Cf. Des Granges, op. cit., pp. 12, 63, 71, 81.

Il est condamné à descendre aux enfers:

Hic ubi perpetuo cuncta dolore gemunt.[1]

Les pédagogues ont leur large part d'allusions satiriques, ceux-là surtout dont la science consiste en l'emploi abusif de la férule. Textor avait sans doute eu maintes fois à souffrir lui-même de la cruauté caractéristique des maîtres d'école du bon vieux temps, aussi était-il porté à être plus humain, ayant reconnu combien l'efficacité de la punition est diminuée lorsqu'elle est appliquée trop souvent et sans raison. Il consacre à la férule deux longues épigrammes; dans l'une, *Carmen invectivum in ferulas* (fol. 225 v⁰), il l'attaque violemment, dans l'autre, *Defensio ferularum* (fol. 227 v⁰), il entreprend de la défendre en en faisant ressortir les quelques bons côtés, par exemple:

. . . . Semen
Doctrinæ infundo, virtutum confero germen.

Mais c'est surtout dans ses *Dialogi* que Textor est sarcastique. Dans *Tres mundani, Mors, Natura, etc.*, le damné, évoqué par la Mort afin que sa description des enfers effraie les mondains à salut, énumère ceux qu'il a trouvés dans ces sombres régions et nomme entre autres (fol. 21):

Tot præceptores qui diro verbere quondam
Discipulos rigidis haud afflixere flagellis.

Plus loin, les démons, seuls maîtres du monde, se repaissent de précepteurs qui fouettent leurs élèves; *Volupté* leur offre (fol. 29):

Hos præceptores modicis qui sæpe flagellis
Corpora læserunt iuvenum.

De même, dans *Mundus, Liberum Arbitrium, etc.*, deux maîtres sont appelés à comparaître devant le juge des enfers. L'un (fol. 66):

Afflixit rigidis corpora verberibus.
Hic juvenum scapulas mutilavit et ossa, flagellis
Elicuit rivos sanguinis ex humeris.
Nec timuit pedibus pueros calcare tenellos,

---

[1] Voyez encore: Fol. 128 v⁰, à partir de la ligne 7, du bas; *Calliope, Lectio quarta etc.* . . . fol. 100: „Miles, mendicos opprime ruricolas!" — Les passages suivants offrent des images de la paix et de la guerre: fol. 72, 73; fol. 135. fol. 206 et suivants.

Nec croceam manibus vellere cæsariem.
*Rhadam.* Vera refers? — *Lachesis.* Ego vera cano. — *Rhad.* Præbete
Ferrea tradantur vincula, lictor ero. [catenas,
*Prim. Præc.* Hei Rhadamante, animæ profugæ miserere. — *Rhad.* Sceleste,
Audebis veniam quærere? perge miser.
Clausus in obscura barathri fornace latebis,
Fœda veneniferi membra trahent colubri.
Persephone, hunc rapias tortorem, ac igne peruras:
Verbera quæ pueris intulit, ipse ferat.

Son sort est partagé par un économe qui mettait de l'eau dans le vin qu'il aurait dû offrir aux élèves,[1] et par le domestique qui lui procurait cette eau.[2]

Le second maître, au contraire, a usé de clémence et s'est montré bon envers ses élèves; il en est récompensé (fol. 66 v⁰):

Inter semideos igitur requiescat et altos
Heroas viridi lætus in Elysio.
Perge igitur: tua te in pueros clementia salvum
Reddit et æternis persimilem superis.
Ambrosia vives et amicum nectar habebis,
Et Ganymedea vina parata manu.
Hic tu tantisper nitido requiesce sedili,
Dum rectum et tetricum clausero judicium!

Dans la farce *Juvenis, Pater, Uxor,* le jeune homme refuse d'entrer dans une école parce qu'il a entendu parler des mauvais traitements que les maîtres y font subir à leurs élèves: „Quotidie morbos augificari, puerulorum scapulas undantes sanguinis rivos ubertim elici dicunt, ipsosque interdum non prius ejulantes relinqui quam spiritum pæne emiserint," et bien d'autres choses (fol. 44, 45, 46).

Dans la sotie *Moria, duo mendaces, etc.* quelques traits s'égarent aussi sur les maîtres. Deux menteurs cherchent à se surpasser dans l'art de mentir; entre autres absurdités, l'un déclare avoir vu un élève qui appelait la férule bonne, l'autre un élève qui priait pour son maître, à quoi le premier répond qu'il a vu un maître se refuser à battre un élève! Nous renvoyons du reste à ce que nous disions dans notre premier chapitre,

[1] Fol. 66 v⁰. Quid sceleris fecit? non totum tolleret æquor,
Non totus maculas tergeret oceanus.
Vina propinavit pueris, sed aquatica; vel quæ
Nec sitiens unquam Tantalus ebiberet.

[2] Fol. 67 v⁰. Paravit
Qua dispensator vina profudit aquam.

pages 16 et 17.[1] Textor est évidemment sincère dans ces attaques; il l'est aussi lorsqu'il exprime son horreur des maîtres ignorants, qui paient d'arrogance et réussissent à en imposer au peuple. Il met ses élèves en garde contre eux, et, dans son épître 51, sur le choix d'un maître, il fait preuve d'une élévation de vues, d'une justesse et d'une liberté de jugement rares à cette époque.

Les avocats à la langue trompeuse, les juges iniques, ne sont pas épargnés non plus:[2]

. . . Deglubite rauci
Linguam hanc causidici, . . .

dit *Volupté* aux démons qui se gorgent de nourriture (fol. 29 v⁰),

. . . Jecur hoc mordete patroni,

ajoute *Chair,*

Præsidis has fibras et pinguia crura voretis,

reprend *Vice (Tres Mundani, Mors, Natura, etc.).* Le juge, comme l'avocat, doit suivre la Mort; ni la gravité de l'un, ni la langue habile de l'autre ne peuvent les sauver *(Mundus, Lib. Arb., etc.,* fol. 61 v⁰):

Nil tibi raucisonæ clamosa tonitrua vocis
Profuerint.

Devant Rhadamante, le juge est accusé d'avoir été cupide, de s'être laissé corrompre et d'avoir vendu la justice (fol. 65):

Donavit corvis veniam, laqueisque columbas
Implicuit.

---

[1] Voyez aussi: Epist. 34, p. 32; 51, p. 78; 62, p. 97, puis Epist. 71, pp. 106, 107, dans laquelle un élève, heureux de sortir de l'école, se plaint des maîtres dans les termes les plus amers: „Numquid enim servile et miserum tibi videtur in hac languere carnificina, in qua nullus nisi de inferendis verberibus sermo? Quales putas qui nos erudiunt præceptores? diceres esse plagiarios, carnifices, et tortores vulnerarios, inter leænas, inter lupas, et tigres educatos. Si quid fortasse aberravimus, si tantillum oculos dejecerimus, si vel unguem latum recesserimus ab eorum mandato, tota vi consurgunt in pœnam. Denudunt nos a calcaneo scapularum tenus: lacerant, tundunt, mutilant, pedibus concalcant, parietibus illidunt. Nullum in miseriam nostram non comminiscuntur impietatis genus . . .“ Voyez enfin Epist. 89, p. 117. — Dans le dialogue *Calliope, Lectio quarta etc.* . . . (fol. 89 v⁰), où il est aussi question d'un maître, Textor, en bon collègue, ne parle de lui que dans les termes les plus élogieux (fol. 93):

Vir vacuus fuco, verbis a felle remotis,
Vir nullis unquam deditus insidiis.

[2] Les avocats ne sont du reste pas trop bien vus de Textor pour une autre raison: leur latin est barbare. (Epist. 50, p. 74).

Il est entraîné dans un gouffre noir; l'avocat le suit, parce qu'il s'est livré à l'avarice et a trompé ceux qui n'étaient pas versés dans le droit. — Dans la moralité *Contemptor mundi, Mors, Morbus, etc.*, la Fortune offre à Théophile et à son ami Contempteur-du-monde de les faire juges et avocats; mais c'est en vain (fol. 128):

Corvis
Parcere non volumus,

dit Théophile, et Contempteur-du-monde ajoute:

Timidas punire columbas
Non volumus.
*Fort.* Faciam patronos ergo forenses.
*Theo.:* Justitiam colimus. — *Cont. mundi:* Nullo corrumpimur auro.
*Fort.:* Munera multa rei tradent. — *Theo.:* Nos munere nullo
Flectimur. — *Cont. mundi:* A recto nos nulla pecunia flectit.

Enfin, dans la sotie déjà citée, *Moria, duo mendaces, etc.*, l'un des deux menteurs s'écrie (fol. 174):

Vidi causidicos mutos.[1]

Citons encore un trait décoché aux marchands: *Chair* offre aux démons, ses maîtres, les jambes et les pieds d'un marchand malhonnête qui a souvent trompé les paysans. Plus loin (fol. 128 v⁰), Théophile et son ami refusent de devenir des marchands, ne voulant s'enrichir ni par des gains iniques, ni par des larcins.

A côté de ces objets permanents de satire, il en était d'autres accidentels, au nombre desquels figurent l'organisation sociale

---

[1] Textor nous rappelle ces passages du *Roman de la Rose* sur les juges (éd. Michel, Paris, 1864):

Mès or vendent les jugemens,
Et bestornent les erremens,
Et taillent et cuellent et saient;
Et les povres gens trestout paient.
Tuit s'esforcent de l'autri prendre . . . (Pag. 186).
— — — — — — — — —
Mès sachent que s'il ne s'amendent,
Et ce qu'il ont mal pris ne rendent,
Li poissans juges pardurables
En enfer avec les diables
Lor en metra au ol les las . . . (Page 189).

Citons aussi l'Epist. 33, p. 31, qui renferme quelques passages assez violents sur la justice qui n'est pas rendue, sur le triomphe du crime et de la méchanceté.

elle-même et les vices ou travers généraux, tels que l'avarice, l'hypocrisie. — Ce n'est pas seulement dans les deux moralités écrites pour célébrer des événements contemporains que Textor fait paraître sur son théâtre des empereurs et des rois, et fait allusion aux choses politiques;[1] il y revient au contraire assez fréquemment. Le *damné* a vu aux enfers (fol. 20 v°, 21):

Tot reges, populum qui corrosere tributis,
— — — — — — —
. . . . . . totque tribunos,
Totque senatores quos mundi cæca libido
Frangere justitiam, et corrumpere sacra coegit;

et le *pèlerin,* après avoir parcouru le monde, où tout va mal, craint de révéler ce que font les rois; quant au Sénat (fol. 22):

Frangitur aut precibus, vel amico rumpitur auro.

L'Italie est dans une triste situation, déchirée par la guerre et les luttes civiles, l'Espagne est fière, les Anglais, qui étaient déjà *divisi toto orbe* (fol. 22 v°), sont:

Gens tacitis prægnans arcanis, ardua tentans
Edita tartareis . . . . tenebris.

La vérité ne se trouve nulle part; les rois sont les esclaves de la chair (fol. 27), et il n'y a pas un homme, roi, consul, ou petit paysan, qui, riche ou pauvre, ne soit entaché de vice. Au cours de leur festin, les démons se repaissent du poumon d'un sénateur, des oreilles d'un consul corrompu, des muscles et des jambes grasses d'un juge, et des côtes de rois insensés qui accablaient leurs peuples d'impôts (fol. 29). Plus loin, dans le dialogue *Mundus, Liberum Arbitrium, etc.*, l'empereur et le roi sont emportés comme de simples mortels; cependant ni l'un ni l'autre ne passent en jugement.

Le dialogue *Tres Epicuri, Morbus, etc.* renferme surtout des allusions à des faits contemporains, en quantité plus grande que nous ne nous attendrions à la rencontrer dans cette moralité. La tirade sur la royauté, que nous reproduisons dans l'analyse

[1] L'une, nous l'avons vu, *Maximilianus, Furor bellicus, etc.* . . . ., fol. 206), se rapporte à Louis XII, l'autre, *Malus rumor, Concordia etc.* . . ., (fol. 71), au mariage projeté du dauphin François avec la fille du roi d'Angleterre.

de la pièce, rappelle les embarras de François Ier au début de son règne: et elle ne manquait pas de hardiesse; quelques années plus tard, elle n'eût pas été tolérée.[1] — Quand la Fortune offre à Théophile et à Contempteur-du-monde de les faire rois ou généraux, ils refusent (fol. 127 v⁰):

*Cont. mundi:* Nolumus, in summis regnat lascivia castris.
*Theo.:* Hic fraudes habitant. — *Cont. m.:* Hic invidiosa potestas.
*Theo.:* Multa veneficiis illic medicata bibuntur.
*Cont. mundi:* Illic vicini ridentis ab ense cavendum est.
*Theo.:* Nec famulis adhibenda fides, fratrive propinquo.
— — — — — — — — — —
*Cont. mundi:* Malumus auctores pacis, quam Martis haberi.

Dans cette même moralité, écrite probablement en 1515, ou 1516, lorsque le souvenir de Louis XII et de ses luttes continuelles avec le pape Jules II était encore présent à tous les esprits, le poète fait allusion à la mort des deux antagonistes (fol. 132 v⁰).

Hic stat pontificis defectum corpus Iuli
Hic tua stat pariter, rex Lodoice, caro.
Aspice mendico quid rex a paupere distet:
Papa quid a vili differat agricola.

Relevons encore les dernières lignes du dialogue *Fortuna et Aulicus* (fol. 186), dans lesquelles la Fortune, étonnée de ce que les princes n'entretiennent pas mieux ceux qui les entourent, apprend de la bouche d'un courtisan que, loin de donner, ils arrachent par force, et sont fort inconstants dans leur amitié.[2]

Pour en revenir aux deux moralités politiques de Textor, elles ont été écrites au sujet d'événements qui agitaient beaucoup les esprits. Dans la première surtout, *Malus rumor, Concordia, etc.* (fol. 71), l'auteur proclame hautement son amour de

---

[1] Nous savons qu'à peine monté sur le trône, le nouveau roi, héritier des projets de Louis XII pour la conquête du Milanais, continua les préparatifs commencés par ce prince et fit alliance avec Henri VIII et les Vénitiens. Il avait contre lui l'empereur Maximilien, Ferdinand le Catholique, le duc de Milan et les Suisses, qui s'unirent pour lui fermer l'entrée de l'Italie. Il franchit les Alpes et livra le jeudi 13 septembre 1515 la bataille de Marignan. — Et l'on guerroyait en Italie depuis 1483 (Charles VIII)!

[2] Voyez les dernières lignes de l'*Epistola* 143, nous les citons p. 154, note 1.

la paix, exprime toute sa joie de la sentir assurée, et exhorte les rois à ne pas prêter l'oreille à chaque fâcheuse rumeur.[1] C'était en 1518, la guerre avec l'Angleterre venait d'être évitée, l'amiral de Bonnivet avait même réussi à conclure un traité à teneur duquel le roi d'Angleterre donnerait sa fille en mariage au dauphin.[2] Textor célèbre cette heureuse solution avec grand enthousiasme, et s'écrie (fol. 72 v⁰):

*Bonum commune:* Pace quid utilius? — *Concordia:* Miseris quid durius [armis?
*B. c.:* Pace vigent urbes. — *Conc.* Rumpuntur mœnia bello.
— — — — — — — — — —
*B. c.:* Pace vigente casas habitat securus arator.
*Conc.:* Nemo est in castris securus tempore belli.

Et ces deux personnages continuent longtemps sur ce ton. Il en est de même dans le dialogue *Maximilianus, Furor bellicus, etc.* (fol. 206), où l'auteur se permet cette allusion aux cassettes vidées par la guerre (fol. 207):

Aere tamen levis es, fulvo caret arca metallo.
Unde sibi accitus stipendia miles habebit?

---

[1] *Malus rumor,* Rumeur sinistre correspond à *Mauvaise Langue* dans le *Roman de la Rose.* — Voici les quelques vers de Textor (fol. 73):
Felices, et jure, soror concordia, reges
Dixero, quum vanis populi rumoribus aures
Occludunt.

[2] Un traité avait été conclu entre François Ier et Henri VIII pour la restitution de Tournai à la France. On avait même parlé d'une restitution bien plus importante, celle de Calais, pour laquelle François Ier avait obtenu l'adhésion du cardinal Wolsey, tout-puissant alors auprès de Henri VIII. Mais cette idée avait été vivement repoussée par les Anglais; „il y avait eu", dit Mézeray (*Abrégé chronologique de l'histoire de France,* Paris, II, 423), „quelques commencements de discorde entre le roi de France et celui d'Angleterre. Leur conseil, avant que les choses s'aigrissent davantage, trouva bon de rejoindre leurs esprits par une nouvelle alliance. Pour cet effet, l'amiral (Gouffier de Bonnivet, 1488—1525), étant allé à Londres, fit un traité qui portait: que le roi d'Angleterre donnerait sa fille unique alors âgée de quatre ans, au Dauphin qui n'en avait pas encore un accompli . . ." Ce traité ne fut signé par les deux rois que le 7 juin 1520, lors de leur rencontre au Camp du Drap d'or. — Selon Cougny, auquel nous devons ces indications, Mézeray commet une erreur en disant la princesse âgée de quatre ans en 1518; Marie, fille unique d'Henri VIII et de sa première femme Catherine d'Aragon était née en 1516, elle épousa en 1553 Philippe II, roi d'Espagne. Quant au dauphin François, il mourut fort jeune, en 1534, laissant la succession à son frère cadet Henri de Valois, qui épousa Catherine de Médicis.

Il est question de la campagne de 1509, dans laquelle Louis XII reconquit le Milanais et mit à ses pieds la république de Venise dont il détruisit l'armée à Agnadel, le 14 mai 1509. Les résultats territoriaux de cette victoire furent considérables; en quinze jours, six places fortes (Caravaggio, Bergamo, Brescia, Crême, Crémone, Pizzighitone) se rendirent aux Français. Le roi rentra en France. Peu après, Maximilien consentit à conclure un traité de paix qui remplit de joie le cœur de Louis XII; ce dernier ordonna même des fêtes solennelles pour en rendre grâces à Dieu. C'est par la représentation de la pièce de Textor que le Collège de Navarre participa aux réjouissances publiques, et c'est avec fierté que l'auteur relève la bravoure des Français qui ont combattu en Italie (fol. 209):

Cerne quot egregii Francis e finibus olim
Emersere viri, sævi quot fulmina belli
Alpinas armis domuere minantibus urbes.

Nous renvoyons du reste au résumé de ces deux pièces.

Textor s'efforçait aussi d'inculquer à ses élèves l'amour de la libéralité, le mépris des richesses et de l'avarice. Nous en trouvons des preuves non seulement dans de nombreuses lettres et épigrammes,[1] mais aussi dans plusieurs dialogues; en outre, la préface de *Cornucopia* n'est qu'une longue plainte de ce que l'avarice, l'amour des richesses soient devenus la plaie du temps. Rois, magistrats, sénateurs, juges et avocats, soldats et marins, laboureurs et commerçants, tous sont dévorés par la soif de l'or. Ils se laissent corrompre; la plupart sont avares, et le deviennent toujours plus en vieillissant, sans songer à faire du bien aux pauvres, aux lépreux, aux goutteux et aux malades! S'il ne se trouvait pas assez de malades, dit-il, ils pourraient distribuer ces richesses aux acteurs (!), car ils n'en emporteront rien en mourant. Que l'on serait plus heureux, si l'on se contentait de ce qui est au-dessus de la terre, si l'on ne s'obstinait pas à lutter contre les éléments, à arracher Pluton

---

[1] Epist. 93, p. 119; 95, p. 120; 134, p. 144; 138, p. 147. — Epigr. *De amicis acquirendis*, (fol. 220):

Diligier quicunque cupis, des plurima, pauca
Accipe: si poteris plures acquirere amicos.

Epigr. *Modus retinendorum amicorum* (fol. 234), qui commence par les mots:

Plurima des, perpauca petas, nil accipe . . .

de son repaire. Textor tonne contre l'usage de porter des bijoux précieux; revenons, dit-il, à la simplicité et à la modestie, les hommes n'en seront que plus heureux, les guerres cesseront, l'envie disparaîtra de la terre.[1]

Dans les dialogues, nous voyons, par exemple, qu'un sage exhorte un jeune homme à vêtir ceux qui sont nus, à nourrir ceux qui ont faim, à donner aux pauvres.[2] Le père de l'enfant prodigue, un type de vieil avare, fournit à l'auteur l'occasion d'intercaler dans le dialogue de sentencieuses remarques sur l'avarice et les avares trompeurs et malins.[3] — *Péché,* voulant prendre possession des vieillards, ordonne à son serviteur, *Oubli-de-la-mort,* d'enlacer les victimes dans les filets de l'avarice.[4] — Un trait de plume qui devait encore servir à ridiculiser ce défaut, se rencontre dans la joute entre les deux menteurs: l'un des champions dit avoir vu un vieillard qui se refusait à posséder de l'argent.[5] — Cependant Textor ne manque pas d'avertir la jeunesse de ne pas tomber dans l'extrême contraire, la prodigalité.

Un vice contre lequel l'auteur cherche constamment à mettre ses élèves en garde, c'est l'hypocrisie, la fausseté sous toutes ses formes. A côté même de la pièce *Ecclesia, duo episcopi, tres hypocritæ, etc.* (fol. 107), où Textor laisse aux hypocrites une large place, il s'efforce de montrer tout ce qu'il y a de vil dans l'ambition et la flatterie, cette autre forme de l'hypocrisie, dans son dialogue *Dives gloriosus et adulatores* (fol. 31). Il compare les flatteurs à des corbeaux avides attendant leur proie;[6]

---

[1] Cependant, il finit en disant que, sachant bien qu'il ne parle qu'à des sourds, il va indiquer les endroits où l'on trouve le plus d'or, et commence par: *Aurum.* Voyez plus haut, p. 20.

[2] *Sapiens, Juvenis, Senex,* fol. 50 v$^{0}$.

[3] Fol. 154, 155.

[4] Fol. 142. *Peccatum:* Nunc laqueis include senes, oblivio mortis.
*Obl. M.:* Quis laqueus vetulos carpet? — *Pec.:* Avaritiæ. —
Voyez aussi plus loin, les paroles dont *Oubli-de-la-mort* se sert pour attirer un vieillard dans ses filets (fol. 143 et 155 v$^{0}$).

[5] Fol. 172 v$^{0}$. Vidi qui nummos nollet habere senem.

[6] Fol. 39. „Velut hiantes corvi prædam exspectant, nihil præter inhonestum, turpe dictu, et factu turpissimum suadent, virtutibus dominorum commercio interdicunt, scelera vel gravissima mentibus inducunt".

ce sont eux qui inspirent à qui les écoute tous les vices imaginables et le détournent du sentier de la vertu. Le *Courtisan* se plaint d'eux dans le dialogue *Fortuna et Aulicus* (fol. 180), et regarde comme une des premières causes de son malheur ces „adulatores qui cauda blandiuntur, qui cervices confricant, qui percutiunt palpo, qui nos palam plenis buccis ad cœlum ferunt, qui virtutem in nobis commendant, et hirudinum instar exsugunt quicquid possunt.“ [1] —

Le caractère principal des œuvres dramatiques de Textor qui ressort avant tout de cette esquisse est l'intention pédagogique de ses pièces, toutes destinées à un public de jeunes gens; cette intention, très évidente dans la grande majorité des dialogues, se retrouve même dans ceux qui, comme *Thersites, Mater Thersitis, etc., Mistyllus, duo thrasones, etc., Moria, duo mendaces, etc.,* ne paraissent pas, au premier abord, pouvoir contenir la moindre trace de sérieux, nous croyons l'avoir démontré.

En second lieu, nous avons pu nous convaincre que Textor ne réussit pas mieux que ses contemporains à sortir du cercle restreint d'idées dans lesquelles le moyen âge se meut. Ils sont relativement rares, les passages qui nous permettent de jeter un coup d'œil sur la „société“ du temps, qui nous initient aux mystères de l'opinion publique sur les choses de l'Etat. Nous n'apprenons rien que nous ne sachions déjà, les détails topiques manquent, les allusions claires et nettes à des événements déterminés sont trop éparses. Et pourtant, nous ne pouvons nous empêcher d'accorder aux personnages de R. Textor plus de vie, de mouvement, d'action, d'intérêt qu'à ceux des pièces contemporaines: la position de l'auteur, le cercle au milieu duquel il vit et agit, paraissent développer en lui une notion un peu plus réfléchie, plus étendue et plus variée, de l'homme et de la vie. Nous devons lui reconnaître l'habileté d'un homme auquel la logique et la dialectique ont enseigné à distinguer et à passer en revue subtilement, délicatement, les diverses parties de n'importe quel sujet.

[1] Cf. Epist. 55, sur les hypocrites; elle renferme des exhortations à être sincère: „In primis da operam, ut talis fias, qualis cupis videri“ (p. 87). — Epist. 106, p. 126; 110, p. 129.

Quant à ses sources, elles sont légion; Textor avait beaucoup lu, et devait surtout être versé dans la littérature dramatique, sérieuse aussi bien que légère. C'est la lecture de telle ou telle pièce qui aura fait germer en lui une idée qu'il a développée dans ses heures de loisir. Mais il est impossible de mettre le doigt sur un passage et de dire que Textor en a tiré directement parti dans le développement de ses dialogues. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il s'est souvent inspiré des idées d'auteurs dramatiques et de poètes français du moyen âge, pour les rendre et les développer en faisant usage de la langue des anciens et en imitant leur style. Nous avons déjà cité les classiques latins, Ovide, surtout, et Virgile, puis le Roman de la Rose, le Mantouan, et, peut-être, Erasme, nous avons parlé de Rutebeuf, de Villon et de Gringore; nous nous bornerons donc ici à relever quelques produits dramatiques, en grande vogue du temps de Textor, et dont il a dû subir l'influence. A côté de *l'Homme Pécheur* (joué à Tours vers 1494, à Orléans en 1507), et de *l'Enfant Prodigue* (1504), nommons la moralité de *Bien Avisé, Mal Avisé,* datant du XV$^{e}$ siècle, celle de *l'Homme juste et l'Homme mondain,* par Simon Bougoin (imprimée à Paris, en 1508), enfin, la fameuse pièce *Mundus, Caro, Dæmonia* (représentée à Nancy vers 1520). — En discutant la sotie *Ecclesia, duo Episcopi, etc.* (pp. 155 et suiv.), nous avons dit que Textor devait avoir connaissance des *Folles Entreprises* de Gringore, qui parurent pour la première fois en 1505 (le vingt-trois décembre) et furent réimprimées plusieurs fois de son temps; cette même sotie nous rappelle aussi l'entretien de Mère Sotte (*Mère Saincte-Eglise)* avec ses „vassaulx les abbés Croulecu, sainct Léger, Frevaulx, La Courtille et Plate Bource." — Notre auteur connaissait aussi des pièces telles que le *Débat de l'Homme et de la Femme,* par Frère Alexis (également du XV$^{e}$ siècle), la *Complainte du nouveau marié* et la *Complainte du trop tôt marié* de Gringore, et toute cette littérature sur le mariage et la femme qui découlait des *Quinze joies du mariage.* [1] — Il devait

[1] La collection Montaiglon renferme de nombreuses pièces dont le sujet principal est la satire du mariage: mais nous n'avons découvert aucun lien intime entre les pièces de Textor et les morceaux publiés par Montaiglon.

avoir lu *l'Eloge de la Folie,* cette satire allégorique du génie humain qui avait été réimprimée à Paris, en 1510; le monologue de *Moria,* dans le dialogue de Textor, [1] nous rappelle l'exorde du discours de la *Folie* d'Erasme. Et les paroles d'amer sarcasme que ce dernier dirigeait contre les marchands, les pédagogues, les moines, les courtisans et les évêques étaient connues partout. [2] — Ces quelques remarques générales sur les sources serviront à compléter celles que nous avons cru devoir introduire dans le courant de la discussion des pièces de Textor.

En somme, le caractère commun de ses pièces est le même que celui qu'on remarque dans toutes les œuvres intellectuelles de cette période: elles sont l'expression du moment présent; l'expression de la foi, et la critique des abus du temps les remplissent, mais il manque à cette foi l'intelligence des rapports de la religion avec la civilisation, et cette critique, sans idées générales, n'est que l'impression vive d'un malaise actuel. Nous pouvons donc souscrire au jugement de Faguet qui qualifie ces petits drames d'„imitations de moralités plus anciennes, mises au goût du jour, mais avec une imagination libre et hardie qui sait les agrandir, et une latinité pure et assez brillante qui les rehausse.“ [3]

Textor écrit pour les autres, il veut instruire, et tend toujours au vrai plutôt qu'au beau; il admet tout ce qui peut faire prévaloir la vérité, scènes comiques et hideuses, violentes même, que relève une sincérité passionnée. A ce fonds de vérité sévère se mêle une inspiration chrétienne sans subtilité, sans raffinement, sans arrière-pensée: en Textor, point d'hypocrisie ou de réticence, il avoue la véhémence des passions humaines, mais paraît chercher encore la source de toute force.

---

[1] La seconde partie de cette pièce, jouée par deux trompeurs, un marchand de vin et un pâtissier, est une farce et nous rappelle d'un côté la *Farce de la tarte et du pâté,* que Magnin fait remonter à 1421, d'un autre celle du *Chaudronnier.* V. Magnin, *Journal des Savants,* 1858, pp. 206 et suivantes.

[2] Nous rappelons ici qu'il avait paru en 1476 une satire de la vie des cours: *L'abusé en cour,* du bon roi René d'Anjou (1409—1480), roman moral et allégorique, en prose et en vers.

[3] *La tragédie française au XVI^e siècle,* p. 64. — Massebieau, op. cit., p. 56.

Quant aux sujets, ils s'offraient d'eux-mêmes. Comme Gringore, comme Rabelais, comme Erasme, l'auteur indiquait d'une façon souvent grotesque des taches légères, se moquait des préjugés, blâmait les désordres que le catholicisme travaillait en vain à réprimer. Ou bien ce sont des appels sérieux à considérer la fragilité de la vie et à se préparer à une mort paisible. — Toutefois, ce n'est pas par l'originalité, ni par la vigueur de la pensée que Textor est remarquable; il a peu d'idées, puisqu'il n'a fait, le plus souvent, que suivre une impulsion qui venait d'ailleurs. Il n'a pas pénétré dans le fond de la nature humaine: sa psychologie manque de délicatesse, et même de vérité. Son imagination et ses préjugés l'ont souvent empêché de voir les justes proportions des choses. Mais c'est par la forme qu'il marque sa supériorité, car, quoique nous ne puissions nous empêcher de le trouver parfois un peu pédant, et quoiqu'il se contente trop souvent de maximes vulgaires et de répétitions monotones, il excelle dans ce qui est description, peinture, évocation. Il a le talent de la narration large, l'invention du détail expressif et frappant, et possède à un degré assez élevé la science de la versification, le sentiment du rythme.

Ph. Chasles [1] représente Ravisius Textor comme ayant tenté d'amener une alliance entre le symbole, l'allégorie, et la gravité de la muse classique. Si tel eût été le cas, cette alliance n'aurait pu durer, car deux éléments si ennemis ne pouvaient être réconciliés. L'allégorie, qui avait été pour le moyen âge le jeu libre de l'imagination, une mythologie sans péril et sans blasphème, une hérésie qui n'exposait pas au bûcher et ne livrait personne à l'enfer, avait tracé un trop vaste sillon dans l'intelligence des peuples. D'autre part, rien n'était plus contraire à la précision plastique du génie ancien que „ces mystérieux nuages voilant tantôt la niaiserie et le néant, comme chez notre ami Gringore, tantôt le génie et la force, comme chez Dante.“ [2] On sait du reste quelle fut l'issue du conflit qui ne tarda pas à s'élever entre les deux tendances, et nous

[1] Art. cité, p. 35.
[2] Ibid.

ne pouvons que regretter que Textor n'ait vécu quelques années encore pour assister à l'avénement de la Renaissance, vers laquelle il s'acheminait lui aussi, sans s'en douter peut-être; un esprit comme le sien n'aurait pas été des derniers à faire le pas décisif.

On se demandera probablement quels rapports il peut y avoir — s'il y en a — entre ce théâtre latin de la fin du moyen âge, écrit par des hommes auxquels Plaute n'était pas inconnu, et le théâtre des anciens; cette question se pose surtout si l'on considère que la sotie, dans sa dernière phase, est un essai de comédie politique qui parfois fait songer à Aristophane. Pour ce qui concerne les courts dialogues de Textor, nous pourrions les comparer aux pièces à caractère de la comédie attique. Ces dernières ont surgi au temps où la liberté de la satire personnelle commençait à être restreinte, et où, par conséquent, l'auteur devait se borner à créer un type général, type moral, social ou littéraire. C'est dans cette catégorie que rentreraient, chez Textor, les rôles du trompeur, du flatteur, de l'avare, du soldat, de l'avocat, du cuisinier, du maître d'école, etc. Le caractère général de l'espèce, le masque du rôle, pour ainsi dire, est marqué par des traits vigoureux, qui ne manquaient jamais de produire grand effet, mais l'exécution des détails, la psychologie individuelle laisse parfois beaucoup à désirer. Il est vrai que dans le cadre étroit de la sotie, ou de la moralité, il devait être fort difficile de développer un caractère. Il y avait pourtant un moyen dont Plaute se servait avec prédilection pour mieux éclairer, mieux faire ressortir les diverses nuances d'un caractère, c'était de donner au spectateur un exemplaire à double de chaque type. Aujourd'hui, dans notre siècle de *Romans psychologiques,* nous serions probablement tentés de mépriser un moyen si facile, pour ne pas dire grossier. Mais Textor, loin de le dédaigner, s'en est souvent servi avec effet. C'est ainsi que nous rencontrons deux évêques, deux démons, deux soldats, deux ou trois courtisanes, deux trompeurs, deux flatteurs, deux hypocrites, deux sots, deux menteurs et deux philosophes. Cependant, quand nous considérons un caractère comme celui de l'enfant prodigue, ou celui du riche or-

gueilleux, ou même celui du mari paresseux, qui trahissent un esprit d'observation assez fin, une certaine capacité de raisonnement logique et le talent de donner tout le relief possible à un caractère, nous sommes prêts à avouer que notre auteur aurait peut-être pu se passer d'emprunter à Plaute ce moyen artificiel.[1]

Les nombreuses éditions des *Dialogi* de Textor nous prouvent qu'il fut apprécié par ses contemporains. Que ne s'est-il servi de la langue du peuple! Sa place dans l'histoire de la littérature française n'eût pas été si effacée. — On l'a appelé un *humaniste.* Quoique nous ayons démontré que la position dans laquelle il se trouvait l'empêcha de rompre une fois pour toutes avec les théories scolastiques, nous ne pouvons cependant pas lui refuser entièrement ce titre. Un homme qui, d'une part, a reconnu et senti en lui-même l'influence humanisante des chefs-d'œuvre de la littérature latine, qui, d'autre part, s'est efforcé de placer sous cette influence la jeunesse studieuse de son temps, et cela tout en restant *humain* — chose rare alors — cet homme-là n'a-t-il pas droit à l'un des titres les plus beaux que l'on ait jamais donné à des savants. Il le méritait certes aussi bien que tant d'autres qui le suivirent, et qui, quoiqu'ils n'aient eu qu'à suivre sans effort une voie péniblement tracée par leurs prédécesseurs, font parfois preuve d'une étroitesse de vues bien plus accusée, dans laquelle l'influence du moyen âge se manifeste encore. Nous le répétons: sachons être reconnaissants de ce que nous trouvons en Textor, et ne lui demandons pas plus qu'il ne pouvait donner. —

L'idée d'entreprendre cette étude sur Textor nous est venue de M. le professeur Morf; nous ne saurions omettre de le remercier ici de ses bienveillants conseils qui nous ont été fort utiles.

---

[1] Nous avons relevé plus haut, p. 42, note 3, la tendance à imiter le *Valete* des auteurs latins.



# TABLE DES MATIÈRES.

## Date Due

| | | | |
|---|---|---|---|
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
|  | | | |

